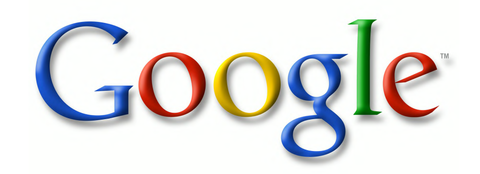
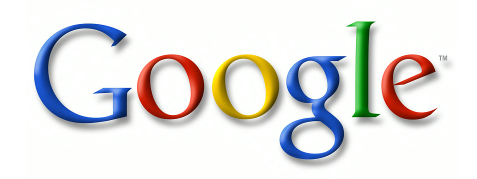
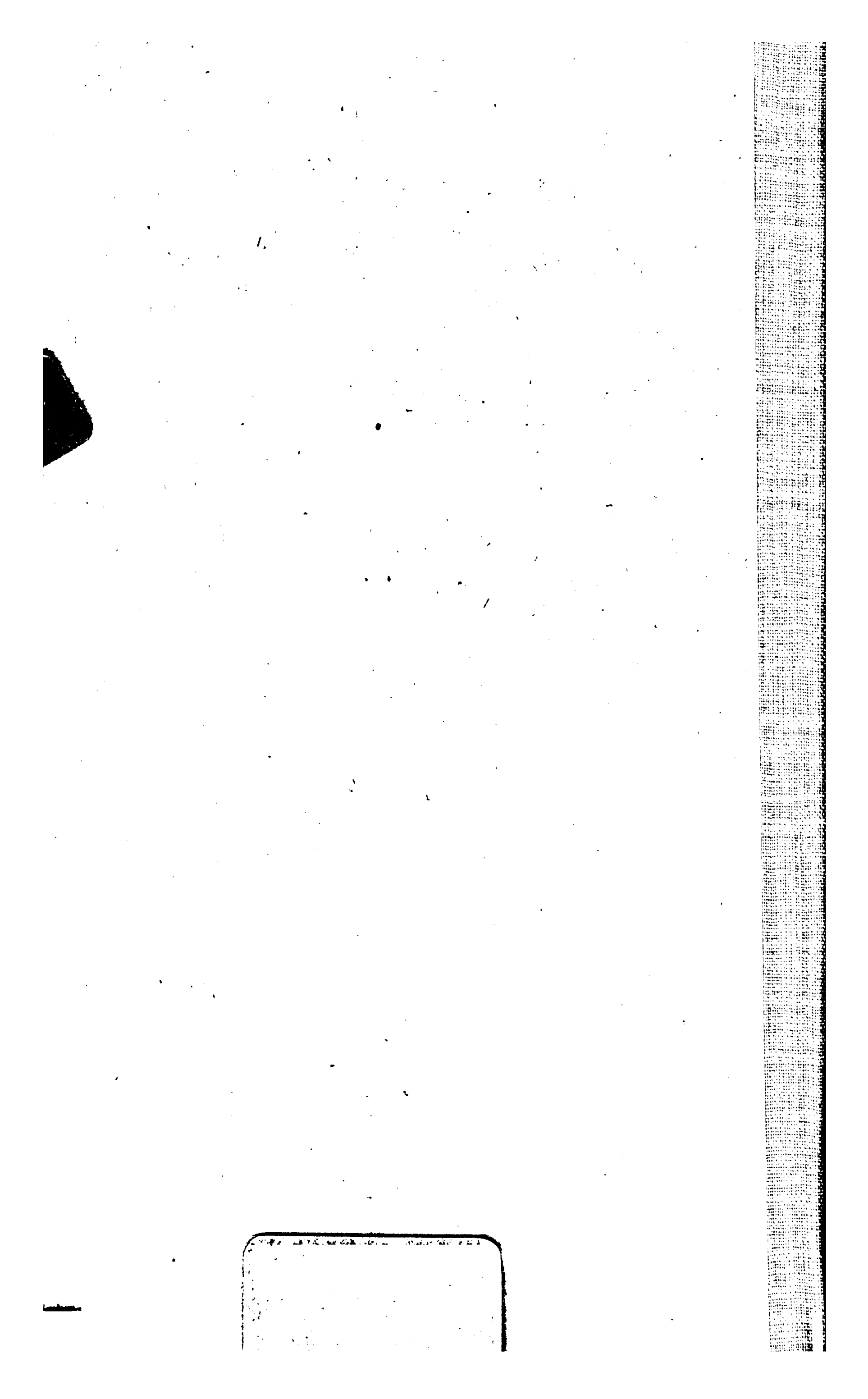

Google





Dumas

DW

NOUVELLES IMPRESSIONS

DE VOYAGE.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

NOUVELLES IMPRESSIONS

DE VOYAGE

(MIDI DE LA FRANCE)

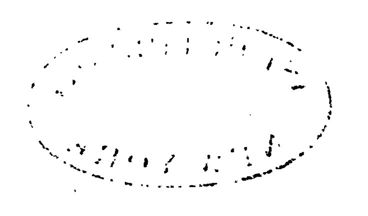
PAR

ALEXANDRE DUMAS.

I

PARIS.
DUMONT, ÉDITEUR,
88, PALAIS-ROYAL, SALON LITTÉRAIRE.

1841



I

La Caravane.

Nous partîmes de Paris le 15 octobre 1834, dans l'intention de visiter le midi de la France, la Corse, l'Italie, la Calabre et la Sicile.

Le voyage que nous entreprenions n'était ni une promenade de gens du monde, ni une expédition de savans, mais un pèlerinage d'ar-

tistes. Nous ne comptions ni brûler les grands chemins dans notre chaise de poste, ni nous enterrer dans les bibliothèques, mais aller partout où un point de vue pittoresque, un souvenir historique ou une tradition populaire nous appelleraient. En conséquence, nous nous mîmes en route sans itinéraire arrêté, nous en remettant au hasard, et à notre bonne fortune, du soin de nous conduire partout où il y aurait quelque chose à prendre, nous inquiétant peu des récoltes déjà faites par nos devanciers, certains que les hommes ne peuvent rentrer dans leurs granges tous les épis que Dieu sème, et convaincus qu'il n'y a pas de terre si bien moissonnée, qu'il n'y reste pour l'histoire, la poésie ou l'imagination, une dernière gerbe à y glaner.

La caravane se composait de Godefroy Jadin, que ses deux dernières expositions venaient de placer au premier rang de nos paysagistes; d'Amaury Duval, que nous de-

vions rejoindre à Florence, où il achevait, par l'étude des maîtres, la grande éducation raphaëlesque qu'il avait commencée dans les ateliers de M. Ingres; de moi, qui dirigeais l'expédition, et de Mylord, qui la suivait.

Comme les trois premiers personnages que je viens de nommer dans cette série de voyageurs sont déjà, par leurs œuvres, plus ou moins connus du public, je ne m'étendrai pas davantage sur leurs qualités physiques et morales, mais je demanderai la permission de revenir sur le dernier, qui jouera dans le cours de cette narration un rôle trop important pour que nous négligions de le faire, dès ces premières pages, connaître à nos lecteurs, à qui je le soupçonne d'être totalement étranger.

Mylord est né à Londres, en 1828, dans une niche de l'hôtel de lord Arthur G...., situé dans Regent-street. Son père était un terrier et sa mère une bull-dog, tous deux de

pure et antique généalogie; de sorte que leur fils réunit en lui les qualités caractéristiques des deux races : c'est-à-dire, au physique, une tête grosse à elle seule comme le reste du corps, ornée de deux gros yeux qui deviennent sanglans à la moindre émotion, d'un nez à moitié fendu qui découvre une partie de la mâchoire supérieure d'une gueule qui s'ouvre jusqu'aux oreilles, pour se refermer comme un étau; et au moral, d'une ardeur de combat qui, lorsqu'on l'excite, s'exerce indifféremment sur toute espèce d'animal ou de chose, depuis le rat jusqu'au taureau, depuis la fusée volante qui s'échappe d'un feu d'artifice jusqu'à la lave qui jaillit d'un volcan.

Lord Arthur G.... était grand amateur de paris, et souvent le père et la mère de Mylord lui avaient fait gagner des sommes considérables, le premier en combattant contre des animaux de son espèce, ou en faisant des prises sur des tisons enflammés; la seconde, en

étranglant dans un temps donné un nombre déterminé de chats et de rats. Le rêve de lord Arthur G.... avait long-temps été de réunir les qualités de ses deux chiens dans un seul, et il avait déjà tenté plusieurs essais infructueux, lorsque Mylord vint au monde; il fut en conséquence appelé *Hope*, mot qui, comme chacun sait, veut dire en anglais *espoir*. Plus tard nous dirons à quel concours de circonstances il dut son changement de nom.

Soit influence patronymique, soit dispositions naturelles, le jeune élève de lord Arthur G.... ne tarda point à tenir plus encore qu'il n'avait promis : à quatre mois, faute de champions étrangers, il faisait dejà des prises charmantes sur son père et sur sa mère, et à six mois il étranglait huit rats en trente secondes et trois chats en cinq minutes. Ces qualités naturelles et acquises ne firent, comme on le pense bien, que se développer avec l'âge; de sorte qu'à deux ans le jeune Hope, quoi-

que au commencement de sa carrière à peine, avaït déjà une réputation qui allaït de pair avec les plus grandes, les plus vieilles et les plus nobles réputations de Londres; il est inutile de dire que nous n'entendons parler ici que de l'aristocratie canine.

Hope était à l'apogée de sa gloire, lorsqu'en 1831 Adolphe B., le fils d'un de nos plus riches banquiers, alla passer quelque temps à Londres, muni de lettres de recommandation, dont l'une était adressée à lord Arthur G.... La révolution de juillet venait d'éclater: c'était l'objet des conjectures de toute l'Europe. Il n'était point encore de trop mauvais goût d'avouer qu'on y avait contribué; de sorte qu'interrogé sur la journée du jeudi 29, Adolphe raconta quelques détails de la prise des Tuileries, à laquelle il avait assisté. Entre autres détails, il y en avait un assez curieux et dont nous garantissons l'authenticité.

Le peuple, en se répandant à travers le

château, avait pénétré jusqu'à la salle des Maréchaux, ce magnifique musée de notre gloire militaire. Cependant au milieu de ces grands noms, il y en avait quelques-uns, il faut bien l'avouer, qui avaient cessé de jouir de la faveur publique, et qui, en échange, avaient acquis le privilége de porter au plus haut degré l'exaspération du moment. L'un de ces noms était celui du comte de Bourmont, à qui Alger, n'avait pu faire pardonner Waterloo, et celui du duc de Raguse, qui, par sa fidélité récente à Charles X, était loin d'avoir fait oublier son ingratitude envers Napoléon. Or ces deux noms se trouvaient inscrits dans la salle des Maréchaux, le premier sur un cadre vide, car on n'avait point encore eu le temps de le faire remplir autrement que par une tenture de moire rouge; le second, au bas d'un magnifique portrait, en grand costume de général, peint par Gérard.

Le peuple, en passant devant le cadre vide

et en lisant le nom du comte de Bourmont, se jeta sur cette moire rouge comme fait le taureau sur le manteau écarlate du matador, la mit en morceaux et la foula aux pieds. Il avait à peine fait sa justice de ce côté, que d'autres cris de rage se firent entendre, excités par le portrait du duc de Raguse. En même temps plusieurs coups de fusil partirent dirigés sur le tableau; trois balles atteignirent la tête, deux la poitrine : c'était autant qu'en avait reçu le maréchal Ney. Une seconde décharge allait suivre la première, lorsqu'un homme s'élança sur le cadre, le fit tomber en le tirant à lui, coupa la toile avec son couteau, passa la pointe d'une pique à travers, et la levant au-dessus de toutes les têtes, il en fit la bannière de cette troupe dont il paraissait être le chef.

Je rencontrai cet homme, et je lui offris ce que j'avais sur moi, cinquante ou soixante francs peut-être, pour ce lambeau de peinture

à laquelle il ne devait pas attacher une grande importance d'art. Il me refusa. Adolphe, qui le rencontra après moi, fit mieux ; il lui offrit son fusil : l'homme accepta. Adolphe, possesseur de ce bizarre trophée, courut le mettre en sûreté chez lui, et revint assister au reste de ce drame qui dura trois jours, donnant naissance à chaque instant à des épisodes d'une telle étrangeté, qu'on ne peut s'en faire une idée quand on ne les a pas vus.

Lord G.... était grand amateur non seulement de chiens et de chevaux, mais encore de curiosités de toute espèce. Il possédait la bible de Marie Stuart, les pistolets de Cromwell, le chapeau de Charles Ier, la pipe de Jean Bart, la canne de Voltaire, le sabre de Typpoo-Saheb et la plume de Napoléon. Il sentit qu'un souvenir de la révolution de juillet manquait à sa collection historique, et sur-le-champ il offrit à Adolphe B. de lui donner ce qu'il voudrait en échange de ce souvenir du 29 juillet 1830.

Adolphe avait fait voir ce portrait à tous ses amis et connaissances, et ne savait plus personne à qui le montrer. D'ailleurs on commençait à comprendre sourdement que de pareilles reliques pourraient compromettre un jour les fidèles qui les posséderaient. Enfin, et plus que tout cela encore, il avait cette peinture depuis un an, et c'est tout autant de possession qu'il en faut pour détacher le cœur d'un Français de choses bien autrement précieuses. Il connaissait, pour les avoir vues à l'œuvre, les brillantes qualités du chien de lord Arthur; il promit d'envoyer le portrait en Angleterre si on lui permettait d'emmener Hope en France. Le troc fut accepté. Quinze jours après, la peinture était à Londres, et Hope faisait ses exercices à Paris sous le pseudonyme de Mylord, qu'Adolphe avait cru devoir lui donner d'abord, en souvenir de son premier maître; ensuite par un sentiment de convenance dont nos lecteurs ne nous deman-

devont point l'explication, pour peu qu'ils soient familiers avec un des noms les plus honorables de l'aristocratie financière de la capitale.

Mylord eut bientôt acquis dans sa patrie adoptive une réputation égale, si ce n'est supérieure, à celle qu'il laissait sur sa terre natale. La qualité que cultivait son nouveau maître était surtout son instinct d'extermination contre la race féline, et sa haine implacable contre les rats. Si on l'avait laissé faire, Mylord aurait dépeuplé la banlieue en un mois et Montfaucon en six semaines.

De temps en temps aussi Adolphe le conduisait à la barrière du combat, et ce jour-là c'était fête pour les gamins, qui, toujours appréciateurs du vrai mérite, n'avaient point tardé à estimer Mylord à sa juste valeur. C'est qu'en effet Mylord donnait, comme je l'ai dit, sur tout, depuis le rat jusqu'au taureau. Ce fut au point qu'un jour l'assemblée, pleine d'admiration pour ses exploits, et voyant que

rien ne pouvait lui résister, appela *Carpolin*. On demanda à Adolphe s'il consentait à laisser battre son chien contre un ours. Adolphe répondit que son chien se battrait contre un rhinocéros, si par hasard l'établissement en possédait un. *Carpolin* parut, aux grandes acclamations de la multitude dont il est l'idole. Mais, avant qu'il ne pensât même, à se mettre en défense, Mylord s'était élancé sur lui et l'avait coiffé. L'ours poussa un rugissement terrible et se dressa sur ses pattes de derrière, Mylord serra les dents de plus belle, se laissa enlever de terre, et resta pendu près d'un quart d'heure à l'oreille de son antagoniste. L'enthousiasme fut à son comble; un boucher lui jeta une couronne.

Le lendemain de ce combat mémorable, le baron Alfred de R. se présenta chez Adolphe. Il avait assisté la veille au triomphe de Mylord. Sachant qu'Adolphe était grand amateur d'armes, il venait lui offrir de prendre dans son

musée une pièce à son choix en échange de Mylord.

Il y avait déjà un an passé qu'Adolphe avait ramené Mylord d'Angleterre : une année était, comme nous l'avons dit, le terme de ses affections les plus vives. Il monta donc dans le tilbury du baron de R., examina avec soin toutes les pièces de son musée, et comme l'ouverture de la chasse approchait, il s'arrêta à un magnifique fusil à deux coups de Devisme, l'armurier artiste. C'était une arme merveilleuse, montée en acier ciselé, avec une crosse d'ébène et un canon damassé en relief. Adolphe fit jouer les batteries l'une après l'autre, essaya l'enjou, mit le fusil sur son épaule et sortit, laissant le baron Alfred de R. en possession de Mylord.

Le baron Alfred de R. demeurait dans la maison de sa tante, dont il attendait toute sa fortune, et qui, pour lui faire prendre patience, lui payait une pension de vingt-cinq

mille francs par an. Ce jour-là même était le jour de la visite hebdomadaire à laquelle, en qualité de neveu respectueux et dévoué, il ne manquait jamais; et comme il comptait aller, en sortant de chez elle, au Jokey-Club, il s'était fait accompagner de Mylord, qu'il voulait offrir sans retard à l'admiration anglomane de ses amis.

Il y avait trois choses que la tante du baron Alfred de R. aimait avant toutes les choses de ce monde : la première, c'était elle-même; la seconde, c'était son chat; la troisième, c'était son neveu : aussi Alfred avait-il grand soin, à chacune de ses visites, de se munir d'une boite de pâte de Regnault pour sa tante Estelle, et d'un sac de gimblettes pour *le Docteur*. C'était le nom que, grâce à sa magnifique fourrure et à son air majestueux, la marraine de l'angora lui avait donné.

Alfred entra donc comme d'habitude, sautillant sur la pointe de ses bottes vernies, te-

nant d'une main sa bonbonnière, et de l'autre son sac, et s'avança vers sa tante, qui, assise dans son grand fauteuil doré, caressait *le Docteur*, mollement étendu sur ses genoux. La tante Estelle reçut son neveu le sourire à la bouche; le Docteur, de son côté, reconnaissant le visiteur pour une de ses meilleures pratiques, sauta à terre, se raidit sur ses quatre pattes, redressa la queue en faisant le gros dos et en miaulant, puis commença à se frotter en faisant *ron-ron* autour des jambes de son bon ami. Tout allait à merveille, comme on le voit, jusque là; malheureusement, en ce moment, un valet ouvrit la porte, et Mylord, qui était resté sur le paillasson, entra dans la chambre. Le Docteur, insolent et jaloux comme un favori, habitué d'ailleurs à mener à coups de griffes tous les lévriers et tous les king's Charles dog du faubourg Saint-Germain, voulut agir selon ses habitudes; mais, cette fois, l'antagoniste était changé : le Docteur ne fit

qu'un bond, et Mylord ne donna qu'un coup de dent. La tante Estelle jeta un cri, le baronnet s'élança sur son chien; Mylord tenait le docteur par la tête; Alfred enleva Mylord par la queue et la lui mordit de toutes ses forces, ce qui est, comme chacun le sait, le seul moyen de faire lâcher prise à un boule-dogue. Mylord desserra les dents, et le Docteur tomba à terre comme un paquet, étendit convulsivement les pattes, et expira. Le baronnet se retourna vers sa tante pour essayer de se disculper; mais sa tante, debout et pâle comme un spectre, semblait avoir perdu la vie et la parole. Enfin elle ne retrouva la voix et le mouvement que pour étendre les bras vers son neveu, et le maudire; puis, ce dernier acte de vengeance accompli, elle retomba sur son fauteuil et s'évanouit: ce que voyant le baronnet, il prit Mylord par la peau du cou, et se sauva chez lui, laissant le cadavre du Docteur étendu sur le parquet.

Au bout de cinq minutes, la tante Estelle

revint à elle, et demanda où était son scélérat de neveu ; le valet répondit qu'anéanti par la malédiction qu'elle avait appelée sur sa tête, le pauvre M. Alfred était sorti au désespoir. En ce moment on entendit un coup de pistolet : — Qu'est-ce que ce bruit? demanda la tante Estelle.— Oh ! mon Dieu ! s'écria le domestique, ne serait-ce point notre jeune maître, qui n'ayant pu supporter son malheur... La tante Estelle n'en entendit pas davantage, elle jeta un second cri, et s'évanouit une seconde fois.

Nous l'avons dit, ce que la tante Estelle aimait le mieux, c'était elle ; après elle, son chat ; après son chat, son neveu. Sa première pensée, en reprenant ses sens, fut que, si le Docteur était mort et son neveu tué, il ne lui resterait au monde ni bêtes ni gens qui l'aimassent, et que sa vieillesse serait abandonnée à des soins mercenaires et étrangers : elle se repentit alors d'avoir été si sensible à la perte du Docteur, et ordonna au domestique de

monter à la chambre du baronnet, et de venir à l'instant même lui en donner des nouvelles. Le domestique obéit; mais, à sa place, ce fut Alfred qui rentra. La tante Estelle, en revoyant celui qu'elle croyait trépassé, jeta un troisième cri, et défaillit une troisième fois.

A son retour à la vie, elle apprit que son neveu, ne voulant pas qu'un infâme meurtrier comme Mylord survécût à sa victime, avait résolu de faire justice sur l'heure, et que le coup de pistolet qu'on avait entendu avait eu pour résultat de purger la société de l'assassin du Docteur. La tante Estelle se radoucit en pensant que son chat était vengé; elle pensa que ses mânes n'en demandaient pas davantage.

En conséquence, elle tendit la main à son neveu, en signe de réconciliation : le baronnet la baisa respectueusement; et, pour qu'un spectacle de mort n'affligeât pas plus longtemps sa tante Estelle, il plaça le corps du dé-

funt sur un coussin de velours et ordonna au domestique de le porter soigneusement dans sa chambre.

Huit jours après, le Docteur, empaillé par le naturaliste du roi et couché sur son coussin, dormait du sommeil du juste, sous un magnifique globe de cristal; et Mylord s'installait sur une peau de tigre dans l'atelier de Jadin, qui l'avait troqué contre un paysage que lui marchandait depuis long-temps le baron Alfred de R.

Ce fut là qu'il passa les deux années les plus triomphantes de sa vie, se battant journellement avec les premières réputations de la barrière, et pelotant dans ses momens perdus avec le singe de Flers, à qui il enleva la mâchoire gauche, et avec l'ours de Decamps, à qui il coupa l'oreille droite.

Mylord, arrivé au comble de sa réputation, couvert de cicatrices, et ayant déjà passé l'âge mûr, comptait sur une vieillesse aussi tran-

quille que sa jeunesse avait été agitée, lorsque, pour son malheur, l'idée me vint de faire le voyage que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, et de m'associer pour ce voyage une société de deux peintres, dont Jadin, par ses vieilles relations d'amitié avec moi, et plus encore par son beau et large talent, était naturellement appelé à faire partie.

Il résulta de cette détermination que le 15 octobre 1834, à deux heures de l'après-midi, sans qu'on lui demandât la permission de l'emmener, et sans qu'on le prévînt où il allait, Mylord fut transporté dans la chaise de poste qui enlevait son maître et moi loin de la capitale.

Et maintenant que nos lecteurs connaissent à peu près toute la caravane, qu'ils nous permettent de revenir au voyage dont cette digression importante nous avait momentanément éloignés.

II

Fontainebleau.

On comprend qu'avec le plan d'exploration que nous avions formé, le voyage commençait pour nous à la barrière. En effet, il est assez curieux, lorsqu'on marche vers un pays, de le voir venir, en quelque sorte, au devant de soi; de reconnaître où deux peuples commen-

cent à se mélanger, arrivent à se fondre, et finissent par se séparer. Les Gaulois et les Romains ont franchi les Alpes chacun de leur côté, les uns pour aller prendre le Capitole, les autres pour venir fonder Lyon; depuis, les Français et les Italiens ont suivi la route frayée par leurs ancêtres : les premiers sont venus avec les Médicis apporter leurs arts immortels; les seconds sont allés avec Napoléon imposer à Rome leur royauté d'un jour; si bien que chaque peuple a laissé aux deux versans des montagnes qui les séparent l'un de l'autre une trace qui va s'effaçant au fur et à mesure qu'elle s'enfonce au cœur du pays opposé, mais que des yeux exercés reconnaissent toujours et partout. On ne s'étonnera donc pas que, rencontrant à quinze lieues de Paris la civilisation de Léon X et de Jules II, nous y fassions notre première halte.

Au reste, Fontainebleau est si près de nous, qu'il n'y aurait rien d'étonnant que nous

trouvassions à dire sur cette ville quelque chose que l'on ne sût pas encore. Il y a par an, à Paris, deux mille personnes, à peu près, qui font cinq cents lieues pour aller admirer les stanze de Raphaël et la chapelle Sixtine de Michel Ange; il n'y en a pas cinquante qui se dérangent entre leur déjeuner et leur souper pour venir voir les seules fresques que nous possédions en France, quoiqu'elles soient cependant de Rosso et du Primatice.

D'ailleurs, Fontainebleau est aussi l'un de nos châteaux historiques : Louis le Jeune en fit consacrer la chapelle par Thomas Becket, et Philippe-Auguste, du pain qui y restait de sa table royale, nourrissait les pauvres de l'Hôtel-Dieu de Nemours; saint Louis, qui l'appelait son désert, pensa y mourir, et Philippe-le-Bel y naquit; Louis XI y commença une bibliothèque que Louis XII fit transporter à Blois; François I[er] y donna des fêtes à Charles-Quint, son ennemi, et Henri II des tournois à

Diane de Poitiers, sa maîtresse; Charles IX y signa la grâce de Condé, et Henri IV l'arrêt de Byron; Louis XIII y reçut le baptême d'eau, et Henriette de France le baptême de sang; Christine y fit assassiner Monaldeschi, et Louis XIV y révoqua l'édit de Nantes; enfin Pie VII y déposa la tiare, et Napoléon la couronne.

Ce fut en 1539 que Charles-Quint traversa la France pour se rendre en Flandre, et s'arrêta à Fontainebleau. On a beaucoup vanté la magnanimité de François Ier, qui n'abusa point de la confiance de son rival, tandis qu'à notre avis, c'est la grandeur de Charles-Quint qu'il faut admirer dans cette chose. En effet, de ces deux rois, dont l'un a laissé la réputation d'un chevalier, et l'autre celle d'un politique, ce fut toujours Charles-Quint le héros de courage et de loyauté; François Ier, au contraire, refusa le duel offert, et manqua au traité signé. Les trois épées que le chevalier brisa à Pavie

ne firent point oublier que le roi provoqué n'avait pas tiré la sienne ; et ceux de sa vieille noblesse qui croyaient à la religion du serment, fût-il fait à un ennemi, se souvinrent toujours, quoique Charles-Quint sortit de France sans y laisser une rançon, que le roi François Ier avait oublié d'envoyer la sienne en Espagne. Ce n'est pas ainsi qu'avait fait le roi Jean après la bataille de Poitiers : lorsqu'il vit que le traité de Bretigny serait par trop onéreux à la France, il retourna mourir en Angleterre.

C'est que déjà la monarchie était en décadence ; c'est que de funestes influences commençaient à fausser la volonté suprême ; c'est que le règne des favorites, qui perdit la royauté, commençait avec la duchesse d'Étampes, qu'on appelait la plus belle des savantes et la plus savante des belles, et à qui le roi avait sacrifié la comtesse de Chateaubriand. C'était alors le temps aussi des amours naissantes de Diane de

Poitiers, qu'on appelait la grande sénéchale, et du jeune dauphin Henri II. La duchesse d'Étampes n'avait pu oublier à quel prix mademoiselle de Saint-Vallier avait, disait-on, sauvé la vie à son père, compromis dans la révolte du connétable de Bourbon, et après s'être emparée du cœur du roi, elle la poursuivit d'une véritable haine de rivale dans ses amours avec le dauphin. Haineuse, vénale et traître, elle fut le mauvais génie de la royauté, dont madame de Chateaubriand avait été l'ange : aussi lorsque Charles-Quint arriva à Fontainebleau, elle ne manqua point à sa mission infernale, et tandis qu'elle marchait, appuyée au bras de François Ier, au devant de son hôte impérial, elle se pencha à l'oreille de son amant, et, de la même voix qu'elle lui eût dit — je t'aime, — elle lui donna le conseil d'une infâme trahison. En ce moment les deux souverains se rencontrèrent.

— Mon frère, dit François Ier présentant la

duchesse d'Étampes au noble voyageur, voici une belle dame qui me donne un conseil; c'est de vous retenir prisonnier dans ce château jusqu'à ce que vous ayez déchiré le traité de Madrid.

— Si le conseil est bon, il faut le suivre, répondit froidement le hautain Flamand; et il marcha à la droite de François Ier, avec autant de calme et d'assurance que si celui-ci lui avait fait un simple compliment de bienvenue.

Mais deux heures après, comme on allait se mettre à table, et que la duchesse d'Étampes présentait, à genoux, de l'eau à Charles-Quint dans une aiguière d'or, le maître du Mexique, en se lavant les mains, oublia, au fond du bassin, un diamant d'un demi-million. La duchesse s'en aperçut et le fit remarquer à l'empereur; mais celui-ci, jouant cette fois encore le rôle chevaleresque de son rival : — Je vois bien que cet anneau veut changer de maître,

et il est en trop belles mains pour que je le reprenne. — Dès ce moment la duchesse changea aussi ; et, loin d'exciter plus son amant à devenir traître envers son hôte, ce fut elle qui devint pour son hôte traître envers son amant ; car, lorsqu'en 1554, c'est-à-dire cinq ans après la scène que nous venons de raconter, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent François Ier, la comtesse d'Étampes livra à l'empereur le plan des opérations de la campagne.

Depuis un siècle, le bruit de ces grandes querelles était éteint : roi et favorite étaient allés rendre compte à Dieu du sang répandu et des promesses faussées ; six générations couronnées étaient passées entre François Ier vieilli et Louis XIV enfant, lorsque, le 3 octobre 1657, des équipages de voyage, venant par la route d'Italie, s'arrêtèrent dans la cour du palais de Fontainebleau. De la première voiture on vit descendre une petite femme, de trente à trente-cinq ans, d'une figure irrégulière,

mais fortement caractérisée, vêtue d'un costume de fantaisie qui tenait de l'un et de l'autre sexe. Elle était accompagnée de deux Italiens, dont l'un, disait-on, était son amant; de trois Suédois, qui remplissaient différentes charges auprès d'elle, et de quelques soldats corses et allemands qui lui servaient de gardes. Elle parlait à chacun dans sa propre langue, comme si cette langue était sa langue maternelle. En ce moment, le prieur des Trinitaires ayant traversé la cour : elle lui adressa la parole en latin. Cette femme bizarre, c'était la fille de Gustave Adolphe, la reine Christine de Suède, qui, le 16 juin 1654, avait abdiqué la couronne paternelle dans le château d'Upsal, et qui, arrivant de Rome, où elle avait abjuré le protestantisme, venait de recevoir à la Charité-sur-Loire l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau.

Lorsqu'en 1830 nous fîmes représenter à l'Odéon un drame dont cette reine était l'hé-

reine, les principaux reproches qu'on nous adressa furent la lâcheté de Monaldeschi et la cruauté de Christine. Aujourd'hui que la chose n'a plus l'air d'un plaidoyer dans notre propre procès, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la relation textuelle que le père Lebel, supérieur des Trinitaires a laissée de cet événement, afin que l'on juge, en supposant que l'on n'ait point encore tout-à-fait oublié notre drame, si nous n'avons rien exagéré.

« Le 6 novembre 1657, à neuf heures un quart du matin, la reine de Suède étant à Fontainebleau, logée en la conciergerie du château, m'envoya quérir par un de ses valets de pied. Il me dit qu'il avait ordre de sa majesté de me mener parler à elle, en cas que je fusse le supérieur du couvent. Je lui répondis que je l'étais; et je lui dis que je m'en allais avec lui pour savoir la volonté de sa majesté suédoise. Ainsi, sans chercher de compagnon, de crainte de faire attendre cette reine, je sui-

vis le valet de pied jusqu'à l'antichambre. On m'y fit attendre un moment; à la fin, ce valet de pied étant revenu, il me fit entrer dans la chambre de la reine de Suède. Je la trouvai seule, et lui ayant rendu mes respects et mes très-humbles soumissions, je lui demandai ce que sa majesté souhaitait de moi, son très-humble serviteur. Elle me dit que, pour parler avec plus de liberté, j'eusse à la suivre; et étant entrés dans la galerie des Cerfs, elle me demanda si elle n'avait jamais parlé à moi. Je lui répondis que j'avais eu l'honneur de faire la révérence à sa majesté, et l'assurer de mes humbles obéissances, et qu'elle avait eu la bonté de m'en remercier, et rien autre chose. Sur quoi, cette reine me dit que je portais un habit qui l'obligeait à se fier en moi, et me fit promettre, sous le sceau de la confession, de garder et de tenir le secret qu'elle me voulait découvrir. Je fis réponse à sa majesté qu'en matière de secret, j'étais naturellement aveugle

et muet, et que l'étant à l'égard de toutes sortes de personnes, à plus forte raison je devais l'être pour une princesse comme elle; et j'ajoutai que l'Écriture dit : Qu'il est bon de tenir caché le secret d'un roi : *Sacramentum regis abcondere bonum est.*

Après cette réponse, elle me chargea d'un paquet de papiers, cacheté en trois ou quatre endroits sans aucune inscription, et me commanda de le lui remettre en présence de qui elle me le demanderait; ce que je promis à sa majesté suédoise.

Elle me commanda ensuite de bien observer le temps, le jour, l'heure et le lieu qu'elle me donnait ce paquet; et, sans autre entretient, je me retirai avec ce paquet et laissai cette reine dans la galerie,

Le samedi, dixième jour du même mois de novembre, à une heure après midi, la reine de Suède m'envoya quérir par un de ses valets de chambre, lequel m'ayant dit que sa majesté

me demandait, j'entrai dans un cabinet pour prendre le paquet dont elle m'avait chargé, dans la pensée que j'eus qu'elle m'envoyait quérir pour le lui rendre. Je suivis ce valet de chambre, lequel, m'ayant mené par la porte du donjon, me fit entrer dans la galerie des Cerfs; et aussitôt que nous fûmes entrés, il ferma la porte avec tant d'empressement, que j'en fus étonné. Ayant aperçu vers le milieu de la galerie la reine qui parlait à un de sa suite, qu'on nommait le marquis (j'ai su depuis que c'était le marquis de Monaldeschi), je m'approchai de cette princesse. Après m'avoir fait la révérence, elle me demanda d'un ton de voix assez haut, en la présence de ce marquis et de trois autres hommes qui y étaient, le paquet qu'elle m'avait confié. Deux des trois étaient éloignés de la reine de quatre pas, et le troisième assez près de sa majesté. Elle me parla en ces termes : — Mon père, rendez-moi le paquet que je vous ai donné. — Je m'appro-

chai et je le lui présentai. Sa majesté, l'ayant pris et considéré quelque temps, l'ouvrit et prit les lettres et les écrits qui étaient dedans ; elle les fit voir et lire à ce marquis d'une voix grave et d'un port assuré, et demanda s'il les connaissait bien. Ce marquis les dénia, mais en pâlissant.

— Ne voulez-vous pas reconnaître ces lettres et ces écrits ? lui dit elle, n'étant à la vérité que des copies que cette reine elle-même avait transcrites... Sa majesté suédoise, ayant laissé songer quelque temps ledit marquis, tira de dessous elle les originaux, et, les lui montrant, l'appela traître, et lui fit avouer son écriture et son signe. Elle l'interrogea plusieurs fois; à quoi ce marquis, s'excusant, répondait du mieux qu'il pouvait, rejetant la faute sur diverses personnes. Enfin, il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon ; et en même temps les trois hommes qui étaient là présens tirèrent leurs épées hors

du fourreau, et ne la remirent qu'après avoir exécuté le marquis.

Il se releva et tira cette reine à un coin de la galerie, et tantôt à un autre, la suppliant toujours de l'entendre et de le recevoir dans ses excuses. Sa majesté ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience, sans que jamais elle témoignât la moindre importunité ni aucun signe de colère. Aussitôt, se tournant vers moi, lorsque ce marquis la pressait le plus de l'écouter et de l'entendre : —Mon père, me dit-elle, voyez et soyez témoin; —puis, s'approchant du marquis, appuyée sur un petit bâton d'ébène à poignée ronde, —que je ne presse rien contre cet homme, et que je donne à ce traître et à ce perfide tout le temps qu'il veut et plus qu'il n'en saurait désirer d'une personne offensée pour se justifier s'il le peut.

Le marquis, pressé par cette reine, lui donna des papiers et deux ou trois petites clefs liées ensemble qu'il tira de sa poche, de laquelle il

tomba deux ou trois pièces d'argent; et après une heure et plus de conférence, ce marquis ne contentant pas cette reine par ses réponses, sa majesté s'approcha un peu de moi, et me dit d'une voix assez élevée, mais grave et modérée :— Mon père, je me retire et vous laisse cet homme : disposez-le à mourir et ayez soin de son âme.—Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurais pas eu plus de frayeur. Et à ces mots, ce marquis se jetant à ses pieds, et moi de même, en lui demandant pardon pour ce pauvre marquis, elle me dit qu'elle ne le pouvait pas, et que ce traître était plus coupable et criminel que ceux qui sont condamnés à la roue; qu'il savait bien qu'elle lui avait communiqué, comme à un fidèle sujet, ses affaires les plus importantes et ses plus secrètes pensées; outre qu'elle ne voulait lui point reprocher les biens qu'elle lui avait faits, qui excédaient ceux qu'elle eût pu faire à un frère, l'ayant toujours regardé comme

tel, et que sa conscience seule lui devait servir de bourreau. Après ces mots, sa majesté, se retirant, me laissa avec ces trois qui avaient leurs épées nues dans le dessein d'achever cette exécution. Après que cette reine fut sortie, le marquis se jeta à mes pieds, et me conjura avec instances d'aller après sa majesté pour obtenir son pardon. Ces trois hommes le pressaient de se confesser, avec l'épée contre les reins, sans pourtant le toucher; et moi, avec la larme à l'œil, je l'exhortais de demander pardon à Dieu. Le chef des trois partit pour aller vers sa majesté, pour lui demander pardon et implorer sa miséricorde pour le pauvre marquis; mais, revenant triste de ce que sa maîtresse lui avait commandé de se dépêcher, il lui dit en pleurant : « Marquis, songez à Dieu et à votre âme, il faut mourir. » A ces paroles, comme hors de lui, le marquis se jeta à mes pieds une seconde fois, en me conjurant de retourner encore une

fois vers la reine pour tenter la voie du pardon et de la grâce; ce que je fis. Ayant trouvé seule sa majesté dans sa chambre avec un visage serein et sans aucune émotion, je m'approchai d'elle; me laissant tomber à ses pieds, les larmes aux yeux et les sanglots au cœur, je la suppliai, par la douleur et les plaies de Jésus-Christ, de faire miséricorde et grâce à ce marquis. Cette reine témoigna être fâchée de ne pouvoir accorder ma demande, après la perfidie et la cruauté que ce malheureux lui avait voulu faire endurer en sa présence, après quoi il ne devait jamais espérer de rémission ni de grâce, et me dit que l'on en avait envoyé plusieurs sur la roue qui ne l'avaient pas tant mérité que ce traître.

Voyant que je ne pouvais rien gagner par mes prières sur l'esprit de cette reine, je pris la liberté de lui représenter qu'elle était dans la maison du roi de France, et qu'elle prît bien garde à ce qu'elle allait faire exécuter,

et si le roi le trouverait bon ; sur quoi sa majesté me fit réponse qu'elle avait fait cette justice en présence de l'autel, et qu'elle prenait Dieu à témoin si elle en voulait à la personne de ce marquis, et si elle n'avait pas déposé toute haine, ne s'en prenant qu'à son crime et à sa trahison, qui n'auraient jamais de pareille, et qui touchaient tout le monde ; outre que le roi de France ne la logeait pas dans sa maison comme une captive réfugiée ; elle était maîtresse de ses volontés pour rendre et faire justice à ses domestiques en tout lieu et en tout temps, et qu'elle ne devait répondre de ses actions qu'à Dieu seul ; ajoutant que ce qu'elle faisait n'était pas sans exemple ; et quoique je repartisse à cette reine qu'il y avait quelque différence ; que si les rois avaient fait quelque chose de semblable, ç'avait été chez eux et non ailleurs : mais je n'eus pas plutôt dit ces paroles, que je m'en repentis, craignant d'avoir trop pressé cette reine. Partant, je lui

dis encore : — Madame, dans l'honneur et l'estime que vous vous êtes acquise en France, et dans l'espérance que tous les bons Français ont de votre négociation, je supplie très-humblement votre majesté d'éviter que cette action, quoiqu'à l'égard de votre majesté, madame, elle soit de justice, ne passe néanmoins dans l'esprit des hommes pour violente et pour précipitée : faites encore plutôt un acte généreux et de miséricorde envers ce pauvre marquis, ou du moins mettez-le entre les mains de la justice du roi, et lui faites faire son procès dans les formes; vous en aurez toute la satisfaction, et vous conserverez, madame, par ce moyen, le titre d'admirable que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes. — Quoi ! mon père, me dit cette reine, moi, en qui doit résider la justice absolue et souveraine sur mes sujets, me voir réduite à solliciter contre un traître domestique, dont les preuves de son crime et de sa perfidie sont

en ma puissance, écrites et signées de sa propre main? — Il est vrai, lui dis-je, madame; mais votre majesté est moitié intéressée. — Cette reine m'interrompit et me dit : — Non, non, mon père; je le vais faire savoir au roi. Retournez, et ayez soin de son âme; je ne puis, en conscience, accorder ce que vous me demandez. — Et ainsi me renvoya. Mais je connus, à ce changement de voix en ces dernières paroles, que, si cette reine eût pu différer l'action et changer de lieu, qu'elle l'aurait fait indubitablement; mais l'affaire était trop avancée pour prendre une autre résolution sans se mettre en danger de laisser échapper le marquis et mettre sa propre vie au hasard.

Dans ces extrémités, je ne savais que faire ni à quoi me résoudre : de sortir, je ne pouvais, et quand je l'aurais pu, je me voyais engagé par un devoir de charité et de conscience à secourir le marquis pour le disposer à bien mourir.

Je rentrai donc dans la galerie, et embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en larmes, je l'exhortai, dans les meilleurs termes et les plus pressans qu'il me fut possible et qu'il plut à Dieu de m'inspirer, de se résoudre à la mort et songer à sa conscience, puisqu'il n'y avait plus dans ce monde d'espérance de vie pour lui, et qu'offrant et souffrant sa mort pour la justice, il devait en Dieu seul jeter ses espérances pour l'éternité, où il trouverait ses consolations.

A cette triste nouvelle, après avoir poussé deux ou trois grands cris, il se mit à genoux à mes pieds, m'étant assis sur un des bancs de la galerie, et commença sa confession; mais l'ayant bien avancée, il se leva deux fois et s'écriait. Au même instant je lui fis faire des actes de foi, renonçant à toutes pensées contraires. Il acheva sa confession en latin, français et italien, ainsi qu'il se pouvait mieux expliquer dans le trouble où il était. L'aumô-

nier de cette reine arriva comme je l'interrogeais en l'éclaircissement d'un doute, et ce marquis l'ayant aperçu, sans attendre l'absolution, alla à lui, espérant grâce de sa faveur. Ils parlèrent bas assez long-temps ensemble, se tenant les mains et retirés en un coin, et, après leur conférence finie, l'aumônier sortit, et emmena avec lui le chef des trois commis pour cette exécution; et peu après, l'aumônier étant demeuré dehors, l'autre revient seul et lui dit : — Marquis, demande pardon à Dieu; car, sans plus attendre, il faut mourir. Es-tu confessé? — Et, lui disant ces paroles, le pressa contre la muraille du bout de la galerie, où est la peinture de Saint-Germain-en-Laye; et je ne pus si bien me détourner que je ne visse qu'il lui porta un coup dans l'estomac du côté droit; et ce marquis, le voulant parer, prit l'épée de la main droite, dont l'autre, en la retirant, lui coupa trois doigts, et l'épée demeura faussée. Et pour lors il dit à un qu'il

était armé dessous, comme en effet il avait une cotte de mailles qui pesait neuf à dix livres; et le même à l'instant redoubla le coup dans le visage, après lequel le marquis cria : « Mon père! mon père! » Je m'approchai de lui, et les autres se retirèrent un peu à quartier; et, un genou en terre, il demanda pardon à Dieu, et me dit encore quelque chose, où je lui donnai l'absolution, avec la pénitence de souffrir la mort pour ses péchés, pardonnant à tous ceux qui le faisaient mourir; laquelle reçue, il se jeta sur le carreau; et, en tombant, un autre lui donna un coup sur le haut de la tête qui lui emporta des os; et, étant étendu sur le ventre, faisant signe qu'on lui coupât le col, le même lui donna deux ou trois coups sur le col sans lui faire grand mal, parce que la cotte de mailles, qui était montée avec le collet du pourpoint, para et empêcha l'excès du coup. Cependant je l'exhortais de se souvenir de Dieu et d'endurer avec patience, et autres

choses semblables. En ce temps-là, le chef vint me demander s'il ne le ferait pas achever : je le rembarrai rudement, et lui dis que je n'avais pas de conseils à lui donner là-dessus ; que je demandais sa vie et non pas sa mort ; sur quoi il me demanda pardon, et confessa avoir eu tort de m'avoir fait une telle demande.

Sur ce discours, le pauvre marquis, qui n'attendait qu'un dernier coup, entendit ouvrir la porte de la galerie. Reprenant courage, se retourna, et, ayant vu que c'était l'aumônier qui entrait, se traîna du mieux qu'il put, s'appuyant contre le lambris de la galerie, demanda à parler à lui. L'aumônier passa à la main gauche de ce marquis, moi étant à la droite ; et le marquis, se tournant vers l'aumônier et joignant les mains, lui dit quelque chose comme se confessant ; et après, l'aumônier lui dit de demander pardon à Dieu ; et, après m'avoir demandé permission, il lui donna l'absolution. Ensuite il se retira, me disant de

demeurer près du marquis, et qu'il s'en allait voir la reine de Suède. En même temps, celui qui avait frappé sur le col dudit marquis, et qui était avec l'aumônier à sa gauche, lui perça la gorge d'une épée assez longue et étroite, duquel coup le marquis tomba sur le côté droit, et ne parla plus, mais demeura plus d'un quart d'heure à respirer, durant lequel je lui criais et l'exhortais du mieux qu'il m'était possible. Et ainsi le marquis perdit son sang, finit sa vie à trois heures trois quarts après midi. Je lui dis le *De profundis* avec l'oraison; et après, le chef des trois lui remua une jambe et un bras, déboutonna son haut-de-chausse et son caleçon, fouilla dans son gousset, et ne trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'Heures de la Vierge et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous trois, et moi après, pour recevoir les ordres de sa majesté. Cette reine, assurée de la mort dudit marquis, témoigna du regret d'avoir été obligée de faire

faire cette exécution en la personne de ce marquis; mais qu'il était de la justice de le faire pour son crime et sa trahison, et qu'elle priait Dieu de lui pardonner. Elle me commanda d'avoir soin de le faire enlever de là et de l'enterrer, et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes pour le repos de son âme. Je fis faire une bière et le fis mettre dans un tombereau à cause de la brume, de la pesanteur et des mauvais chemins, et le fis conduire à la paroisse d'Avon par mon vicaire et chapelain, assisté de trois hommes, avec ordre de l'enterrer dans l'église, près du bénitier; ce qui fut fait et exécuté à cinq heures trois quarts du soir. »

Louis XIV apprit ce meurtre; il trouva mauvais que quelque autre que lui prétendît être roi et justicier dans le royaume de France; il fit donc signifier à Christine son mécontentement par le cardinal Mazarin, et voici la lettre que Christine lui répondit :

« Mons Mazarin, ceux qui vous ont appris le détail de Monaldeschi, mon écuyer, étaient très-mal informés. Je trouve fort étrange que vous commettiez tant de gens pour vous éclaircir de la vérité du fait. Votre procédé ne devrait pourtant point m'étonner, tout fou qu'il est; mais je n'aurais jamais cru que ni vous, ni votre jeune maître orgueilleux, eussiez osé m'en témoigner le moindre ressentiment. Apprenez tous tant que vous êtes, valets et maîtres, petits et grands, qu'il m'a plu d'agir ainsi; que je ne dois ni ne veux rendre compte de mes actions à qui que ce soit, surtout à des fanfarons de votre sorte. Vous jouez un singulier personnage, pour un personnage de votre rang; mais, quelques raisons qui vous aient déterminé à m'écrire, j'en fais trop peu de cas pour m'en intriguer un seul instant. Je veux que vous sachiez et disiez à qui voudra l'entendre que Christine se soucie fort peu de votre cour, et

encore moins de vous; que, pour me venger, je n'ai pas besoin d'avoir recours à votre formidable puissance. Mon honneur l'a voulu ainsi; ma volonté est une loi que vous devez respecter. Vous taire est votre devoir. Et bien des gens que je n'estime pas plus que vous feraient très-bien d'apprendre ce qu'ils doivent à leurs égaux, avant que de faire plus de bruit qu'il ne convient.

» Sachez enfin, mons le cardinal, que Christine est reine partout où elle est, et qu'en quelque lieu qu'il lui plaise d'habiter, les hommes, quelque fourbes qu'ils soient, vaudront encore mieux que vous et vos affidés.

» Le prince de Condé avait bien raison de s'écrier lorsque vous le reteniez prisonnier inhumainement à Vincennes : Ce vieux renard ne cessera jamais d'outrager les bons serviteurs de l'État, à moins que le parlement ne congédie ou ne punisse sévèrement cet illustrissime faquin de Piscina.

» Croyez-moi donc, Jules, comportez-vous de manière à mériter ma bienveillance; c'est à quoi vous ne sauriez trop vous étudier. Dieu vous préserve d'aventurer jamais le moindre propos indiscret sur ma personne; quoique au bout du monde, je serai instruite de vos menées; j'ai des amis et des courtisans à mon service, qui sont aussi adroits et aussi surveillans que les vôtres, quoique moins bien soudoyés. »

Quinze jours après cette lettre reçue, le roi de France, accompagné du cardinal Mazarin et de toute sa cour, vint rendre solennellement visite à l'ex-reine de Suède.

III

Le 20 Avril.

Ce n'était pas la seule exécution que Fontainebleau dût voir. En 1661, Louis XIV y décréta Fouquet d'arrestation, et le 22 octobre 1685, il y révoqua l'édit de Nantes. C'est ce dernier événement qui faisait écrire à Christine, dont un des priviléges royaux qu'elle

avait conservés, comme on a pu le voir par la lettre précédente, était le style épistolaire, c'est ce qui faisait, dis-je, écrire à Christine : « Je considère aujourd'hui la France comme » un malade à qui l'on coupe bras et jambes » pour le guérir d'un mal qu'un peu de pa- » tience et un peu de douceur auraient en- » tièrement guéri ; mais je crains bien main- » tenant que le mal ne s'aigrisse et ne de- » vienne enfin incurable. » Christine se trompait, mais il en coûta à la France vingt ou vingt-cinq ans de guerres civiles.

Vers la fin de la vieillesse de Louis XIV, Fontainebleau fut abandonné pour Marly. Le 26 octobre 1728, Louis XV y prit la petite vérole, ce qui commença à faire baisser le crédit du château favori. Il fut bien encore, tant que dura son règne, à l'époque des voyages d'automne, marqué de quelques-unes de ces mesquines intrigues qui signalent la royauté de madame de Pompadour et de la Dubarry;

mais presque complètement abandonné sous Louis XVI, il ne s'y passa pendant tout l'intervalle qui sépare la vieillesse de Louis XIV de la jeunesse de Napoléon rien qui mérite d'être rapporté.

Le nouvel empereur, qui, ne pouvant se rapprocher par la naissance des vieilles dynasties, voulait au moins s'en rapprocher par les habitudes, vint, vers 1804, faire un voyage à Fontainebleau; et voyant dans quel délabrement était tombée cette ancienne résidence royale, il donna des ordres pour son entière restauration. Tout-à-coup ces travaux furent pressés avec une activité étrange : c'est que Fontainebleau était marqué pour le lieu de l'entrevue qui allait avoir lieu entre Napoléon et le pape Pie VII, qui quittait Rome pour le venir sacrer empereur.

Mais Napoléon était un de ces génies impatiens qui ne savent point attendre. Aussi fit-il pour Pie VII, en 1804, ce qu'il fit pour Marie-

Louise en 1810 : au lieu de demeurer à Fontainebleau jusqu'à ce que le pape eût fait son entrée, il monta en voiture et alla au-devant de lui : la rencontre eut lieu à la Croix de Saint-Herem. C'est là que, douze ans plus tard, Louis XVIII, impatient à son tour comme Napoléon, devait venir à son tour recevoir Caroline de Naples, fiancée de son neveu le duc de Berry.

Pie VII monta dans la voiture de l'empereur, s'assit à sa droite, et le 25 novembre 1804, vers les deux heures de l'après-midi, ils rentrèrent ensemble à Fontainebleau, où ils passèrent le reste de la journée.

Un an après, Napoléon, après avoir posé sur sa tête une autre couronne, et lui avoir fait cette devise : « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche ! » apprit à Gènes la nouvelle coalition qui s'organisait contre lui. Aussitôt il monte en voiture avec l'impératrice, et en cinquante heures il arrive à Fontainebleau;

là, tandis qu'on lui prépare à la hâte appartement et souper, il se fait ouvrir à la hâte la porte de son cabinet topographique, et, tout en mangeant quelques fruits qu'il se fait apporter, tout en faisant dire à l'impératrice de prendre du repos, il combine le plan de cette fameuse campagne qui commença par la prise d'Ulm et qui finit par la bataille d'Austerlitz.

Soit souvenir des jours de Louis XIV, soit reconnaissance pour cette nuit d'inspiration, Napoléon rétablit les voyages à Fontainebleau, et y donna en 1807 des fêtes magnifiques à l'occasion du mariage de son frère Jérôme, pour lequel il venait de tailler un royaume au cœur de l'Allemagne, avec la princesse Frédérique-Catherine de Wurtemberg. Ce fut pendant le séjour d'un mois que fit alors la cour à Fontainebleau que fut décidé le blocus continental, et que le Portugal fut divisé en trois lots : la partie septentrionale fut donnée au roi d'Étrurie, pour le dédommager de la

Toscane, qui faisait retour à la France; la partie méridionale fut donnée à titre de principauté à Manuel Godoy, en récompense de ses bons et loyaux services, et les provinces du milieu furent laissées comme un *en cas*.

Au mois de juin 1808, le roi Charles IV arriva à Fontainebleau. Il venait d'échanger son royaume d'Espagne et des Indes contre une prison royale en France.

En 1809, Napoléon revint à Fontainebleau. Le vainqueur de Wagram et de Friedland était alors à l'apogée de sa gloire; une seule chose lui manquait pour consolider son trône victorieux, c'était un héritier. Pendant ce voyage le divorce fut décidé et annoncé à l'impératrice d'une manière officielle; il est vrai que déjà, depuis quatre ans, ce divorce était la crainte incessante et mortelle de la pauvre impératrice. En partant de Milan, et comme elle pleurait en embrassant Eugène : « Tu pleures, lui avait dit Napoléon; tu pleu-

res pour une séparation momentanée. Si le chagrin de quitter ses enfans est si puissant, c'est donc une bien grande jouissance d'en avoir ; juge donc alors ce que doivent souffrir ceux qui n'en ont pas. »

Ce n'était qu'un mot, mais Napoléon perdait si peu de paroles, que chacun de ses mots avait une signification.

En 1810, Napoléon lança de Fontainebleau ce décret terrible qui ordonnait de brûler toutes les marchandises anglaises qui seraient saisies en France et dans les différens royaumes où il régnait par procuration.

Le 19 juin 1812, Pie VII rentra à Fontainebleau, mais sans que cette fois personne allât au-devant de lui; c'est que cette fois il n'y revenait plus comme souverain pontife, mais comme prisonnier.

Vers le commencement de janvier 1813, Napoléon revient à Fontainebleau : 1812 venait de passer comme un spectre entre le

conquérant et sa fortune. Son humeur altière s'était aigrie de ses revers ; l'invaincu comprenait qu'il n'était peut-être pas invincible. Celui-là qui s'était cru un instant un Dieu était forcé d'avouer qu'il n'était qu'un homme.

Il voulut avant de partir pour la Saxe terminer les affaires de l'Église. Il arriva à Fontainebleau et s'informa de son hôte sacré. On lui dit que, malgré la permission qui lui avait été accordée de se promener dans les jardins, et quoique chaque jour on fût venu mettre les voitures impériales à sa disposition, le pape n'avait point voulu mettre le pied hors de sa chambre : « Oui, oui, murmura Napoléon, il veut qu'on le croie prisonnier. » Et il se fit annoncer chez Pie VII.

L'entrevue fut longue et chaude, à ce qu'il paraît, et cependant elle n'amena aucun résultat. Pie VII voyait pencher Napoléon, comme ces statues des faux dieux, que les

premiers pontifes poussaient de leur doigt puissant ; il ne voulut rien céder. Napoléon sortit de chez lui d'autant plus furieux, que, par respect pour son caractère et pour son âge, il avait été forcé de se contenir ; mais dans la galerie de Diane, rencontrant le cardinal Fesch, il lui raconta ce qui venait de se passer ; et comme le cardinal Fesch se taisait : — Mais où donc, s'écria Napoléon, le vieillard obstiné veut-il que je l'envoie ?

— Au ciel, peut-être, répondit le cardinal ; et cette réponse calma à l'instant même l'empereur.

Pie VII resta à Fontainebleau jusqu'au 24 janvier 1814, et pendant toute sa captivité, c'est-à-dire pendant près de deux ans, fidèle à sa résolution première, il ne voulut pas franchir le seuil de sa chambre.

Cependant l'horizon septentrional s'assombrissait de plus en plus : l'orage s'avançait menaçant vers Paris, et chaque jour plus rap-

proché de la capitale, on entendait gronder comme un tonnerre le canon de l'ennemi.

Le 30 mars 1814, à neuf heures du soir, une carriole, venant de Villeneuve-sur-Vannes, arrivait à Fontainebleau en brûlant le pavé; un courrier la précédait de dix minutes, en criant : L'empereur ! l'empereur ! En une seconde les chevaux furent dételés et rattelés; Napoléon n'eut que le temps d'échanger quelques paroles avec le maître de poste.

— Avez-vous entendu le canon dans la journée ?

— Oui, sire.

— Je ne m'étais donc pas trompé ! Dans quelle direction ?

— Dans la direction de Paris.

— C'est bien cela. A quelle heure a-t-il cessé?

— A cinq heures.

Et la carriole reprend sa course, comme emportée par le vent.

A dix heures du soir, Napoléon n'est plus

qu'à cinq lieues des barrières : il relaye à Fromenteau et repart avec la même rapidité. Parvenu aux fontaines de Juvisy, il croise un aide-de-camp, qui passe lui-même de toute la vitesse de son cheval. Il reconnaît l'uniforme, l'appelle, échange quelques paroles avec lui, descend de voiture sur la grande route, va s'asseoir sur un des bancs de pierre qui la bordent, cause longuement et vivement avec le messager, se fait apporter un verre d'eau puisé à la fontaine, remonte avec le même visage dans la voiture, et de la même voix dont il avait crié : Paris ! crie aux postillons : Fontainebleau!

Paris s'était rendu à cinq heures du soir, et l'ennemi devait y entrer au point du jour !

Cinq jours après, Napoléon écrivait sur un bout de papier volant ces quelques lignes, les plus importantes peut-être qu'une plume humaine ait jamais tracées :

« Les puissances alliées ayant proclamé

que l'empereur était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses enfans aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

On montre à Fontainebleau la table sur laquelle ces lignes furent écrites ; mais nul ne sait ce qu'est devenu l'autographe impérial.

Dans la nuit du 12 au 13, le silence du palais est tout-à-coup troublé par des cris : on sort précipitamment, on se heurte dans les corridors, chacun demande ce qui se passe, et des voix confuses répondent : L'empereur s'est empoisonné.

A cette nouvelle, chacun se précipite vers la chambre qu'il occupe ; mais la porte s'est refermée sur le grand maréchal Bertrand, sur le duc de Vicence, sur le duc de Bassano et sur le chirurgien Ivan ; personne ne peut

plus entrer. On s'arrête, on écoute, on entend des gémissemens, voilà tout.

Tout-à-coup la porte s'ouvre et se referme; le docteur Ivan sort, pâle comme un spectre. On veut l'interroger, mais il étend la main sans répondre et on obéit à cet ordre en lui faisant place. Il descend rapidement les escaliers, entre dans la cour, trouve un cheval attaché aux grilles, monte dessus, s'éloigne au galop et disparaît dans l'obscurité.

Le lendemain 13 avril, Napoléon se lève et s'habille comme à l'ordinaire, seulement sa belle tête, toujours calme et pensive, est plus pâle qu'à l'ordinaire.

Maintenant voici ce qu'on raconte :

Napoléon avait entendu parler du poison de Condorcet. Au moment de la retraite de Russie, résolu à ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi, il avait fait venir Cabanis, et lui avait demandé de lui faire préparer une composition semblable : Cabanis avait écrit

l'ordonnance, et le docteur Ivan l'avait fait exécuter. Pendant toute la retraite, Napoléon avait porté cette composition dans un sachet suspendu à son cou, puis, une fois rentré en France, il l'avait déposée dans un secret de nécessaire de voyage qui ne le quittait jamais et qu'en mourant il légua à son fils.

Or, dans le silence de la nuit, pendant une de ces longues insomnies qui depuis deux ou trois ans lui étaient habituelles, voyant que tout l'abandonnait avec sa fortune, que les uns étaient ingrats et que les autres étaient traîtres, il avait pensé au poison qui dormait depuis deux ans dans le secret de son nécessaire. Le valet de chambre qui dormait dans la chambre à côté l'avait entendu se lever, l'avait, à travers les fentes de la porte, vu délayer une poudre dans un verre, puis boire et se recoucher. Pendant plus d'un quart d'heure il s'était fait un profond silence : c'était la lutte du courage et de la douleur;

mais la douleur avait enfin vaincu. Au gémissement que Napoléon avait poussé le valet était accouru, avait interrogé, prié, supplié; puis, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucune réponse, il s'était élancé hors de la chambre, et, courant chez les plus intimes de l'empereur, il avait fait entendre ces cris, au bruit desquels tout le monde était accouru. Comme nous l'avons dit, le grand maréchal Bertrand, le duc de Bassano, le duc de Vicence et Ivan, étaient accourus; et, en apercevant ce dernier, Napoléon s'était soulevé sur son lit, et s'était écrié en lui montrant le sachet vide: — Tout le monde me trahit donc ici? même le poison!.. — Alors Ivan avait perdu la tête; sans rien répondre, sans essayer de se disculper, il était sorti, était monté sur le premier cheval qu'il avait rencontré, et avait disparu.

Allez à Fontainebleau, et on vous montrera la chambre où se passa ce terrible drame.

Le 20 avril, à 6 heures du matin, Napoléon apprend deux dernières défections : son valet de chambre Constant et son mamelouk ont disparu pendant la nuit. A dix heures, on annonce que le dernier des commissaires alliés, le général autrichien Koller, vient d'arriver. A midi, les voitures de voyage entrent dans la cour du Cheval-Blanc, et se rangent au bas de l'escalier colossal qui forme le perron. A midi et demi, la garde impériale reçoit l'ordre de prendre les armes et de se former en haie. A une heure, la porte s'ouvre et Napoléon paraît. Sur les degrés de l'escalier sont : le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de La Place, le baron Leborgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski et le colonel Vonsowieh.

Quelques-uns de ces noms sont inconnus, mais leur présence en un pareil moment suffira pour les faire connaître.

C'est tout ce qui reste à Napoléon de cette cour d'empereurs, de rois, de princes et de maréchaux qui l'entourait à Erfurt.

Le duc de Vicence et le général Flahaut sont en mission.

Napoléon s'arrête un instant sur le perron, embrasse d'un coup d'œil tout ce qui l'entoure, sourit tristement, puis descend vivement, trouve à chaque degré une main qu'il serre; puis, s'avançant au milieu de ses soldats, fait signe qu'il veut parler. — On écoute. Alors, de cette même voix vibrante dont il faisait ses proclamations de Marengo, d'Austerlitz et de la Moscowa :

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous » fais mes adieux. Depuis vingt ans je vous » ai trouvés constamment sur le chemin de » l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers

» temps, comme dans ceux de notre prospé-
» rité, vous n'avez cessé d'être des modèles de
» bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels
» que vous notre cause n'était point perdue,
» mais la guerre était interminable, c'était la
» guerre civile, et la France n'en serait de-
» venue que plus malheureuse; j'ai donc sa-
» crifié tous nos intérêts à ceux de la patrie.
» Je pars; vous, mes amis, continuez de ser-
» vir la France; son bonheur était mon uni-
» que pensée, il sera toujours l'objet de mes
» vœux. Ne plaignez pas mon sort; si j'ai con-
» senti à me survivre, c'est pour servir encore
» à votre gloire : je veux écrire les grandes
» choses que nous avons faites ensemble.
» Adieu, mes enfans, je voudrais vous presser
» tous sur mon cœur. — Que j'embrasse en-
» core votre drapeau... »

Et ici la voix lui manque, et le drapeau qu'il prend dans ses bras cache et essuie ses larmes. — On n'entend que des sanglots. —

Tous ces hommes pleurent comme des enfans qui vont perdre un père!

Mais la voix de l'empereur se fait entendre de nouveau.—«Adieu encore une fois, dit-il, » mes vieux compagnons. — Que ce baiser » passe dans vos cœurs!»—Et il s'élance dans la voiture où l'attend le maréchal Bertrand. — La voiture part, et Napoléon disparaît aux regards de ses vieux frères d'armes.

Nous le retrouverons à l'île d'Elbe!

Ce fut M. Jamin, auteur d'une brochure à laquelle nous avons emprunté force bonnes choses qui nous fit les honneurs de Fontainebleau ancien et moderne, depuis la chambre où François Ier vint visiter Léonard de Vinci mourant jusqu'à celle où l'empereur signa son abdication [1]. Puis il nous conduisit à l'église d'Aron, et nous montra cette tombe de Monaldeschi, que, la relation du père le Bel à

[1] Par une coïncidence singulière, la fresque du plancher représente la Force imposant sa volonté à la Justice.

la main, nous eussions retrouvée au pied de son bénitier, quand même une main plus pieuse que savante n'aurait point écrit sur la dalle funéraire cette courte épitaphe : *Cy gît Monaldeschi.*

C'est dans la même église, assure-t-on, qu'ont été enterrées les entrailles de Philippe-le-Bel. On montre la dalle qui les recouvre; mais de l'inscription effacée par les pieds des curieux et par les genoux des fidèles, on ne peut lire que ces mots : *qui trépassa l'an de l'Incarnation* 1215, *le jour de Pasques.*

Aux deux côtés de la porte, scellées dans la muraille, sont les tombes de Vaubanton et de Bezout.

En sortant de l'église, nous prîmes congé de notre complaisant cicérone, et, remontant en voiture, nous nous remîmes en route.

IV

Le docteur M.

Le même soir, vers les neuf heures, nous arrivâmes à Cosne. J'avais dans les environs de cette ville un jeune homme de ma connaissance qui vivait avec sa femme et deux beaux enfans, dans sa terre, laquelle lui rapportait dix ou douze mille livres de rente,

dont il mangeait patriarcalement la sixième partie en dix mois sur les lieux, et le reste en six semaines à Paris. Il m'avait souvent invité, si mes courses me conduisaient vers l'embouchure de la Norain, à faire une chasse chez lui, me promettant force gibier; de sorte que, comme la chose devient de plus rare en plus rare, nous nous étions arrêtés à Cosne, avec l'intention de profiter le lendemain de l'invitation. Aussi, en arrivant à l'hôtel du Grand-Cerf, la première chose que je fis fut de m'informer de la terre de Marsilly, et de mon ami Ambroise R. La terre de Marsilly était située à deux lieues, et mon ami Ambroise R. était, par fortune, logé le même soir dans l'hôtel. Il avait été appelé à Cosne pour déposer à l'instruction du procès du docteur M., lequel était accusé d'avoir empoisonné sa femme et sa fille.

Comme Ambroise était sorti pour le moment, nous demandâmes s'il n'y avait point

de par la ville quelques curiosités à voir en attendant le souper, que notre hôte ne s'engageait à nous servir que dans une demi-heure. On nous répondit qu'il n'y avait que la manufacture d'ancres et de boulets, dont les forges devaient justement aller. En ce moment nous nous acheminâmes vers les forges.

J'ai peu de sympathie pour les manufactures; l'emploi des machines à grandes forces mécaniques m'effraye toujours par son impassibilité. Il y en a surtout dont l'état est de laminer, et qui laminent éternellement. Quelque chose qu'elles accrochent de leurs dents de fer, une fois accrochée, la chose doit passer par le trou, plus ou moins grand, vers lequel elles poussent les matières fabricables; de quelque volume que soit la chose qui entre, fût-elle grosse comme une solive, elle en sortira menue comme une aiguille à tricoter. Quant à la machine, elle tourne, c'est son droit, c'est son devoir; peu lui importe la ma-

tière qu'elle broie et qu'elle allonge. Vous lui présentez une barre de fer, le monstre l'attire à lui et la dévore; vous ne retirez pas assez vite la main, la machine vous pince le bout du doigt, tout est fini; vous avez beau crier; s'il n'y a pas là un ouvrier avec une hache pour vous couper le poignet, après le doigt vient la main, après la main le bras, après le bras la tête, après la tête le corps. Cris, juremens, prières, rien n'y fait; le plus court, pour vos amis ou votre famille, c'est de vous attendre de l'autre côté de la machine. Vous y êtes entré homme, vous en sortez fil de laiton; en cinq minutes vous avez grandi de deux cents pieds. C'est curieux, mais ce n'est pas agréable.

Aussi je regarde toujours fort respectueusement ce genre d'ustensile, comme en général toutes les choses auxquelles il est impossible de faire entendre raison : il en résulta que, peu familier avec les moyens mécaniques à

l'aide desquels procédait M. Zeni, directeur de la manufacture de Cosne, je m'arrêtai tout d'abord sur le seuil pour prendre connaissance des localités.

J'ai rarement vu une chose plus sombrement poétique que cet immense bâtiment, dont il était impossible d'apercevoir les extrémités, et qui n'était éclairé que par la lueur de deux forges alors en exercice. Le feu changeant qui s'élevait des fourneaux colorait les cercles qu'il embrassait, et revêtait les hommes et les objets compris dans le cercle des teintes les plus fantastiques, depuis le rouge ardent jusqu'au bleu pâle. Puis de temps en temps les flammes s'en allaient mourant, on tirait du brasier pâli un fer ardent, on le posait à l'aide de pinces énormes sur quelque enclume colossale, et cinq ou six marteaux retombaient en cadence. A chaque coup qu'ils frappaient, des gerbes d'étincelles jaillissaient, illuminant comme un éclair les profondeurs les plus re-

culées de ces voûtes sans fin. Alors, et pour une seconde, on apercevait, fonctionnant dans l'ombre, des instrumens inouïs, gigantesques, pareils de forme à des poissons inconnus de quelque mer ignorée, dont, pendant les momens d'obscurité, on n'entendait que les grincemens. Il y en avait qui, semblables à des ciseaux de géant, ouvraient tout seuls leurs mâchoires d'acier, et qui, à chaque fois qu'ils se refermaient, tranchaient, comme des fétus de paille, des barres de fer de la grosseur de la cuisse. Il y en avait d'autres qui, comme un éléphant, allongeaient une trompe de chaînes, et qui soulevaient des poids énormes; il y en avait d'autres enfin dont il était impossible de distinguer ni la forme ni la destination, et qui opéraient à l'écart mystérieusement dans l'ombre comme des malfaiteurs qui se cachent pour commettre quelque crime. M. Zeni nous invita à entrer pour regarder de plus près toute sa ménagerie métallique, et

pour voir donner le dernier coup de marteau à la maîtresse ancre de *la Driade*, qui l'attendait à Rochefort. Cette ancre pesait plus de neuf mille. Force me fut donc de m'aventurer dans cette caverne de Polyphème.

Nous errions dans ses profondeurs, lorsque M. Zeni nous appela : on allait effondrer un four plein de fonte. Nous vînmes nous ranger près d'une rigole en sable, dans laquelle devait rouler le liquide ardent. Les deux forges s'éteignirent l'une après l'autre, et les ouvriers accoururent aux deux côtés du moule. L'obscurité se fit plus profonde, et bientôt la manufacture ne fut plus éclairée que par l'orifice rougi du four. Le maître fondeur l'ayant attaqué avec une pince, au trois ou quatrième coup l'obstacle qui retenait la fonte fut brisé, et le métal, pareil à une lave, sortit à gros bouillons des flancs de la fournaise, et s'allongea comme un immense serpent de flamme sur une longueur de soixante à quatre-vingts pieds.

Un ouvrier me raconta qu'un jour un de ses camarades, qui, distrait par son voisin, ne suivait pas l'opération, avait été surpris par le métal en fusion. Le malheureux jeta un cri et tomba comme un arbre qu'on pousse : il avait les deux pieds coupés au-dessus de la cheville. Quant aux membres absens, on chercha à en retrouver quelque trace dans la lave : la lave les avait dévorés, et il n'en restait aucun vestige.

A la fin de ce récit, je fis remarquer à Jadin que la demi-heure que nous avait demandée notre hôte pour la préparation de notre souper était plus qu'écoulée, et nous primes congé de M. Zeni, en le chargeant de nos complimens pour toutes ses machines.

En revenant nous vîmes force groupes; Cosne paraissait dans une agitation tout-à-fait anormale. Toute ville de province de bonnes vie et mœurs doit se coucher à neuf heures du soir : il en était près de dix, et toutes les

boutiques de la ville étaient ouvertes, tous les habitans étaient dans les rues. Nous nous informâmes de ce qui causait un mouvement si extraordinaire, et nous apprîmes que le docteur M., le même qui était accusé d'empoisonnement sur la personne de sa femme et de son enfant, venait de se suicider dans sa prison en s'ouvrant l'artère crurale. Cette nouvelle réhabilita Cosme dans notre esprit. Il y avait effectivement dans un semblable événement de quoi tenir une ville de six mille âmes éveillée une demi-heure de plus que d'habitude.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes Ambroise R., qui, ayant appris notre arrivée, nous attendait. Nous lui offrîmes de partager notre souper; mais il refusa : le cadavre du docteur M., dont il venait, appelé par les autorités, de constater l'identité, lui avait ôté l'appétit.

Nous lui demandâmes alors par quel ha-

sard il se trouvait mêlé comme témoin dans cette horrible affaire, et il nous raconta une de ces histoires étranges desquelles ressortent toutes les bizarreries de la perversité et de la faiblesse humaines.

Le docteur M. habitait un village à deux ou trois lieues de la campagne d'Ambroise : ils étaient liés depuis long-temps, presque amis de collége, et se voyaient autant que la distance et leurs affaires réciproques le permettaient.

Le docteur avait épousé une jeune fille des environs, qui lui avait apporté en dot une centaine de mille francs, dont elle lui avait fait donation par son contrat de mariage, au cas où elle mourrait sans enfans. Au bout de dix mois, la jeune femme accoucha d'une fille, et l'époux et le père parurent aussi joyeux l'un que l'autre.

Trois ans s'écoulèrent. Tout-à-coup on entendit dire que madame M. venait de mou-

rir subitement. On courut à la maison mortuaire, comme c'est l'habitude en province; on trouva le mari désolé : il tenait sa fille embrassée, et disait que sa fille seule pouvait lui faire supporter la vie.

Trois mois après, l'enfant tomba malade à son tour, et, quelques soins que lui prodiguât son père, elle mourut. Pendant trois mois, à dix lieues à la ronde, on ne parla que du malheur du pauvre docteur M. Il fut long-temps sans paraître même chez ses meilleurs amis, et lorsqu'on le revit, chacun le trouva horriblement changé. Au reste, l'intérêt que chacun lui portait fut profitable à sa fortune; en moins d'un an sa clientelle doubla.

Il y avait dix-huit mois à peu près que le docteur M. avait perdu sa femme, lorsque celle d'Ambroise, qui depuis quelques jours n'attendait plus que le moment d'accoucher, se sentit prise de douleurs. Ambroise monta aussitôt à cheval, et courut à fond de train

chercher le docteur M. Le docteur M. monta à cheval et revint avec lui à Marailly. C'était vers les deux heures de l'après-midi.

Le travail dura jusqu'à sept heures du soir ; à sept heures du soir, la femme d'Ambroise accoucha d'une jolie petite fille. En voyant l'enfant, le docteur M. faillit se trouver mal. On pensa que cette vue avait rappelé au pauvre père la perte qu'il avait faite, et que la joie de son ami avait redoublé sa douleur.

A dîner, le docteur mangea à peine. Vers les neuf heures, le domestique d'Ambroise, qui en avait reçu dans la journée l'ordre du docteur lui-même, lui sella son cheval, et vint lui annoncer que, s'il voulait retourner chez lui, sa monture était prête. Le docteur se leva, puis presque aussitôt se rassit en pâlissant. Ambroise vit le mouvement ; il lui prit la main. Sa main était froide, et cependant de grosses gouttes de sueur roulaient sur

son front. Ambroise lui demanda ce qu'il avait; le docteur sourit et répondit que ce n'était rien. Ambroise, qui avait entendu parler à son ami de la nécessité où il était de retourner chez lui le même soir, lui fit en hésitant l'offre de passer la nuit à Marsilly. Le docteur, sans répondre, fit quelques pas vers la porte; mais, arrivé sur le seuil, il s'arrêta, puis, reculant tout-à-coup :

— Oui, dit-il, je resterai.

— Te sens-tu mal? demanda Ambroise.

— Non, mais j'ai peur, répondit le médecin.

A cette étrange réponse, Ambroise regarda son ami en face. Il y avait vingt ans qu'il le connaissait, et qu'il le connaissait pour un homme brave. Cent fois dans l'année sa clientelle l'appelait hors de chez lui à toutes les heures du jour et de la nuit, et jamais il n'avait donné le moindre signe de crainte ni de faiblesse; seulement, depuis la mort de sa

femme, plusieurs de ses cliens s'étaient plaints de ce qu'ayant eu besoin de lui pendant la nuit, il avait, quoique la chose fût urgente, trouvé moyen, sous différens prétextes, de ne point aller chez ceux qui le demandaient. Ambroise se rappela ces plaintes, et, se souvenant encore qu'à un quart de lieue de Marsilly il y avait un bois à traverser, il offrit au docteur ou de le faire reconduire, ou de lui prêter ses pistolets, s'il craignait d'être arrêté. Mais le docteur secoua la tête en répétant deux fois :

— Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela!

Ambroise, qui ne demandait pas mieux qu'il restât, pour le cas où sa femme aurait besoin de nouveaux soins, n'insista point davantage, et il ordonna à son domestique de couvrir un lit pour son hôte. Alors le docteur lui demanda s'il lui était égal que ce lit fût dressé dans sa propre chambre. Ambroise n'ayant aucun motif de s'y opposer, y con-

sentit; seulement il passa près de sa femme : elle dormait. Ambroise recommanda qu'on le réveillât s'il arrivait quelque chose de nouveau, puis laissa l'accouchée sous la surveillance de la femme qui devait la garder, et revint dans la chambre où il avait laissé le docteur.

Il le trouva se promenant à grands pas et d'un air agité; mais pour le moment il n'y fit pas autrement attention. Il prit une des bougies qui avaient déjà brûlé toute la soirée, invita le docteur à prendre l'autre, et passa avec lui dans sa chambre à coucher, qui, d'après la demande du docteur, était la chambre commune.

Ambroise se coucha et souffla sa bougie; le docteur se coucha de son côté, mais laissa brûler la sienne : Ambroise s'endormit.

Au milieu de la nuit des gémissemens le réveillèrent. A part un faible rayon de lune qui filtrait à travers les persiennes et qui venait éclairer d'une faible lueur une partie

de son lit, toute la chambre était dans l'obscurité. Il crut d'abord qu'il avait pris quelque rêve pour la réalité; mais les gémissemens recommencèrent : ils venaient du lit du docteur.

—Est-ce toi qui te plains, Louis? demanda Ambroise. Un nouveau soupir répondit seul à cette demande.— Souffres-tu?...— Cette demande amena une espèce de sanglot, mais voilà tout.

— Ah çà! rêves-tu, ou es-tu éveillé? demanda Ambroise avec une certaine impatience et en se soulevant sur son lit.

— Je veille, répondit le docteur; depuis dix-huit mois je ne dors plus.

— Que veux-tu dire? demanda Ambroise.

— Écoute, il y a trop long-temps que cela m'étouffe! il faut que je te dise tout, sinon j'en mourrais!

—Ah çà! es-tu fou? demanda Ambroise; qu'as-tu donc à dire?

— Attends, dit le docteur, cela veut être dit à voix basse.

Il y avait dans la voix de son camarade de chambrée un accent si profondément sombre, qu'Ambroise se sentit frissonner de tous ses membres; il chercha sur sa table de nuit un briquet phosphorique. Le docteur ayant entendu le mouvement, devina l'intention et s'écria :

—Non, non, pas de lumière, je ne parlerai pas.

En même temps Ambroise l'entendit descendre de son lit, le vit aller à la fenêtre, et tirer le rideau de manière à intercepter le rayon de lune qui tombait sur son lit; puis il l'entendit s'approcher à tâtons de son chevet. Il étendit la main, et rencontra celle du docteur. La main du docteur était glacée comme une main de marbre et cependant couverte de sueur. Ambroise voulut retirer la sienne, mais le docteur la retint avec force, y appuya ses lèvres, et en même temps tomba à genoux

— Mais, au nom du ciel, qu'as-tu? s'écria Ambroise.

— Ne devines-tu rien? demanda le docteur.

— Que veux-tu que je devine?

— Ne devines-tu pas que celui qui te tient la main, qui est là, à genoux, près de ton lit, est un misérable!... un infâme!... un meurtrier!... plus que tout cela, un empoisonneur?....

Ambroise fit un mouvement si violent, qu'il retira sa main, si ferme que la serrât le docteur.

— Malheureux! s'écria-t-il; et pourquoi venir me dire cela à moi? qui te force à me dire cela?

— Ah! qui me force? le sais-je moi-même? Est-ce Dieu?... est-ce le remords?... est-ce ma femme?... est-ce ma fille?... et il prononça ces derniers mots d'une voix éteinte. Ambroise se recula jusque dans la ruelle.

—Oui, oui, je te fais horreur n'est-ce pas? mais, n'importe, il faut que je te dise tout; cela m'étouffe : quand je l'aurai dit, je serai soulagé... Ambroise, j'ai empoisonné ma femme!... Ambroise, j'ai empoisonné ma fille!...

Ambroise leva ses deux mains vers le ciel et ne put prononcer que ces paroles : — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

—Nul ne le savait, nul n'avait de soupçon, nul n'en aurait eu jamais; mais voilà que j'ai trouvé mon propre dénonciateur en moi-même; à tout moment ce fatal secret est sur mes lèvres. C'est sans doute quelque grand coupable qui a institué le premier la confession; mais le fait est qu'il ma semblé que, si j'avouais mon crime, je serais soulagé. Ce matin, quand tu m'as envoyé chercher, je songeais à toi; cela m'a semblé un avertissement du ciel, et dès lors j'ai été décidé. Il est vrai qu'un moment j'ai faibli, et que j'ai été sur

le point de partir. S'il eût fait grand jour, je serais parti ; mais il faisait nuit, et la nuit....— Le docteur étendit la main et saisit celle d'Ambroise.—Et la nuit, continua le docteur en lui serrant la main de sa main glacée, la nuit, j'ai peur !....

— Mais pourquoi viens-tu me dire toutes ces affreuses choses à moi ?... je ne suis pas un prêtre... je ne puis pas t'absoudre.

— Mais tu es mon ami, et tu peux me consoler.

— Eh bien alors ! écoute, dit Ambroise en se rapprochant de lui ; je vais alors te parler en ami, et non en prêtre, puisque c'est un conseil que tu es venu chercher, et non une rémission.

— Parle, parle.

— Un jour ou l'autre ton crime sera connu. —Le docteur frissonna.—C'est la prison, c'est l'échafaud ! c'est peut-être pis... le bagne !... Tu as un père et une sœur : ton père sera dés-

honoré, ta sœur ne trouvera plus de mari. Prends mes pistolets, et va te brûler la cervelle au coin du bois de Marsilly ; je t'accompagnerai, et je rapporterai l'arme. Demain on dira que tu as été attaqué par des voleurs et assassiné.

— Et si, au moment, le courage me manque, si je me blesse et si je ne me tue pas ?

— Alors, écris que c'est toi-même qui t'es tué, enferme le billet dans le tiroir de ta table de nuit, et si tu te manques... eh bien ! moi, je t'achèverai...

Le docteur poussa un gémissement, lâcha la main d'Ambroise et se renversa en arrière.

Puis, après un moment de silence :

— C'est bien, dit Ambroise, tu es un lâche ! Va te recoucher, et n'en parlons plus.

— Et... et jamais ce que je t'ai confié ne sortira de ta bouche...

— Misérable ! murmura Ambroise, est-ce

que tu me prends pour une canaille comme toi ?

Le docteur se traîna sur ses genoux du côté de son lit; Ambroise descendit du sien et passa dans la chambre de sa femme.

Le lendemain il demanda ce qu'était devenu le docteur ; on lui dit qu'il était parti au point du jour.

Il fut six mois sans le revoir. Au bout de six mois, il apprit que le docteur était arrêté, comme soupçonné de l'empoisonnement de sa femme et de sa fille. Le domestique du docteur, qui logeait au-dessus de lui, étonné de l'entendre se promener, se coucher et se relever au lieu de dormir, était descendu une nuit, avait regardé par le trou de l serrure , avait vu son maître à genoux au milieu de la chambre, et l'avait entendu demander pardon à sa femme et à sa fille. Ce domestique était un homme que lui avait donné son beau-père, et qui était très-attaché à ses anciens maîtres.

Il alla tout raconter au vieillard, que la mort de sa fille et de sa petite-fille laissait sans famille. Le vieillard avait bien eu quelques soupçons, mais ces soupçons s'étaient éteints faute de preuves; il avait cessé de voir son gendre, et voilà tout. Il s'en allait mourant et isolé, comme un arbre qui sèche dans un coin, lorsque le récit de son ancien domestique vint lui rendre ses premiers doutes. Il demanda au domestique s'il pourrait lui faire voir et lui faire entendre à lui-même ce qu'il avait vu; le domestique lui répondit que rien n'était plus facile, qu'il le cacherait dans sa chambre, et que, comme chaque nuit même chose recommençait, il n'avait qu'à regarder et écouter, et qu'il verrait et entendrait à son tour ce qu'il avait vu et entendu.

La chose se fit ainsi qu'elle avait été dite. Le vieillard, plus convaincu encore par la pâleur du meurtrier que par ses paroles, se

rendit la même nuit chez le procureur du roi et fit sa déposition.

Le lendemain le docteur M. fut arrêté.

A peine arrêté, il avoua tout, et raconta lui-même la scène de Marsilly, disant au juge, comme il l'avait déjà dit à Ambroise, qu'il était arrivé un moment où il s'était senti un si grand besoin de parler, que, courbé sous une force supérieure, il avait tout dit.

Ambroise avait alors été assigné comme témoin et était venu à Cosne déposer à l'instruction.

Il devait être interrogé le lendemain, lorsque le soir, comme nous l'avons dit, le docteur s'ouvrit l'artère crurale.

Délié de l'obligation qu'il s'était imposée à lui-même, il pouvait dès lors raconter ce qui s'était passé. Nous étions les premiers, au reste, qui entendions cette étrange déposition. Ambroise, jusque alors, n'en avait pas soufflé le mot, même à sa femme.

On devine qu'il ne fut pas question de chasse pour le lendemain; d'ailleurs Ambroise était forcé de rester à Cosne pour déposer.

Nous prîmes, en conséquence, congé de lui le même soir, et nous partîmes au point du jour pour la Charité, où nous devions faire une pose de deux heures.

V

Chinoiseries.

Nous fîmes arrêter notre voiture en face de l'église, qui n'a jamais été achevée, et qui cependant est une ruine ; puis nous allâmes à pied jusque chez M. Grasset, pour lequel j'avais une lettre de recommandation.

M. Grasset est un de ces bons et aimables

savans qui, avec une patience sainte, emploient une partie de leur vie à réunir une de ces collections particulières qui feraient souvent honneur au musée d'une grande ville, et qui dépensent l'autre à en faire les honneurs à des importuns, qui lui arrivent avec quelque recommandation d'un inconnu qui n'avait pas le droit de la donner, et à laquelle cependant le courtois archéologue fait honneur comme si elle venait d'un ami. Il n'en était pas ainsi de nous, car nous arrivions à M. Grasset recommandés par Taylor. Aussi la première chose qu'il fit fut de nous forcer de déjeuner avec lui.

Après le déjeuner, comme le temps s'éclaircissait un instant, tout en nous laissant craindre cependant de la pluie pour le reste de la journée, M. Grasset nous fit les honneurs de sa ville, si célèbre du temps des routiers et pendant les guerres de la ligue, et qui doit son nom aux charités que répandaient ses fon-

détruite. Du moyen âge elle n'a rien gardé qu'un château en ruines, un reste de rempart, et son église. Nous avions visité tout cela en une demi-heure; lorsque M. Grasset, que nous pressions de questions avec l'opiniâtreté de curieux qui commencent un voyage, se rappela un bas-relief roman qu'il avait vu quelque six mois auparavant dans une maison particulière; nous réclamâmes à grands cris le bas-relief roman, et M. Grasset, en nous précédant, alla frapper à la porte de la maison qui renfermait ce trésor du douzième siècle.

La maison était une pauvre bâtisse presque en ruine, et qui paraissait dater de la même époque que son bas-relief. Nous montâmes par un escalier sombre et tournant, et dans une espèce d'arceau roman, formant alcôve, et où l'on avait établi un mauvais lit, nous vîmes l'objet que nous venions chercher.

C'était effectivement un beau bas-relief du douzième siècle, représentant, dans toute la

naine raideur de l'art à cette époque, Dieu le père au milieu de ses saints. Les personnages, protégés par l'endroit même où ils se trouvaient, étaient bien conservés, à l'exception de la figure principale, dont la tête était brisée. M. Grasset crut se rappeler que, lorsqu'il avait vu la dernière fois cette sculpture, la mutilation que nous déplorions n'existait pas. En effet, il était facile de voir que le cou avait été détaché récemment. En conséquence, il demanda au maître de la maison d'où venait que ce bas-relief dont il lui avait recommandé la conservation se trouvait ainsi endommagé. Le brave homme alors nous raconta d'un ton piteux la cause de cet accident.

Le dernier régiment qui avait passé à la Charité-sur-Loire, changeant de garnison, ainsi que de temps en temps les régimens ont l'habitude de le faire en France, était un régiment de cuirassiers. Comme c'est encore l'habitude dans les villes de province, les sol-

dats avaient logé chez le bourgeois, et celui chez lequel nous étions avait eu, sans doute à titre de faveur, un maréchal-des-logis. Pour faire à son hôte les honneurs de sa maison, le bon homme lui avait cédé son meilleur lit, qui était le lit au bas-relief, et s'en était allé coucher je ne sais dans quel autre coin de son taudis. Mais, quoique ce lit fût le lit magistral, ou peut-être même à cause de cela, toutes les crevasses environnantes étaient fort recherchées des punaises, qui par milliers y avaient établi leur domicile. De sorte que le pauvre maréchal-des-logis eut à peine soufflé sa chandelle, qu'il se sentit assailli par des ennemis à qui il avait eu trop souvent affaire, dans ses pérégrinations, pour ne pas les reconnaître du premier coup. Cependant, quelque habitué qu'il fût à la visite de pareils hôtes, et quelque mépris qu'il en fît lorsqu'ils ne s'élevaient pas au-dessus d'un certain nombre, ils étaient cette fois tellement

en force, que le pauvre diable passa sa nuit à se tourner et à se retourner sans pouvoir dormir une minute; si bien que, lorsque la trompette lui annonça qu'il était temps de se lever, il n'avait point encore fermé les yeux.

Comme on le pense bien, le maréchal-des-logis sauta en bas de son lit de fort mauvaise humeur, et comme il commençait à faire jour, il voulut au moins ne point partir sans vengeance : il avait donc commencé une chasse dans toutes les règles, lorsqu'en poursuivant les fuyards de son lit sur le mur, il aperçut le bas-relief, et au milieu du bas-relief la tête de Dieu le père sortant des nuages.

Alors il lui parut qu'il ferait bien mieux de s'en prendre à la cause première que de poursuivre ainsi individuellement les résultats, et saisissant son sabre à deux mains : — Ah ! bon Dieu de bois, s'écria-t-il, c'est toi qui as ordonné à Noé de mettre une paire de punaises dans l'arche! Attends, attends! [illegible]

ces mots il s'escrima si bien, qu'il fit sauter la tête divine à l'autre bout de l'appartement. Quant aux saints et aux saintes, comme il n'avait aucune récrimination du même genre à faire contre eux, il les laissa parfaitement tranquilles, et se retira sans y toucher, satisfait de la justice de son exécution.

Avant cet étrange accident, le bas-relief était peut-être le plus complet qu'il y eût en France de cette époque.

Comme nous avions vu tout ce qu'il y avait à voir à la Charité, nous rentrâmes chez M. Grasset, poursuivis par les premières gouttes de cette pluie dont nous étions menacés depuis le matin; c'était un véritable temps fait pour les cabinets de curiosités. Nous montâmes donc immédiatement au musée de M. Grasset.

Je m'attendais, je l'avoue, à voir une de ces pauvres collections de province avec trois ou

quatre poissons empaillés au plafond; mais je fus agréablement surpris en trouvant, dès la première salle, de magnifiques vases de Bernard de Palissy, et une collection complète des roches et des minéraux du mont Sinaï, collection qui n'existe probablement pas au muséum d'Histoire Naturelle. Je n'étais malheureusement pas assez savant en minéralogie pour l'apprécier à sa juste valeur; aussi m'en allai-je droit à une multitude d'objets du moyen âge, et surtout de clefs et de serrures travaillées avec un goût et une finesse qui eussent fait honneur à Benvenuto Cellini.

Nous parcourûmes successivement ainsi quatre ou cinq chambres remplies de choses curieuses dont la plupart avaient été rapportées à M. Grasset par un de ses amis, savant et brave capitaine de vaisseau, qui avait fait je ne sais combien de fois le tour du monde, et qui depuis quinze jours ou trois semaines venait d'arriver de la Chine, rapportant un sin-

gulier exemple, non pas de l'esprit, mais de la patience des adorateurs du Grand-Dragon.

Parmi les différens pantalons que le capitaine avait fait faire avant que de quitter Paris, il y en avait un qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre ; c'était une de ces merveilles comme il en sort quelquefois des ateliers de Humann ou de Vaudeau, qui emboîtent la botte, indiquent le mollet, effacent le genou, dessinent la cuisse et dissimulent le ventre. Aussi, grâce à la prédilection que son maître avait pour lui, après avoir fait les beaux jours du bord, du Cap de Bonne-Espérance, et de l'île Bourbon, le pauvre pantalon était-il arrivé à Canton à peu près usé. Néanmoins, grâce à cette coupe fashionable que rien ne remplace, pas même la fraîcheur, il faisait encore assez bonne figure, lorsque le matelot qui servait au capitaine de valet de chambre laissa tomber sur le beau milieu de la cuisse du pauvre pantalon la moitié de l'huile con-

tenue dans une lampe qu'il était en train de nettoyer.

Si philosophe que fût le capitaine, le coup lui fut si rude, qu'il n'en était pas encore bien remis lorsqu'un de ses camarades, qui habitait Canton, vint, comme d'habitude, pour fumer sa pipe d'opium avec lui. Il le trouva si renfrogné, qu'il craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur ; aussi s'informa-t-il avec instance de la cause qui avait altéré sa bonne humeur habituelle. Alors le capitaine lui montrant le malheureux pantalon jeté au rebut : — Tiens, lui dit-il, c'est le même dont tu me faisais compliment hier : regarde !

L'ami prit le pantalon, le tourna et le retourna avec une tranquillité agaçante ; puis, lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il était immettable :

— Eh bien ! lui dit-il, il faut en faire faire un autre.

— Un autre ? répondit le capitaine ; et par

qui en faire faire un autre? par tes Chinois?

— Sans doute, par mes Chinois, reprit l'ami avec son imperturbable sang-froid.

— Pour qu'ils me fassent un sac dans le genre des leurs, répondit le capitaine en haussant les épaules et en montrant du doigt les figures de son paravent.

— Ils ne te feront pas un sac, et pourvu que tu leur donnes le modèle sur lequel tu veux qu'il soit taillé, ils te feront un pantalon que Vaudeau croira de lui.

— Vraiment ! s'écria le capitaine.

— Parole d'honneur, dit l'ami.

— En effet, j'ai entendu mille fois parler de leur aptitude pour l'imitation.

— Eh bien ! tout ce qu'on t'a dit est au-dessous de la vérité.

— Pardieu ! tu me donnes envie d'essayer.

— Essaye, d'autant plus que cela ne te coûtera pas cher. Combien as-tu payé ton pantalon ?

— Cinquante cinq ou soixante francs, je ne me rappelle plus.

— Et bien! ici, pour quinze francs tu en verras le jeu.

— Et chez quel tailleur faut-il que j'aille?

— Chez le premier venu, chez le mien si tu veux ; il demeure à la porte.

Le capitaine roule son pantalon sous son bras, suit son ami et arrive chez le tailleur.

— Maintenant, dit l'ami, explique-lui ton affaire, et je traduirai tes paroles.

Le capitaine ne se le fait pas dire à deux fois; il étale son pantalon, en fait ressortir la coupe, et termine en disant qu'il en désire un tout pareil. L'ami traduit la commande, et appuie sur la recommandation.

— C'est bien, dit le tailleur; dans trois jours monsieur aura ce qu'il demande.

— Que dit-il? demande le capitaine impatient.

— Il dit que dans trois jours tu auras ce que tu désires.

— Trois jours, c'est bien long, dit le capitaine.

L'ami traduit le désir du capitaine au Chinois, qui regarde de nouveau le pantalon, secoue la tête et répond quelques mots à l'interprète.

— Eh bien? demande le capitaine.

— Il dit qu'il y a beaucoup de besogne, et que trois jours ne sont pas trop pour avoir de l'ouvrage bien fait.

— Eh bien! soit, dans trois jours; mais qu'il ne me manque pas de parole.

— Oh! quant à cela, il n'y a pas de danger, dans trois jours, heure pour heure, il sera chez toi.

Et les deux amis s'en allèrent en faisant une dernière recommandation à l'artiste.

Trois jours après, comme le capitaine et son

ami fumaient leur pipe d'opium, le matelot ouvrit la porte et annonça le tailleur.

— Ah ! parbleu ! s'écria le capitaine, nous allons voir s'il est aussi adroit qu'exact. — Eh bien ! ce pantalon ?

— Le voilà, dit le tailleur.

— Essayons, essayons, dit le capitaine ; et il prit le pantalon des mains du tailleur, le passa, et, pour s'assurer qu'il allait bien, ordonna à son matelot de lever les jalousies : le matelot obéit.

— Eh bien ! mais il va à merveille, dit l'ami.

— Je crois bien, dit le capitaine, c'est le mien qu'il m'a donné. — Pas celui-là, imbécile, l'autre.

L'ami traduit la demande au tailleur, qui donne l'autre d'un air triomphant. Le capitrine change de culottes.

— Ah çà ! mais, est-ce que je suis fou ? dit

le capitaine ; c'est celui-ci qui est le mien ; où est donc le neuf ?

L'ami exprime le désir du capitaine au tailleur, qui lui tend le pantalon que sa nouvelle pratique vient de quitter.

— Eh bien ! voilà le neuf, dit l'ami.

— Mais, non ; tu vois bien que c'est le vieux, répond le capitaine ; parbleu ! voilà la tache d'huile.

— Il y en a une aussi à celui que tu as sur toi.

— Ah çà ! mais, c'est une mauvaise plaisanterie.

L'ami se tourne vers le Chinois, l'interroge, et sur sa réponse éclate de rire.

— Eh bien ? dit le capitaine.

— Eh bien ! dit l'ami ; qu'est-ce que tu as demandé à ce brave homme ?

— Je lui ai demandé un pantalon.

— Pareil au tien ?

— Oui, pareil au mien.

— Eh bien! il te l'a fait si pareil, que tu ne peux pas le reconnaître, voilà tout; seulement, il dit que ce qui lui a donné le plus de peine, ç'a été de l'user et de le tacher aux mêmes places, et que c'est cinq francs de plus, parce qu'il en a perdu deux avant d'arriver à un résultat dont il fût satisfait : mais aussi, maintenant, il te porte le défi de reconnaître le tien. Tu conviendras que cela vaut bien vingt francs.

— Ma foi, oui, dit le capitaine; et il tira de sa poche un napoléon qu'il donna au Chinois.

Le Chinois remercia, et demanda au capitaine sa pratique pour le temps qu'il serait à Canton; quoique, ajouta-t-il, s'il lui donnait toujours de la besogne aussi compliquée, il n'y aurait pas de l'eau à boire.

Depuis ce jour-là, le capitaine ne put jamais reconnaître un pantalon de l'autre, tant tous les deux étaient pareils; mais il les avait

rapportés en France comme un modèle de l'industrie Chinoise, et avait promis à M. Grasset de lui en faire cadeau.

S'il lui a tenu parole, ce ne doit pas être le morceau le moins curieux de sa collection.

Vers midi, nous quittâmes M. Grasset, et trois heures après nous étions à Nevers. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps de voir les trois plus grandes curiosités de la ville : la porte de Croux, par laquelle rentra le pauvre Gérard de Nevers ; le couvent des Visitandines, où est le tombeau de Vert-Vert, et Saint-Étienne, église romane du huitième au neuvième siècle.

Il y en a une quatrième que nous découvrîmes par hasard, et qui vaut bien qu'on la signale, c'est un cadran solaire peint au milieu de la façade du palais des ducs, et au-dessous duquel le peintre a naïvement écrit les trois lignes suivantes :

« Ce cadran a été fait *à Nevers,* le soleil en-

trant dans le signe du Capricorne, par ordre de la Convention nationale. »

La même nuit, nous arrivâmes à Moulins. Quelques heures de la matinée nous suffirent pour visiter la ville, qui, à part le bonnet en cor de chasse de ses paysannes, n'offre guère de remarquable qu'une magnifique Bible du treizième siècle, que l'on montre à la bibliothèque de la ville, et le tombeau de Henri de Montmorency, qui s'élève dans le chœur de l'église du collége; c'est le sarcophage de ce même Henri de Montmorency qui fut décapité à Toulouse par ordre du cardinal de Richelieu.

Ce tombeau, surmonté par les figures couchées du duc et de la duchesse, et qui renferme leurs cœurs dans une urne de marbre noir, soutenue par deux amours funèbres, courut, à l'époque de la révolution, le danger d'être mis en morceaux par le peuple; déjà un coup de hache, dont la trace est en-

core visible, en avait entamé le marbre, lorsqu'une voix conservatrice s'écria : — Qu'allez-vous faire, citoyens ? Montmorency était un brave sans-culotte qui fut guillotiné par ordre du tyran parce qu'il conspirait contre les calotins. — Vive Montmorency! cria le peuple, et le tombeau fut respecté.

VI

Bourbon-l'Archambault.

A deux heures de l'après-midi nous partîmes pour Sauvigny, dont on nous avait fort vanté l'église. A quatre heures nous arrivâmes à ce village ; il nous restait juste assez de jour pour visiter ce monument. C'est une magnifique bâtisse, mi-partie du douzième, mi-

partie du quinzième siècle, où le gothique est greffé sur le roman. Deux superbes tombeaux, l'un de 1430, l'autre de 1470, s'élèvent dans les chapelles latérales, qui laissent apercevoir le chœur à travers une dentelle de pierre, découpure merveilleuse, sur les plis de laquelle on retrouve encore la trace des peintures qui les décoraient autrefois. L'un de ces tombeaux est celui de Charles de Bourbon et de madame Agnès de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire; l'autre renferme les ossemens du bon duc Louis II et de sa femme. Les statues, couchées sur les tables de marbre qui les couvrent, offrent cet aspect de grandeur naïve, cachet indélébile de la statuaire de cette époque. A l'extrémité opposée de l'église, près d'un bas-relief byzantin du neuvième ou du dixième siècle, est un escalier gigantesque qui conduit à un orgue magnifique.

Nous examinions ce monument avec cet intérêt d'archéologue que ne pouvaient com-

prendre ceux qui ne le partagent pas, et auquel les architectes surtout nous ont toujours paru merveilleusement étrangers, lorsque le curé s'avança vers nous avec cette fraternité polie des gens du monde, qui n'ont besoin que d'échanger un coup d'œil pour se reconnaître de race. Il avait d'abord deviné à nos bagages que nous étions artistes. Notre calèche lui avait bien donné un instant quelques doutes à ce sujet; mais en entrant dans l'église il avait trouvé Jadin un crayon à la main, et alors son esprit avait été fixé; il venait nous inviter à toucher barre chez lui. L'offre était faite de si bonne grâce, il l'accompagna d'instances si naturelles à un pauvre Parisien exilé, nous sentîmes enfin tant de cordiale franchise dans ses paroles, que nous acceptâmes l'invitation, et que nous le suivîmes au presbytère.

Nous fûmes introduits dans un salon dont les meubles étaient couverts des œuvres de

nos auteurs modernes, et d'albums enrichis des dessins de nos meilleurs peintres. Quelques portraits de contemporains étaient suspendus aux lambris. J'y reconnus le mien à côté de Lamartine et de Victor Hugo, et j'avoue qu'outre l'honneur du voisinage, je me trouvais heureux d'avoir été précédé par mon effigie dans l'ermitage que nous visitions. Ce fut alors que M. de Chambon, c'était le nom de notre hôte, crut me reconnaître. N'ayant, aucun motif pour garder l'incognito, car je n'étais ni prince ni danseur, j'avouai tout bonnement mon identité. Dix minutes après, nous étions dans un salon du faubourg Saint-Germain.

Je ne sais pas de sensation plus agréable en province, après avoir été long-temps à renfermer dans son cœur les souvenirs de la vie parisienne, ses amitiés de confrère, ses admirations d'artiste, faute non seulement d'esprits sympathiques qui vous comprennent,

mais encore de mémoire qui ait retenu d'autres noms que ceux qui sont oubliés, de reconnaître à un mot électrique que vous avez enfin trouvé un homme, au milieu de la végétation animée qui vous entoure; alors votre cœur se gonfle de joie, tous vos souvenirs demandent à s'échapper; ils se pressent sur vos lèvres, puis enfin ils en sortent pêle-mêle et tumultueux comme ces pauvres enfans enfermés dans un collége toute la semaine, et à qui on ouvre le dimanche la porte de leur prison. Alors vous parlez sans suite et sans raison; vous dites des noms, voilà tout; vous citez des titres d'ouvrages, et pas autre chose: seulement, lorsque vous vous êtes bien assurés que vous êtes des créatures de la même espèce, percevant des sensations pareilles en face des mêmes objets, reproduisant ces sensations par des paroles semblables, formulant des opinions identiques; vous mettez de l'ordre dans la conversation, vous procédez avec des

périodes, vous concluez avec des raisonnemens.

C'est ce qui nous arriva au bout de dix minutes. M. de Chambon connaissait tous les auteurs modernes par leurs œuvres, aucun par leurs personnes; nous passâmes une heure à lui faire des ressemblances entre les hommes et les productions. Toutes nos illustrations, qui certes ne s'en doutaient guère, vinrent poser à notre volonté, et chacune à son tour, dans ce petit coin de terre où nous évoquions leurs fantômes. Il y en eut à qui nous jetâmes un manteau de pourpre sur les épaules, d'autres que nous renvoyâmes tout-à-fait nus. Conclave improvisé, nous jouâmes avec des sceptres et des couronnes; nous déposâmes et fîmes des empereurs, et peut-être que ceux que nous élûmes seront sacrés un jour.

Nous fûmes interrompus par l'annonce, si agréable aux voyageurs, que le dîner était servi; celui de notre hôte avait été improvisé

avec cette merveilleuse facilité de ressources qu'offre la campagne. Le premier service, il faut l'avouer, coupa court à la conversation, qui reprit bien quelque consistance au deuxième, mais qui ne se retrouva dans tout son entrain qu'au dessert.

Alors, sans perdre son caractère artistique, elle avait pris une tendance religieuse. M. de Chambon appartenait à la jeune école catholique; par conséquent, il y avait harmonie parfaite dans nos opinions sociales. Loin de se plaindre, comme beaucoup le font, que la foi s'éteignait et que la piété était mourante, il reconnaissait dans tous les esprits une merveilleuse disposition à se reprendre au côté intime des idées catholiques, et cela lui donnait de l'espoir comme prêtre et comme artiste; car ce sont toujours les siècles de croyance qui ont enfanté les grandes œuvres et surtout les œuvres complètes. Pourquoi ces églises du quinzième siècle sont-elles si admirables?

c'est que dans leur ensemble et dans leurs détails elles étaient en harmonie avec le mystère qu'elles étaient destinées à voir s'accomplir. Ainsi, ces deux tours qui s'élevaient de chaque côté du fronton représentaient les deux bras que le chrétien priant lève au ciel; ces douze chapelles qui s'étendaient à droite et à gauche étaient en nombre égal à celui des apôtres; la croix latine, tracée par les colonnes qui soutenaient la voûte, était faite à l'image de celle de Golgotha; le chœur s'inclinait un peu plus à droite qu'à gauche, parce que le Christ pencha la tête sur l'épaule droite en mourant; enfin, trois croisées éclairaient le tabernacle, parce que Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu; aussi, quel homme, si irréligieux qu'il soit, peut franchir le seuil de Notre-Dame, et continuer dans cette merveilleuse cathédrale la conversation frivole de la rue? non, il se découvre et parle bas sans savoir pourquoi; c'est que, par tous

ses sens à la fois, vient de pénétrer jusqu'à son cœur le grand sentiment catholique qui a présidé à la construction de cet édifice.

Nous en étions là de notre conversation, lorsqu'un homme entra et parla à l'oreille de notre hôte, qui se leva aussitôt : Messieurs, nous dit-il en souriant, allons achever cette conversation dans un lieu plus inspirateur ; vous avez vu mon église au jour, venez la voir à la nuit.

Nous le suivîmes aussitôt. Il faisait un clair de lune magnifique ; le ciel regardait la terre avec des yeux de flamme. Une tranquillité profonde était descendue avec l'obscurité : nul bruit ne troublait le sommeil juvénile de la nature.

Nous entrâmes dans l'église ; la porte se referma derrière nous, et nous crûmes d'abord que nos yeux ne pourraient rien distinguer dans les ténèbres, tant ils étaient pleins de cette douce et fluide lumière qui venait de nous inonder. Cependant, après avoir fait

quelques pas, nous nous aperçûmes que le chœur était éclairé, sans que nous vissions cependant les torches qui jetaient la lueur sur laquelle se découpait la silhouette noire de l'autel, avec sa croix, son tabernacle et ses cierges éteints. Quant à la partie opposée où était l'escalier et le bas-relief byzantin, elle était tellement plongée dans l'obscurité, que les regards se perdaient dans l'ombre avant d'atteindre jusqu'aux murailles. De place en place, les grandes croisées ogives, à travers lesquelles passaient les rayons de la lune, se réfléchissaient, resplendissantes, sur les dalles grises avec leurs mosaïques de saints aux auréoles d'or et aux robes rouges et bleues. Parfois une de ces réverbérations frappait sur une colonne, et alors sa base et son chapiteau restaient sombres, et la partie éclairée était seule visible. En ce moment, à l'extrémité opposée, qui, comme je l'ai dit, était plongée dans l'ombre, un homme parut, portant une torche,

qui, répandant un cercle de lumière, repoussa l'obscurité dans les profondeurs latérales, et commença de gravir l'escalier immense. A mesure qu'il montait, les ténèbres reprenaient leur domaine et marchaient à sa suite, comme la mort à la suite de la vie. Bientôt il disparut, en tournant à gauche derrière un pilier, et peu à peu la lumière s'éteignit le long des murs, et tout rentra dans la nuit. Tout-à-coup, au milieu de ce silence et de cette obscurité, une grande voix s'éleva frémissante ; c'était celle de l'orgue, dont les sons, se poussant l'un l'autre comme les flots d'une mer d'harmonie, passèrent sur nos têtes, et, se répandant jusqu'aux profondeurs les plus reculées de la cathédrale, allèrent se briser contre les murs. Au même instant, des paroles humaines se firent entendre, mariées à ces accens merveilleux, et le *Stabat Mater* de Pergolèse s'éleva douloureusement vers le ciel.

J'ignore quel effet produisit sur mes com-

pagnons cette scène si profondément religieuse; pour moi, je gagnai la chapelle du duc Louis II, qui était dans une obscurité complète. Je m'accoudai sur le monument où, selon le touchant usage de ces temps poétiques, qui faisaient de la tombe, un second lit nuptial, il est couché près de son épouse, et je me laissai inonder de cette pénétrante harmonie. Alors je compris les extases, les ravissemens, les visions du cloître, et, comme Joad, je me sentis prêt à prophétiser une Jérusalem nouvelle.

Que ceux qui ne croient pas aillent écouter à minuit les gémissemens de l'orgue et les sanglots du *Stabat Mater*.

Les uns et les autres étaient éteints, que j'écoutais encore. Sans doute, on me cherchait depuis quelque temps sans me trouver, car tout-à-coup, au milieu de ce silence, j'entendis mon nom retentir. Je tressaillis, tant je m'attendais peu à cette voix humaine qui me

rappelait sur la terre. J'ouvris la bouche pour répondre, mais je n'osai pas; il me sembla que ce serait un sacrilége que de parler haut. J'allai donc silencieusement rejoindre Jadin et M. de Chambon, que je trouvai éclairant de leurs torches une nervure ogivique représentant une femme d'une délicatesse de formes presque grecque, qui se roule et joue avec une chimère, symbole de l'intelligence de l'artiste aux prises avec son caprice.

Au reste, les habitans de Sauvigny, perdant de vue dans les générations de leurs pères la fondation de leur église, ignorant comment des mains d'hommes peuvent accomplir de semblables merveilles, attribuent aux fées la construction de ce monument. Une bergère, qui s'était endormie près de son troupeau, s'éveilla vers l'aube, et le vit surgir au milieu du brouillard du matin, avec ses clochetons aigus, ses galeries festonnées et son portail à

jour, à la place où, la veille encore, s'élevaient de beaux arbres et coulait une fontaine. Frappée de stupeur, la pauvre femme resta immobile, et, à sa place, on retrouva une statue de pierre qui est encore debout à l'angle d'une des tours.

Le 10 juillet 1830, madame la duchesse d'Angoulême, revenant des eaux de Vichy, visita le prieuré de Sauvigny. Elle se fit ouvrir le caveau où dorment ses ancêtres, et s'agenouilla et pria long-temps devant leurs tombeaux. En se relevant, ses yeux se fixèrent sur l'écusson de la maison de Bourbon, sur lequel on avait gratté les trois fleurs de lis d'azur et le mot *espérance* qui est la devise de l'ordre de l'écu d'or. Elle demanda qui avait fait cette mutilation; on lui répondit que c'était le peuple : —Qu'il ait effacé les fleurs de lis, dit-elle, je le comprends encore; mais le mot *espérance*, où le retrouverons-nous désormais, si on le fait disparaître même des tombeaux?

Vingt jours après, la fille de saint Loui repartait pour son troisième exil.

Je ne sais pas l'heure qu'il était quand nou partîmes ; je sais seulement qu'aux premiers rayons du jour, nous aperçûmes à un quart de lieue de nous, couronnant le sommet d'une montagne, les ruines déchirées du vieux château de Bourbon-l'Archambault, que dominaient leurs trois tours colossales.

La maison où nous descendîmes était justement celle où mourut madame de Montespan. Elle appartenait à un jeune homme qui avait entrepris une noble et laborieuse tâche qu'il ne devait pas achever, à notre ami Achille Allier, auteur de l'Ancien Bourbonnais. C'est là qu'il suivait, dans le silence et la conviction, cette œuvre de bénédictin, lente et consciencieuse, que la mort est venue interrompre. Le monument qu'il élevait laborieusement pour l'avenir est resté inachevé, et le ciseau lui est tombé des mains avant qu'il

ait eu le bonheur de graver son nom sur la dernière pierre. Pauvre Achille! qu'il dut avoir de regret de mourir!

Il nous fit voir la chambre où rendit son dernier soupir cette favorite qui avait été puissante comme une reine. L'isolement de sa mort fut un contraste avec sa vie : nulle voix amie, que celle d'un prêtre, ne vint la soutenir et la fortifier dans ce moment suprême, et déjà avant d'expirer elle avait fermé les yeux afin de perdre de vue sans doute les visages étrangers et indifférens qui l'entouraient.

Deux heures après qu'elle eut rendu le dernier soupir, une chaise de poste s'arrêta devant la porte de la maison mortuaire; un homme en descendit précipitamment, monta rapidement les escaliers, s'élança dans la chambre et se précipita vers le lit. Ne croyez pas que c'était pour verser des larmes sur le cadavre; c'était pour détacher du cou de la trépassée une clef suspendue par un ruban noir;

puis, possesseur de cette clef, il ouvrit une cassette, emporta les papiers qu'elle renfermait, et repartit sans assister aux funérailles. Cet homme, c'était son fils.

Madame de Montespan avait légué son cœur au couvent de la Flèche, son corps à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, et ses entrailles au prieuré de Saint-Menoux, distant de trois lieues seulement de Bourbon-l'Archambault. La Flèche et Saint-Germain reçurent les legs funéraires, et pour que les volontés de la défunte fussent accomplies en tout point, on chargea un paysan de porter à l'église voisine la part des restes mortels qui lui était destinée. Malheureusement, on oublia de lui dire de quel fardeau il était chargé. Au milieu de la route, l'envie lui ayant pris de savoir ce qu'il portait, il ouvrit le coffre, et, croyant être le jouet de quelque mauvais plaisant il jeta ce qu'il renfermait sur le revers du fossé. Un troupeau de porcs passait en ce moment, et les plus im-

mondes des animaux dévorèrent les entrailles de la plus hautaine des femmes.

En sortant de chez Achille, nous nous trouvâmes sur la place des Capucins, où sont le bassin des eaux thermales et les réservoirs de la source. Ces réservoirs forment trois grands puits, au fond desquels l'eau semble, au premier coup d'œil, en état continuel d'ébullition. Avec un peu d'attention, on reconnaît que ces bouillonnemens sont formés par un dégagement de gaz ; ce dégagement donne naissance à une vapeur qui, imperceptible dans les temps chauds et secs, devient apparente dès qu'il y a de l'humidité dans l'atmosphère, et forme, à l'approche des orages ou pendant leur durée, un brouillard quelquefois assez épais pour empêcher de se distinguer d'un côté du bassin à l'autre. Ce phénomène tient à ce que plus l'air atmosphérique pèse sur ces eaux, moins le calorique se dilate, moins il y a dégagement de gaz et par conséquent de vapeurs, tandis

qu'au contraire, moins ces eaux sont comprimées par l'air atmosphérique devenu plus léger dans les temps orageux, plus le calorique se dilate, plus par conséquent il y a dégagements de gaz et de vapeurs apparentes. Nous fûmes, au reste, témoins, à quatre heures d'intervalle, de cette différence d'aspect. La couleur de ces eaux est verdâtre, surtout dans les bassins où elle est plus exposée à l'air que dans les sources et dans les réservoirs; elles sentent le gaz hydrogène sulfuré. Cette odeur est assez légère près des réservoirs, elle se perd même tout-à-fait lorsque l'eau a séjourné quelque temps dans un vase, tandis qu'au contraire elle augmente avec la vapeur, et devient parfois si forte dans les cabinets des douches, qu'on y serait asphyxié, si l'on ne prenait la précaution d'ouvrir les ventilateurs. Quant à leur saveur, c'est celle des hydrosulfures alcalins: refroidies, elles perdent leur saveur lixivielle piquante, et en prennent une al-

caline ; réchauffées, elles sont nauséabondes.

Du temps de César, Bourbon-l'Archambault était déjà célèbre pour ses eaux thermales. Les légions romaines, habituées au doux soleil, à l'air tiède et aux douces eaux de l'Italie, après s'être frayé, en les repoussant avec leurs boucliers, un chemin à travers les neiges de l'Auvergne, regardèrent comme un bienfait du ciel ces eaux fumantes qui jaillissaient sur leur route. Ils y fondèrent un établissement qui disparut avec leur civilisation, détruit par la conquête franque. Les barbares qui leur succédaient n'avaient aucune idée de l'application médicinale des eaux minérales connues par Aristote, Hippocrate et Gallien. Avicenne est le premier qui en reparle, vers le neuvième siècle, et ce n'est qu'au seizième siècle que, grâce aux expériences de Genner, de Baccius, de Bautrin et de Fallope, elles commencent à reprendre faveur. Un siècle après, Gaston, frère de Louis XIII, rétablit sa santé à celles

de Bourbon-l'Archambault, et commence à leur donner une célébrité et une vogue qu'augmentèrent encore les fréquens voyages qu'y fit madame de Montespan.

Allier nous fit observer que le temps se mettait à l'orage, et nous invita à ne pas tarder davantage à nous mettre en route. Nous commençâmes notre visite par la Quiquengrogne : c'est une tour isolée, qui fut élevée, les uns disent par Archambault le Grand, les autres par Louis I[er], au mépris des droits des bourgeois de la ville. Jaloux de leurs prérogatives, ils les réclamèrent à main armée; mais le constructeur monta avec ses soldats sur les remparts qui l'avoisinent, et braquant ses machines de guerre sur les mécontens, il leur jeta du haut des murailles ces paroles menaçantes :—On la bâtira, qui qu'en grogne? —La colère du peuple baptisa l'œuvre de son seigneur, et son nom despotique lui est resté jusqu'à nous.

Cependant le squelette gigantesque du château nous appelait à lui : nous nous acheminâmes de son côté, et nous trouvâmes ses vieilles ruines toutes peuplées de pauvres paysans, qui ont été s'abriter, pareils à des passereaux et des hirondelles, dans tous les coins que le donjon féodal put offrir à leurs nids. Comme partout, les plus forts furent les mieux logés.

En levant la tête pour mesurer des yeux la hauteur des tours, j'aperçus au sommet de l'une d'elles un animal qui me parut singulièrement ressembler à un lapin. Je le fis remarquer à Jadin, qui, convaincu que ce n'était point là la place de ce quadrupède, soutint que c'était un chat. Une discussion s'étant engagée entre nous, pour la terminer je pris mon fusil et j'ajustai la bête : le coup partit; elle tomba à nos pieds comme aurait pu faire une grive : c'était un lapin.

De là discussion encore plus vive pour sa-

voir comment il se faisait qu'à Bourbon-l'Archambault, cette race, que nous avions toujours vue creuser ses maisons dans la terre, avait été choisir, au contraire, le point le plus élevé du château pour y établir son domicile. Un paysan, qui vint réclamer sa propriété, nous tira d'incertitude. Il évalua le défunt à vingt sous ; nous lui en donnâmes trente, et pour le surplus nous obtînmes l'explication suivante.

Quelques-uns des pauvres habitans de l'ancien manoir des ducs de Bourbon, voyant que le sommet de chaque tour présentait une surface solide de trente ou quarante pas de circonférence, pensèrent à utiliser cet espace que Dieu leur avait donné entre la terre et le ciel. Ils y transportèrent, en conséquence, dans des paniers, dans des corbeilles, dans des sacs, enfin dans tous les récipiens qu'ils purent se procurer, de la terre végétale qu'ils allèrent emprunter à la plaine ; puis, lorsque les trois

plate-formes furent couvertes de ce sol improvisé, ils firent les semailles ; le soleil bénit leur moisson, et ils récoltèrent du blé pour le pain de toute l'année.

Mais comme les dimanches et les jours de fête il faut manger quelque chose avec son pain, et qu'une bonne idée en conduit ordinairement une multitude d'autres en laisse, ils avisèrent que des lapins pourraient vivre à merveille de l'ivraie dont ils avaient séparé le bon grain. Le champ suspendu devint garenne, et voilà comment l'hôte incongru de ces nouveaux jardins de Sémiramis avait, en se penchant sur les bords de son domaine aérien, donné naissance à une discussion qui avait fini pour lui d'une façon aussi tragique.

Ce point scientifique, qui, sans cette explication, pouvait faire naître de grands doutes en histoire naturelle, une fois éclairci, nous nous séparâmes, Jadin pour prendre une vue du château et de la ville, et moi pour jeter

quelques notes sur mon album. Je me couchai donc à l'ombre que projetait un pan de muraille, et là, séparé du monde, écoutant le bruit du vent qui gémissait dans les ruines, isolé avec mes souvenirs historiques, je commençai de marcher à reculons dans le passé. Le plus grand souvenir que j'y trouvai, après celui de César, qui s'arrêta à Bourbon-l'Archambault pour en jeter les fondemens, cinquante-un ans avant le Christ, et de Pepin-le-Bref, qui y passa pour le détruire en 762, fut celui du connétable qui fut forcé de l'abandonner en 1523.

Car ce fut un magnifique prince et un brave capitaine, que très-haut et très-puissant seigneur Charles duc de Bourbonnois et d'Auvergne, comte de Clermont en Beauvoisis, de Montpensier, de Forez, de la Marche et de Clermont en Auvergne, dauphin d'Auvergne, vicomte de Carlat, de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combailles, de Mercœur,

d'Annonay, de Roche en Regnier et de Bourbon-Lanceys, pair et chambrier de France, et lieutenant-général du roi aux pays de Bourgogne et de Languedoc. Il avait quatorze châteaux-forts et sept maisons de plaisance qu'il possédait de famille ou de mariage, et dont les dépendances couvraient la septième partie du territoire de la France; il tenait la charge de connétable restée vacante depuis la mort du comte de Saint-Pol, et qui était le don de bienvenue de François Ier au trône. Cette charge lui donnait droit de justice basse et haute, non seulement dans ses propres domaines, mais encore dans le pays de Bourgogne et de Languedoc. Tous les sénéchaux, baillis, prévôts, maires, échevins, gardes, gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts, ports et passages, devaient lui obéir comme au roi; de sorte qu'il était si riche dans la paix, que, lorsqu'il accompagna François Ier, qui venait prendre sa cou-

Rome à Saint-Denis, il était vêtu d'une robe de drap d'or de douze aunes, dont chaque aune coûtait deux cent quatre-vingts écus d'or au soleil, et portait à son bonnet pour trois cent mille livres de bagues et de pierreries. Il était si puissant dans la guerre, que, lorsqu'il accompagna, à l'âge de dix-sept ans, le roi Louis XII, qui allait par-delà les monts reconquérir sa seigneurie de Gênes, qui s'était rébellée, il avait cent hommes d'armes et cent archers qu'il entretenait à ses frais, ne touchant rien du roi, si ce n'est deux mille livres, comme comte de Montpensier ; et que, lorsqu'il y retourna, en 1509, pour reconquérir la comté de Crémone, que les Vénitiens avaient usurpée et détenaient au préjudice du duché de Milan, il menait à la bataille de Trévise, qui rendit au roi Crémone, Crême, Bergame et Brême, cent vingt gentilshommes et cent vingt archers de sa maison, et qu'enfin, lorsqu'une troisième fois il traversa les Alpes,

comme l'avait fait Annibal, et comme devait le faire Napoléon, menant avec lui six cents hommes d'armes et douze mille hommes de pied, pour venir gagner cette bataille de Marignan, à laquelle l'histoire a marqué sa place entre Trasimène et Marengo, il prêta dix mille écus au roi, qui lui devait déjà cent mille livres, et cela sans compter la vie de son frère et son propre sang, choses qui ne se prêtent pas, mais qui se donnent, et qu'il avait largement et loyalement données.

Or, il avait fait toutes ces entreprises à l'âge de vingt-cinq ans. C'était un jeune et magnifique chevalier, quoiqu'il eût quelque chose de triste et de grave dans la physionomie, et que lui donnait peut-être ses longs cheveux à la Louis XII, qu'il n'avait pas voulu couper, malgré l'ordonnance de François Ier. Il avait épousé madame Suzanne de Bourbon, fille de la duchesse Anne et du duc Pierre, et nièce du roi Charles; et, quoiqu'elle fût

contrefaite, il lui garda une telle fidélité au milieu de cette cour dissolue, qu'il refusa l'amour de la plus grande dame de France, madame Loyse de Savoie, mère du roi, qui, cependant, n'avait alors que trente-trois ans ; ce qui fit que cet amour méprisé s'aigrit et tourna en haine. Si bien que, lorsque le roi mena son armée en Picardie, il donna, à l'instigation de madame Loyse de Savoie, l'avant-garde, qui appartenait de droit au connétable, au duc d'Alençon, ce qui n'empêcha pas le connétable d'y prendre pour son compte et de rendre au roi les villes de Hédin et de Bouchain; et si bien encore que, lorsque madame Suzanne de Bourbon mourut sans postérité, madame Loyse de Savoie, ne se croyant pas vengée encore, se prétendit héritière des domaines du connétable, et gagna, en sa qualité de mère du roi, un procès qui dépouillait son ennemi de tous ses biens et de tous ses titres. Et c'était là la récompense de l'or et du sang,

dont il avait à si grands flots arrosé les fleurs de lis, qu'elles en avaient poussé de nouveaux fleurons.

Ce fut alors et dans ces circonstances que l'empereur Charles-Quint et le roi Henri VIII lui firent offrir de lui rendre plus que François Ier ne lui avait enlevé; et cependant Charles hésita. François Ier apprit ces offres et cette hésitation, et il traita le connétable comme s'il eût déjà accepté, envoyant contre lui, pour le prendre, le Bâtard de Savoie, grand-maître de France, le maréchal de Chabannes, le duc d'Alençon et M. de Vendôme, avec chacun cent hommes d'armes : ce qui était encore un dernier honneur, puisqu'on levait une armée pour prendre un homme.

Ce qu'apprenant le connétable, il partit nuitamment de son château de Chantelle le 10 du mois de septembre, sans page et sans valet, avec un seul gentilhomme, qui était le seigneur de Pomperan, à qui il avait sauvé la

vie. Il traversa, toujours poursuivi et toujours échappant à ses ennemis, l'Auvergne, le Dauphiné, la Savoie et les Alpes, et descendit, pour la quatrième fois, dans ces plaines du Piémont qui lui étaient si connues par ses victoires. Ce fut là que les messagers du roi François Ier le rejoignirent, et lui redemandèrent l'épée de connétable et l'ordre de France : — Allez dire à votre maître, leur répondit Bourbon, que, pour l'épée de connétable, il me l'a ôtée lui-même le jour où il donna au duc d'Alençon le commandement de l'avant-garde, qui m'appartenait, et que, quant à la plaque de l'ordre de France, je l'ai laissée à Chantelle, derrière le chevet de mon lit, où il peut la reprendre. « Et cela était d'autant plus juste, sur ce dernier point surtout, que la reine-mère avait déjà, dit Du Bellay, fait prendre tous les meubles de la maison de Bourbon, tant audit Chantelle, Moulins, qu'ailleurs, qui étaient les plus beaux

qui fussent en maisons de prince de la chrétienté. »

Voilà comment et pourquoi le connétable de Bourbon quitta la France, qui était sa patrie, et devint traître, habitué qu'il était à citer cette réponse d'un officier gascon à Charles VII, qui lui demandait si quelque chose pourrait le détacher de son service : — « *Non*, sire, pas même l'offre de trois royaumes comme le vôtre ; mais *oui*, sire, un seul affront. »

Et nous ne dirons pas adieu au connétable, même en quittant le vieux château qui rappelle sa mémoire ; car Bourbon-l'Archambault n'est que le nid d'où l'aigle a pris son vol : nous le retrouverons planant sur la ville de Marseille, s'abattant dans les plaines de Pavie et sur les murs de Rome ; nous chercherons l'empreinte de son bec et de ses serres sur la couronne de François Ier, et sur la tiare de Clément VII ; car, comme le dit la chan-

son castillane, la France lui donna le lait, l'Espagne la gloire et l'aventure, et l'Italie la tombe.

Cette tombe, que Brantome a vue, était élevée à Gaëte; car les soldats du connétable n'osèrent point laisser son corps à Rome, de peur qu'après leur départ il ne fût profané. Au-dessus d'elle flottait l'étendard jaune, que Bourbon avait adopté en entrant au service de l'empereur, et qui représentait un cerf-volant avec des épées flamboyantes, et le mot *espérance* : ce qui voulait dire qu'il lui avait fallu la vitesse d'un cerf ailé pour quitter la France, mais qu'il avait la terrible espérance d'y rentrer avec le fer et avec le feu. Sur la face qui regardait la porte, on lisait cette épitaphe, mesure exagérée, mais curieuse, de la réputation que le Coriolan du moyen-âge avait laissée en mourant :

D'assez a fait beaucoup Charlemagne le preux ;
Alexandre le Grand de peu fit quelque chose :

Mais de néant a plus fait que n'ont fait tous deux
Charles duc de Bourbon, qui ci-dessous repose.

Les biens du connétable de Bourbon restèrent la propriété de madame Loyse de Savoie et de Henri II, jusqu'au moment où le roi François second en rendit, l'an mil cinq cent soixante-deux, quelques-uns à monseigneur Loys de Bourbon, duc de Montpensier ; mais le château de Bourbon-l'Archambault ne fut pas de ceux-là, et il demeura entre les mains des Valois jusqu'au jour de l'assassinat de Henri III, à l'heure duquel, par une singulière coïncidence, la foudre, en tombant sur la sainte chapelle qui s'élevait au pied des tours qui sont encore debout, emporta le lambel de la maison de Bourbon, et, laissant les trois fleurs de lis intactes, en fit l'écusson de France. De nos jours aussi un orage populaire a éclaté sur les descendans des Bourbons, comme il éclatait alors sur la race des Valois ; mais

cette fois, en tombant sur les Tuileries, le tonnerre a brisé lambel et écusson.

Commencée par Jean II, continuée par Pierre II, et achevée seulement en 1508, époque à laquelle le gothique était dans sa plus grande efflorescence, cette sainte chapelle, sœur et rivale de celle de Paris, réunissait les merveilleux caprices de l'art du quinzième siècle à la perfection et au fini de la renaissance. Elle avait de riches vitraux semés de saintes légendes, des boiseries délicates taillées dans le chêne, des dentelles creusées dans la pierre, des châsses d'or incrustées de joyaux, des statues d'argent massif, et un reliquaire d'or tout parsemé de rubis, qui renfermait un morceau de la vraie croix, que saint Louis lui-même avait rapporté de la Terre-Sainte et donné à son fils Robert de France, comte de Clermont. Cette précieuse relique était gardée dans une chapelle souterraine appelée le trésor. Montée en or pur, elle for

gnait la croix d'un Calvaire, où, près des statues de la Vierge, de saint Jean et de la Madeleine pénitente, un de ces grands artistes inconnus qui vécurent dans le quatorzième siècle avait groupé les statues agenouillées de Jean, duc de Bourbon, et de Jeanne de France, sa femme; une couronne d'or surmontait la croix et portait cette inscription :

Louis de Bourbon, second du nom, fit garnir de pierreries et de dorures cette croix, l'an 1393.

Quatre siècles plus tard, année pour année, un pauvre prêtre de l'église paroissiale retrouva dans la poussière ce morceau de la vraie croix, arraché de son Golgotha d'argent et dépouillé de son or et de ses rubis. Il le mit dans un pauvre reliquaire, qui ne pouvait tenter la cupidité de personne, et cette humble action fut sans doute aussi agréable à Dieu que la fastueuse offrande de Louis de Bourbon.

Cependant, dans cette sainte chapelle, veuve de son or et de ses diamans, il restait encore des trésors d'art et de poésie, moins riches par la matière, mais plus rares par le travail que celui que des mains profanes venaient d'en enlever : il y avait un Jésus-Christ et ses douze apôtres, qui étaient à la statuaire du moyen âge ce que la Niobé et ses fils sont à la sculpture antique. Il y avait une généalogie de la maison de Bourbon, exécutée en bas-relief avec tout le luxe d'ornement que le rêve de l'imagination peut inventer. Il y avait un Adam et une Eve, délicieux groupe de pierre ; une figure de saint Louis en terre cuite, et deux statues équestres de marbre blanc, dont l'une représentait Pierre II la main posée sur le pommeau de sa large épée au fourreau fleurdelisé, et dont l'autre, image de sa femme, Anne de France, fille du roi Louis XI, tenait un faucon au poing, et de l'autre main caressait la crinière de son cheval.

Un jour, une armée de philosophes en guenilles partit de Moulins, tambour en tête, et traînant une pièce de canon pour prendre d'assaut cette sainte chapelle, et exterminer sa garnison de pierre. Trois siècles de vénération, qui étaient sa seule défense, n'arrêtèrent point les assiégeans ; ils braquèrent le canon contre la nef, et d'un seul coup brisèrent tous ses vitraux, à la plus grande gloire de la république, une et indivisible. Les Dieux, les saints et les aristocrates furent ensuite guillotinés, et toute cette troupe se retira, laissant la sainte chapelle noircie et foudroyée, mais debout du moins, et grande, riche et poétique encore, comme un squelette gigantesque, comme un spectre colossal.

Sous la restauration, qui aurait dû réédifier cette œuvre de famille, ce qui restait de la sainte chapelle fut mis aux enchères, un maçon l'acheta pour la démolir, et en vendre ou en employer les matériaux ; car il ne se trouva pas

dans tout le département, depuis le préfet jusqu'au conseiller municipal, un honnête bourgeois à qui vînt l'idée d'en faire un cellier ou un grenier à foin. Elle fut démolie jusqu'en ses fondemens. L'industriel qui l'avait achetée, et qui voulait en tirer ses frais, poursuivit le vieux et saint monument jusque dans ses racines de pierre; et il eut raison, car, quatre pieds au-dessous du sol, il trouva de grandes dalles qui couvraient de grands tombeaux dans lesquels étaient de grands ossemens. Il vendit les dalles pour en faire des pierres de cuisine, et les tombes pour en faire des auges; quant aux ossemens, il les jeta à la boue et au vent; car ils n'avaient aucune valeur. C'étaient cependant les reliques des aïeux de la maison de Bourbon, qui règne aujourd'hui en France, à Naples et dans les Espagnes.

Ce fut ce pauvre Allier qui me raconta toutes ces choses en me montrant la végétation puissante du pays, qui commençait déjà

à s'étendre sur cette grasse poussière. Malheureusement il était encore enfant quand ce sacrilége s'accomplissait ; car, me disait-il, il eût vendu jusqu'à la maison de son père pour sauver la maison de Dieu. Aussi, lorsqu'en 1832 on mit en vente le vieux château, comme on avait mis en vente la vieille chapelle, il écrivit au Prince royal que, si lui, duc d'Orléans, n'achetait pas ces tours croulantes, lui, Allier, les achèterait. Le duc d'Orléans, artiste lui-même, comprit cette lettre d'un artiste : le château fut immédiatement acheté, et Bourbon-l'Archambault est certain du moins de garder des siècles encore ce symbole de la famille dont il fut le berceau, cette page d'histoire, écrite en pierre, et sur laquelle on lit : — Grandeur et ruines !...

Si nous voulions ! nous ferions un beau et bon livre, rien que de belles et bonnes choses qu'a déjà faites le duc d'Orléans [1].

[1] Il y a un an que, pour toute réponse à une lettre de Victor

Nous trouvâmes Jadin en grande discussion avec le secrétaire de la mairie. De ce point où il s'était placé pour faire son croquis, il découvrait la Quiquengrogne, et sur la Quiquengrogne une girouette : or cette girouette avait été pliée par un accident quelconque, et Jadin, en paysagiste de conscience, l'avait reproduite dans son inclinaison. Cette fidélité historique avait blessé l'amour-propre du fonctionnaire qui le regardait opérer, et qui avait conçu tout naturellement la crainte que cette girouette dégingandée ne donnât une fausse opinion des monumens publics de son pays. Cela lui était d'autant plus pénible, que, le jeudi précédent, le conseil municipal avait

Hugo, il lui envoyait les quatre mille francs qui devaient, remis par lui, sauver du désespoir un vieillard et sa famille; et cela sans même demander le nom du vieillard au grand poète qui s'était fait l'interprète de son malheur. Il y a huit jours que, sur une simple demande, il m'accordait la vie d'un jeune homme, chose bien plus précieuse à obtenir et bien plus difficile à accorder que de l'or ; car la mort de ce jeune homme dont il me donnait la vie était attendue comme un exemple par toute l'armée.

voté à l'unanimité une girouette neuve, et qu'elle devait être incessamment substituée à l'autre. Il fit cette observation à Jadin, qui n'en tint aucun compte, et continua son croquis sans redresser le moindrement la malheureuse girouette. Cette obstination avait mis le pauvre greffier au désespoir; et nous ne parvînmes à le calmer qu'en lui rappelant qu'il avait le droit de réclamer dans les journaux.

Nous partîmes le même soir de Bourbon-l'Archambault, un seul jour nous ayant suffi pour fouiller ses ruines et dérouler son histoire. Achille Allier voulut nous accompagner jusqu'à Moulins, que le lendemain même nous devions quitter; en conséquence, il prit place dans notre voiture et nous partîmes.

Le temps avait été lourd toute la journée, et promettait un de ces orages tardifs qui s'égarent dans l'automne. Les réservoirs d'eau thermale dégageaient une vapeur pareille à

des trombes : la nuit était venue plus tôt et plus épaisse que de coutume ; nous ne voyions pas à quatre pas autour de nous, excepté quand un éclair déchirait le ciel : alors tout le paysage s'illuminait d'une lueur bleuâtre, qui donnait à la plaine l'apparence d'un lac. Vu à cette clarté fantastique, le site le plus plat prend un caractère de poésie d'autant plus grand, que l'instant pendant lequel il apparaît passe plus vite : aussi avions-nous abaissé la couverture de notre calèche pour ne rien perdre de ce spectacle. C'est un pèlerinage délicieux que celui qu'on entreprend à la recherche des sensations : pour peu que trois ou quatre jeunes gens, au cœur artiste, voyagent ensemble, ils rencontrent le beau, là où l'esprit du vulgaire ne le soupçonne même pas ; ainsi, au moment où sans aucun doute chacun se hâtait de rentrer pour éviter l'orage, nous recommandions à notre conducteur de ralentir sa course pour n'en pas perdre un éclair.

Bientôt nous vîmes surgir, entre l'orage et nous, un corps opaque qui nous dérobait le point du ciel, où il était amassé. A mesure que nous approchions, le corps, derrière lequel semblait, d'instant en instant, s'allumer un foyer lumineux, prenait la forme d'une église, puis rentrait dans l'obscurité aussitôt que la flamme électrique était éteinte. Nous en fûmes bientôt assez près pour distinguer sa silhouette noire chaque fois qu'un éclair se portait derrière elle. Son toit était tout hérissé de clochetons, et, parmi eux, il y en avait un plus élancé, plus svelte, plus à jour que les autres, car on voyait la lumière à travers ses dentelles. Achille me le fit remarquer, car ce clocher avait une histoire.

Le prieuré de Saint-Menoux, devant lequel nous étions, est une église romane du dixième siècle, qui commençait à tomber en ruine vers la fin du quinzième. Quoique le saint sous l'invocation duquel elle était, jouît d'une

grande réputation dans les environs, surtout pour la guérison de la rage, et qu'elle fût la troisième fille de l'abbaye de Cluny, elle était si pauvre que Don Cholet, son prieur, ne savait comment faire face aux réparations que son délabrement nécessitait. Il était donc fort embarrassé, lorsqu'une illumination subite lui vint : c'était d'obtenir du Saint Père, qui habitait encore Avignon, des indulgences plénières. Il obtint facilement cette faveur, qui ne coûtait qu'une signature. Quatre exemplaires, revêtus du cachet papal et du nom sacré du souverain pontife, furent remis aux quatre moines les plus vigoureux de la communauté. Ils partirent le même jour, à la même heure, du même endroit, marchant vers les quatre points cardinaux de la France. Un an après, le même jour, à la même heure, ils étaient de retour au même endroit, rapportant les indulgences effacées par les lèvres des

fidèles, et quatre cent mille écus, en preuve de la sincérité de ces baisers.

Alors les bons religieux commencèrent l'œuvre de réédification : l'église gothique poussa comme une greffe sur l'église romaine, et bientôt étendit sur la souche maternelle ses fioritures de pierre. Comme c'était l'habitude dans cette époque d'art instinctif et chrétien, chaque sculpteur se chargeait d'une niche, d'un pilier, d'une chapelle, et un jeune architecte nommé Diaire, le seul dont le nom se soit conservé, prit pour sa tâche, le clocher qui devait s'élever au milieu des dix clochetons dont, d'après le plan général, le toit de l'église allait être décoré.

Il avait commencé son œuvre avec la croyance d'un fidèle et l'ardeur d'un artiste, lorsqu'il fut désigné par le duc Gilbert de Montpensier, qui accompagnait le roi Charles VIII à la conquête de Naples, pour faire partie de la pedaille qu'il conduisait avec lui.

Cela tombait mal, car autant notre architecte avait de vocation pour son état, autant il éprouvait d'antipathie pour le métier de la guerre : aussi, à la quatrième étape, il disparut de sa compagnie. Le capitaine fit son rapport au duc Gilbert, qui en écrivit dans ses domaines, donnant l'ordre, si l'on rattrapait le réfractaire, de le pendre sans miséricorde, quelque excuse qu'il pût donner de sa désertion : puis, cette recommandation faite, il continua sa route et s'en alla loyalement mourir à Pouzzoles, où il est enterré.

Cependant le déserteur était revenu dans sa famille et se tenait caché chez un de ses frères; pendant ce temps les architectes, ses confrères, avaient terminé leurs clochetons, à la plus grande gloire du saint, à la plus grande liesse des religieux, et à la plus grande admiration des fidèles. Le seul clocher de Diaire, qui cependant devait être le plus élevé et le plus beau de tous, montrait honteusement ses

premières assises et ses sculptures à peine dégrossies. Cela déshonorait singulièrement l'église; aussi, après une délibération à ce sujet, fut-il décidé qu'on donnerait l'œuvre à finir à celui des six autres architectes qui présenterait le plan le mieux assorti à la partie qui en était déjà faite.

Le lendemain du jour où cet arrêté avait été connu, on s'aperçut avec étonnement que le clocher semblait avoir grandi pendant la nuit de toute une assise de pierres : cependant on n'y fit pas grande attention; mais pendant les nuits suivantes le prodige se renouvela d'une manière si visible, qu'il n'y avait aucun doute à avoir. Une main invisible opérait le travail nocturne, et, à la hardiesse avec laquelle il commençait à s'élancer au-dessus des autres, à la finesse du travail sculptural qui s'étendait sur ses huit faces, on commença à croire que c'était un ouvrier surhumain qui se chargeait de l'ouvrage, et que les fées qui

avaient bâti l'église de Sauvigny voulaient lui donner un pendant en achevant si miraculeusement celle de Saint-Menoux. Cette opinion prit une nouvelle créance de ce qu'on remarqua que c'était seulement pendant les nuits obscures que le mystérieux architecte s'adonnait à sa besogne : tout le temps que durait le clair de lune, au contraire, l'œuvre s'arrêtait pour ne reprendre son cours que lorsque l'astre révélateur avait complètement disparu du ciel.

Cependant un des architectes, dont la foi était moins robuste que celle de ses confrères, résolut d'éclaircir le fait : il monta le soir dans son clocheton, s'y embusqua comme une sentinelle dans sa guérite, et ne tarda pas à distinguer, malgré l'obscurité, un être tout-à-fait matériel, qui montait, les unes après les autres, sur la plate-forme de l'église, des pierres taillées et sculptées à l'avance, qu'il rangeait ensuite dans leur ordre. Il épia ainsi le tra-

vail de cet homme jusqu'au moment où, le jour étant prêt à se lever, l'ouvrier nocturne disparut, laissant son clocher grandi d'un nouveau rang de pierres.

La nuit suivante, chaque clocheton renfermait un homme ; de sorte qu'au moment où le travailleur mystérieux apparut sur la plate-forme, il fut entouré et saisi. On lui approcha une lanterne sourde du visage, et l'on reconnut le déserteur Diaire.

L'artiste n'avait pu prendre sur lui de s'éloigner de son clocher : rapproché de lui, il n'avait pas eu le courage de le laisser achever par un autre, et, au risque de sa vie, il avait continué son œuvre.

Diaire était condamné d'avance ; son procès ne fut donc pas long : seulement il demanda un sursis d'un mois pour finir son clocher : on le lui accorda.

Le lendemain du jour où le clocher fut achevé, Diaire fut pendu.

L'art est une religion, qui autrefois aussi a eu ses martyrs.

Au moment où Achille Allier terminait cette légende, dont plusieurs descendans de ce malheureux ouvrier et qui portent encore son nom peuvent constater l'authenticité, la pluie commença à tomber à si larges gouttes, que notre cocher, qui n'avait pas comme nous la ressource de se mettre à couvert, nous supplia de chercher un abri. L'église nous en offrait un. Allier courut frapper à la porte du sacristain. Il vint avec les clefs, une lanterne et deux torches, et nous employâmes le temps que nous étions forcés de perdre à visiter l'église de Saint-Menoux.

C'est, comme je l'ai dit, un vieux monument du dixième siècle, réparé et embelli dans le quinzième, mais dont le principal caractère est le roman. Il possède le tombeau du bienheureux qui lui a donné son nom : c'est un monument fort simple, en forme de bière,

qui renferme le cœur du saint, contenu dans une cassette de bois de cèdre. Un trou rond, pratiqué dans le tombeau même, sert aux fidèles à accomplir un acte de foi. Tout homme croyant qui a eu le malheur d'être mordu par un chien enragé peut venir dans l'église, introduire sa tête dans le trou, l'y laisser le temps de dire cinq *Pater* et cinq *Ave*, et le sacristain ne fait nul doute qu'il sera guéri.

Un couvent de religieuses nobles attenait autrefois à l'église de Saint-Menoux : la règle d'admission n'en était pas trop sévère ; seulement toute demoiselle entrant dans l'ordre après avoir commis une faute, était peinte en homme, et son portrait placé dans une galerie destinée à entretenir, par la vue de ce singulier travestissement, l'humilité dans le cœur du coupable. Nous remarquâmes que l'une des plus jolies pécheresses, non seulement portait l'habit masculin, mais encore sur cet habit une armure. Celle-là avait probable-

ment commis quelque énorme crime. Il y avait dans la galerie de cent cinquante à cent soixante tableaux.

Pendant notre visite à ces nouvelles chevalières d'Éon, le temps s'étant éclairci, nous pûmes nous remettre en route. En repassant à Sauvigny, Allier nous fit remarquer une tour située à l'angle de la place de l'église; c'est tout ce qui reste de l'ancien château des ducs de Bourbon, qui, vers le quatorzième siècle, abandonnèrent la résidence de Sauvigny pour celle de Moulins.

Nous rentrâmes dans notre hôtel vers les onze heures du soir, et trois heures encore nous causâmes autour du feu de vieux souvenirs historiques, d'antiques légendes merveilleuses, d'anciens contes populaires, dont Allier faisait recueil pour son grand ouvrage du Bourbonnais, sur lequel il avait concentré toutes ses facultés et toutes ses espérances. Enfin il alla dans sa chambre, qui était

contiguë à la nôtre. Long-temps encore nous échangeâmes quelques paroles à travers la cloison. Le lendemain il nous accompagna encore à un quart de lieue de la ville : là nous nous embrassâmes sans nous douter que c'était pour la dernière fois.

VII

Rome dans les Gaules.

Le lendemain nous arrivâmes à Lyon : rien ne nous avait arrêtés sur la route, que le vieux château presque abandonné de Jacques II de Chabanne, seigneur de la Palice. Il nous fut montré par un concierge sexagénaire, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes, les des-

cendans de la famille ayant cessé d'habiter la résidence de leurs ancêtres. Taylor m'avait recommandé de ne point passer dans le village que dominent ces murs gothiques sans entrer dans la cour du maître de poste, où le tombeau du vainqueur de Ravenne, chef-d'œuvre du seizième siècle et merveille de renaissance, servait d'auge à abreuver les chevaux. J'avais été, alors qu'il me la raconta dans son indignation toute nationale, frappé douloureusement de cette circonstance. Ce n'était pas assez d'avoir profané le nom, on avait encore profané les cendres. Aussi n'eus-je garde de manquer à sa recommandation. Mais le tombeau n'y était plus ; il avait été acheté et transporté dans le musée d'Avignon : quant aux ossemens, on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Nous visitâmes ces débris, qui avaient été habités, au temps de leur splendeur, par un de ces hommes que Richelieu trouva de si haute

taille qu'il trancha la tête à toute leur race. Jacques II de Chabanne était un géant parmi les géans. C'était un homme comme Bourbon, un homme comme Bayard, un homme comme Trivulce, qui étaient trois hommes plus grands que le roi. Il fit la conquête de Naples avec Charles VIII, et celle du Milanais avec Louis XII. Il fut juge du camp le jour où Sotomajor fut tué; il fut général le jour où Ravenne fut prise; il fut maréchal à Marignan, près de François Ier vainqueur; il fut soldat à Pavie, près de François Ier vaincu. Là, tombé sous son cheval au milieu d'ennemis abattus par lui, son épée, qu'il tenait encore, fut disputée par Castaldo, qui était un capitaine italien, et par Busarto, qui était un capitaine espagnol; et comme il ne voulait se rendre ni à l'un ni à l'autre, et qu'il voulait mourir, étant trop vieux pour être vaincu et prisonnier, Busarto appuya le bout de son arquebuse sur sa cuirasse et lui brisa la poi-

trine à bout portant : et il fallut cela pour qu'il lâchât ce tronçon d'épée tant disputé par ses vainqueurs. Ce fut ainsi, dit Brantôme, qu'ayant eu bon commencement, il eut bonne fin.

Et maintenant soyez donc l'épée de trois rois, le témoin de Bayard, le vainqueur de Gonzalve, l'ami de Maximilien et le vengeur de Nemours; teignez donc de votre sang les fossés de Barlette, les remparts de Rubos, les plaines d'Agnadel et les champs de Guinegace; comptez donc au nombre des vainqueurs de Marignan et des invaincus de Pavie; mourez donc pour ne pas rendre votre épée là où le roi de France rendait la sienne; et tout cela pour qu'il reste de votre berceau une ruine, de votre nom un souvenir ridicule, et de votre tombe une auge dans laquelle se désaltèrent les chevaux! La postérité est pour quelques-uns plus ingrate encore que les rois.

Les seuls descendans du maréchal de la

Palice sont deux jeunes et braves officiers, qui ont déjà eu chacun trois ou quatre duels parce qu'ils ont le malheur de porter un des plus beaux noms de France.

C'est à Lyon qu'on trouve les premières traces visibles de la domination romaine ; c'est donc en arrivant à Lyon que nous donnerons un court précis de la manière dont cette domination apparut et s'étendit dans les Gaules.

Avant cette époque, elles appartenaient presque entièrement à ce peuple qui ne craignait rien, disait-il, que la chute du ciel, et qui envoya un de ses brenns pour brûler Rome et l'autre pour piller Delphes. Son sol était riche, non seulement en fleuves, en moissons et en forêts, mais encore en mines. Les Alpes, les Pyrénées et les Gévennes recélaient des filons d'or et d'argent, qu'elles cachaient à peine sous une légère couche de terre. Les côtes de la Méditerranée fournissaient ce grenat si fin et si brillant, que ce pourrait bien

être l'escarboucle fabuleuse des anciens, que les modernes ont cherchée vainement. Enfin les Ligures pêchaient autour des îles d'Hières ce corail magnifique dont ils ornaient le cou de leurs femmes et le baudrier de leurs épées. Dans ce temps florissait Tyr, et ses matelots sillonnaient la Méditerranée et l'Océan de leurs mille galères. Parmi ses fils, elle comptait un dieu; ce dieu, c'était Hercule, Hercule né le jour même de la fondation de la ville; Hercule, voyageur intrépide, reculant les bornes du monde et lui fixant de nouvelles limites; Hercule, qui n'est autre chose que le génie tyrien, à la fois belliqueux et commercial, puissant par le fer et par l'or, auquel rien ne peut résister, et qui représente, aux yeux de quiconque a essayé de sonder les symboles antiques, non pas un homme, non pas un héros, non pas un Dieu, mais un peuple.

C'est à l'embouchure du Rhône qu'Hercule pose le pied : à peine a-t-il fait quelques lieues

dans l'intérieur des terres, qu'il est attaqué par Ligur et Albion, enfans de Neptune. Il épuise ses flèches et va succomber, lorsque Jupiter vient à son secours en faisant tomber du ciel cette pluie de cailloux qui couvre encore aujourd'hui la plaine de la *Crau*. Hercule vainqueur fonda une ville qu'en mémoire de son fils il appelle Nemausos. Cette ville, c'est Nîmes, dont le nom moderne conserve quelque chose encore de son baptême antique.

Ici l'allégorie est transparente et le symbole visible ; la civilisation, incomprise et méprisée par les barbares, a mis le pied sur la terre d'occident. La barbarie a été vaincue, et le trophée de la victoire remportée par la plaine sur la montagne est la fondation d'une ville. Alors la mission d'Hercule dans les Gaules est accomplie. Comme dernier monument de son passage, les dieux le virent, dit Silius Italicus,

Scindentem nubes, frangentemque ardua montis.

Et dès lors il y eut une voie qui conduisit des côtes gauloises aux plaines d'Italie en traversant le col de Tende. Ce fut la première que l'on connaisse ; elle date de mille ans avant le Christ, et, quoique aujourd'hui elle compte vingt-huit siècles, elle porte encore le nom de *Chaussée tyrienne*.

Tyr, condamnée par le prophète Ézéchiel et assiégée par les armées de Nabuchodonosor, touchait à sa décadence ; ses colonies languissantes agonisaient loin de la métropole comme des membres auxquels le cœur n'envoie plus de sang. La civilisation rhodienne avait vainement voulu raviver les établissemens de ceux auxquels elle succédait dans l'empire des mers ; ces Hollandais de l'ancien monde disparurent bientôt à leur tour, après avoir en souvenir de leur pays, bâti Rhoda ou Rhodanousia, près des bouches lybiques du Rhône, et, en disparaissant, ils laissèrent s'éteindre presque entièrement le commerce,

un instant si actif entre l'Orient et la Gaule.

Les naturels du pays profitèrent de ce moment de reflux pendant lequel la civilisation d'Orient abandonnait les côtes méridionales des Gaules pour les rivages septentrionaux de l'Afrique, où commençait à fleurir Carthage. Les Ségobriges, tribu gallique libre parmi les Ligures, s'étendirent alors depuis le Var jusqu'au Rhône, et la barbarie occidentale commençait à effacer les traces de la civilisation d'Orient, lorsqu'un vaisseau phocéen jeta l'ancre à l'est du Rhône. Son capitaine était un jeune aventurier parti de l'Asie pour un voyage de découvertes; il mit pied à terre et vint demander l'hospitalité au chef barbare qui commandait sur ces côtes.

C'était par hasard jour de fête; le roi Nann mariait sa fille, qu'Aristote nomme Pella et que Justin appelle Gyptis. Tous les guerriers qui avaient des prétentions à sa main venaient de s'asseoir sur des bottes de foin et de paille

autour d'une table très-basse chargée de venaison et d'herbes cuites. A la fin du repas, la jeune fiancée, dont on ne connaissait pas encore l'époux, devait entrer portant à la main une coupe de vin tiré d'Italie, car la vigne n'était point encore naturalisée dans les Gaules, et présenter cette coupe à celui qu'elle choisissait pour époux. Ce fut en ce moment que se présenta Euxène. Nann se leva pour le recevoir, car l'étranger était bien venu sous le palais comme sous la chaumière gauloise, et, le faisant asseoir à sa droite, il l'invita de prendre part au festin.

Vers la fin du repas, la porte de la chambre s'ouvrit et la fille de Nann parut. C'était une belle Gauloise, à la taille élancée et flexible comme un roseau, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Elle s'arrêta un instant sur le seuil pour choisir dans cette assemblée guerrière celui dont elle allait faire un roi. Ce fut alors qu'au milieu de ces soldats sauvages et

de haute stature, aux cheveux rougis par l'eau de chaux et aux moustaches rousses, à la saie rayée et attachée au-dessous du menton avec une agrafe de métal, elle aperçut un jeune homme d'une beauté inconnue au pays où elle était née. Il avait des yeux et des sourcils bruns, de longs cheveux noirs parfumés, une chlamyde blanche qui laissait voir ses bras nus et ses mains efféminées, un bonnet, une tunique et des sandales de pourpre. Soit fascination, soit caprice, son regard ne put se détacher de l'étranger; elle marcha droit à lui, et, au mépris des guerriers qui l'entouraient, elle lui présenta la coupe avec un doux sourire. A l'instant tous les convives se levèrent en murmurant. Mais, dit Aristote, Nann crut reconnaître dans cette action une impulsion supérieure et un ordre de ses dieux. Il tendit la main au Phocéen, l'appela son gendre, et donna pour dot à sa fille le golfe même où son époux avait pris terre. Euxène renvoya

aussitôt sa galère à Phocée, avec le tiers de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie, et avec ceux qui lui restaient, il jeta sur le promontoire qui s'avançait dans la Méditerranée les fondemens d'une ville qu'il appela Massalia, et que, plus tard et successivement, les Latins appelèrent Marsilia, les Provençaux Marsillo, et les Français Marseille.

Cependant les messagers d'Euxène, revenus à Phocée, racontèrent ce qu'ils avaient vu, et comment leur capitaine était devenu le gendre d'un roi, le fondateur d'une colonie, et demandait à la ruche maternelle un nouvel essaim pour peupler sa ville. Au récit de cette histoire merveilleuse, les aventuriers se présentèrent en foule, le trésor public leur fournit des vivres, des outils et des armes; ils se munirent de plants de vignes et d'oliviers, et au moment de lever l'ancre, ils transportèrent sur le vaisseau d'Euxène du feu pris au foyer

sacré de Phocée, et qui devait brûler éternellement à celui de Massalia, qui recevait ainsi par cette flamme, emblème de la vie, la véritable existence de sa mère; puis aussitôt les longues galères phocéennes, dont Hérodote a compté les cinquante rames, se mirent en route pour Éphèse, où l'oracle avait ordonné aux émigrans d'aborder. Là ils trouvèrent une femme de famille noble, qui avait eu une révélation de la grande déesse éphésienne, par laquelle elle lui avait ordonné de prendre une de ses statues et de la transporter dans les Gaules. Les Phocéens accueillirent avec joie la prêtresse et la divinité, et après une heureuse traversée, ils abordèrent à Massalia, où Aristarqué établit le culte de Diane.

Massalia grandit ainsi au milieu des nations environnantes, qui d'abord tentèrent de s'opposer à sa prospérité, mais qui, bientôt occupées elles-mêmes des troubles intérieurs de la Gaule, la laissèrent bâtir sur son sol de sa-

ble ses maisons de bois couvertes de chaume : « Car elle réservait, dit Vitruve, pour les édifices publics ou sacrés le marbre qu'elle tirait du Dauphiné, et les tuiles qu'elle pétrissait d'une argile si légère, que, plongées dans l'eau, elles surnageaient comme du bois. » Cependant le jour de la décadence, qui était venu pour Tyr, et qui devait venir pour Carthage, se levait sur Phocée, la mère-patrie. Cyrus, qui avait conquis une partie de l'Asie-Mineure, la faisait assaillir par un de ses lieutenans. Après une résistance héroïque, les assiégeans, voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus long-temps, pensèrent à leurs compatriotes, qui avaient trouvé l'hospitalité sur la terre d'Occident ; et, transportant sur leurs galères leurs meubles les plus précieux, leurs familles et leurs dieux, ils levèrent l'ancre, éteignant dans leurs temples le feu sacré qu'ils devaient retrouver dans les Gaules et en Corse, à Massalie et à Alalia.

Mais la Corse était inculte alors. D'ailleurs les Phocéens étaient des matelots et non des laboureurs ; ils avaient soixante galères et pas une charrue. Ils se firent pirates, et interceptèrent le commerce entre les Carthaginois, les Siciliens, les Espagnols et les Étrusques. A compter de ce jour, Carthage et Massalie furent ennemies, en attendant qu'elles devinssent rivales ; de sorte que, lorsque Annibal, pour accomplir le serment qu'enfant il avait fait à son père, conçut le projet gigantesque qui pensa faire de Carthage la reine du monde, il était à peine apparu au sommet des Pyrénéens, que, par les soins des Massaliotes, Rome était avertie du danger qui la menaçait, et savait qu'elle trouverait un port ami où envoyer les vaisseaux, et une route alliée où faire marcher ses légions, qui devaient s'opposer au passage du Rhône et des Alpes.

Quand nous nous enfoncerons dans le Midi, nous tâcherons de retrouver les traces de ce

merveilleux passage ; mais, pour le moment, c'est de la fortune de Massalia et non de Rome que nous nous occupons. Les résultats de la seconde guerre punique furent immenses pour elle : Massalia hérita du commerce de l'Afrique, de l'Espagne, de la grande Grèce et de la Sicile, L'aigle romaine, ne pouvant tout dévorer, abandonna ses restes au lion massaliote, et un instant la Phocée occidentale réunit dans son port le commerce du monde, dont avaient disparu Tyr, Rhodes et Carthage. Ce fut alors qu'elle pensa que sa puissance ne serait solidement établie que si elle devenait une puissance territoriale en même temps que maritime, et elle commença à faire des excursions sur la rive droite du Var. Ces excursions tirèrent de leur sommeil ses vieux ennemis : les Ligures, les Oxibes et les Deccates. Ils se levèrent aussitôt, mal refroidis qu'ils étaient de leur ancienne haine, et investirent

Antipolis et Nicée[1], deux des principales colonies de Massalia. La fille de Phocée, menacée à son tour dans ses possessions, envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre de ses voisins. Rome délégua des arbitres chargés de prononcer sur les différends qui venaient de s'élever. La galère qui portait les trois messagers de conciliation aborda à OEgitna, qui appartenait aux Oxibes. Ceux-ci, exaspérés par la vue de ces étrangers, qui se posaient déjà en juges dans leurs différends, les attaquèrent au moment où ils débarquaient. Deux Romains tombèrent au premier choc; Flaminius, qui voulut se défendre, fut grièvement blessé. Cependant il soutint la retraite de ses compagnons, et regagna son vaisseau, mais poursuivi de si près, qu'il n'eut pas le temps de lever les ancres, et qu'il fut forcé d'en faire couper les câbles. C'était là plus qu'il n'en fallait à la politique guerrière de Rome, qui,

[1] Antibes et Nice.

l'Italie soumise et Carthage détruite, rêvait déjà l'empire du monde. Elle chargea le consul Quintus Opimius de tirer satisfaction de l'offense, et mit sous ses ordres quatre légions. Le consul les assembla à Placentia, les conduisit par les Apennins, traversa à leur tête le col de Tende, et descendit dans le pays des Oxibes par l'ancienne route tyrienne, qu'Hercule avait frayée au milieu des nuages.

Les Oxibes et leurs alliés les Deccates et les Ligures furent vaincus, leurs terres données en propriété aux Massaliotes, et Rome, pour s'assurer de l'exécution exacte du traité imposé par elle, laissa ses légions dans les positions militaires et dans les villes principales des ennemis qu'elle avait vaincus.

Deux consuls succédèrent à Q. Opimius : le premier fut M. Falvius Flaccus, qui, sur de nouvelles plaintes des Messaliotes, déclara la guerre aux Salytes et aux Voconces, et les vainquit comme son prédécesseur avait fait

des Oxibes, des Deccates et des Ligures ; et le second fut C. Sextius Calvinus, qui, promenant ses légions sur tout le littoral, rejeta les Voconces au-delà de l'Isère, et repoussa dans les montagnes toute la population des plaines, lui défendant d'approcher à quinze cents pas des lieux de débarquement et à mille du reste de la côte.

Cependant l'hiver vint : Caïus Sextius interrompit les hostilités, et prit ses quartiers sur une petite colline située à quelques lieues de Massalia. Ce qui l'avait déterminé à choisir cet endroit, c'était la réunion presque miraculeuse d'une rivière, de fontaines d'eaux vives et de sources thermales. Aussi n'eut-il pas plus tôt vu le parti qu'on pouvait tirer d'une si heureuse position, que l'ambition de fonder une colonie à Rome et de donner son nom à une ville lui fit échanger ses palissades pour des murailles et ses tentes pour des maisons. La cité naissante prit le nom d'*Aquæ*

Sextiæ, et ce fut la première ville que les Romains possédèrent sur le territoire transalpin.

Cent ans après, Fabius, Domitius, P. Manlius Aurélius Cotta, Q. Marcius Rex, Marius, Promptinus et César, avaient, malgré les défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurus, de Capion et de Manlius, conquis le reste des Gaules, et Octave les avait divisées en dix-sept provinces romaines.

En descendant le Rhône depuis Lyon jusqu'à Marseille, nous retrouverons toute l'histoire de cette conquête par les monumens qu'elle a laissés.

Quant à Lyon, où nous sommes arrivés, la ville était si peu de chose du temps de la conquête des Gaules, que César passa sur elle sans la voir et sans la nommer ; seulement il fit une halte sur cette colline où est maintenant Fourvières, y assit ses légions et ceignit son camp momentané d'une ligne si profonde, que dix-neuf siècles écoulés n'ont pu combler

entièrement de leur poussière les fossés qu'il creusa avec la pointe de son épée.

Quelque temps après la mort de ce conquérant, qui subjugua trois cents peuples, un de ses cliens, nommé Lucius, escorté de quelques soldats restés fidèles à la mémoire de leur général, et cherchant un lieu où fonder une colonie, furent arrêtés au confluent du Rhône et de la Saône par un assez grand nombre de Viennois, qui, refoulés par les populations allobroges, descendues de leurs montagnes, avaient dressé leurs tentes sur cette langue de terre, que fortifiaient naturellement ces fossés immenses creusés par la main de Dieu, et dans lesquels coulaient à pleins bords un fleuve et une rivière. Les proscrits firent un traité d'alliance avec les vaincus, et, sous le nom de Licii Dunum[1], on vit bientôt sortir de terre les fondations de la ville qui devait en peu de temps devenir la citadelle des Gaules et le centre de

[1] Par abréviation Lucdunum et par corruption Lugdunum.

communication des quatre grandes voies tracées par Agrippa, et qui sillonnent encore la France moderne des Alpes au Rhin et de la Méditerranée à l'Océan.

Alors, soixante cités des Gaules reconnurent Lucii Dunum pour leur reine, et vinrent à frais communs élever un temple à Auguste, qu'elles reconnurent pour leur dieu.

Ce temple, sous Caligula, changea de destination, ou plutôt de culte; il devint le lieu de réunion des séances d'une académie dont un des réglemens peint tout entier le caractère du fou impérial qui l'avait fondée. Ce réglement porte que celui des concurrens académiques qui produira un mauvais ouvrage, et qui sera exclu au profit de celui qui aurait fait mieux, effacera cet ouvrage tout entier avec sa langue, ou, s'il l'aime mieux, sera précipité dans le Rhône.

Lucii Dunum n'avait encore qu'un siècle, et la cité née d'hier le disputait déjà en ma-

gnificence à Massalia la grecque, et à Narbo la romaine, lorsqu'un incendie qu'on attribua au feu du ciel la réduisit en cendres, « et cela si rapidement, — dit Sénèque, historien concis de ce vaste embrasement, — qu'entre une ville immense et une ville anéantie, il n'y eut que l'espace d'une nuit. »

Trajan prit pitié d'elle : sous sa protection puissante, Lucii Dunum commença de sortir de ses ruines. Bientôt, sur la colline qui la dominait, s'éleva un magnifique édifice destiné aux marchés. A peine fut-il ouvert, que les Bretons s'empressèrent d'y apporter leurs boucliers peints de différentes couleurs, et les Ibères ces armes d'acier qu'eux seuls savaient tremper. En même temps, Corinthe et Athènes y envoyaient, par Marseille, leurs tableaux peints sur bois, leurs pierres gravées et leurs statues de bronze ; l'Afrique, ses lions et ses tigres altérés du sang des amphithéâtres ; et la Perse, des chevaux si légers, qu'ils balançaient

la réputation des coursiers numides, « dont les mères, dit Hérodote, étaient fécondées par le souffle du vent. »

Ce monument, qui s'écroula vers l'an 840 de notre ère, est appelé par les auteurs du neuvième siècle *Forum-Vetus*, et par ceux du quinzième *Fort-Viel*. C'est de ce mot composé que les modernes ont fait Fourvières, nom que porte encore de nos jours la colline sur laquelle il fut bâti.

Lyon suivit la destinée des autres colonies romaines. A l'époque de la décadence de la métropole, elle échappa à sa puissance, et, se réunissant en 532 au royaume des Francs, vint, à dater de cette époque, confondre son histoire avec la nôtre. Colonie romaine sous les Césars, seconde ville de France sous nos rois, le tribut de noms illustres qu'elle paya à Rome à titre d'alliée fut ceux de Germanicus, de Claude, de Caracalla, de Marc-Aurèle, de Sidoine Apollinaire et

d'Ambroise; ceux qu'elle donna à la France à titre de fille furent ceux de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Suchet, de Duphot, de Camille Jordan, de Lemontey, de Lemot, de Dugast Montbel et de Ballanche.

VIII

Messieurs de Cinq-Mars et de Thou.

Trois monumens restent encore debout à Lyon, qui semblent des jalons plantés par les siècles à des distances à peu près égales, comme des types du progrès et de la décadence de l'art architectural : ce sont l'église d'Ainay, la cathédrale de Saint-Jean et l'hôtel de ville. Le

premier de ces monumens est contemporain de Karl le Grand, le second de saint Louis, et la troisième de Louis XIV.

L'église d'Ainay est bâtie sur l'emplacement même du temple que les soixante nations de la Gaule avaient élevé à Auguste. Les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme sont même empruntés par la sœur chrétienne à son frère païen ; ils ne formaient d'abord que deux colonnes qui s'élançaient à une hauteur double de celle où elles s'élèvent aujourd'hui, et dont chacune était surmontée d'une Victoire. L'architecte qui bâtit Ainay les fit scier par le milieu, afin qu'elles ne jurassent point avec le caractère roman du reste de l'édifice. Leur hauteur individuelle est aujourd'hui de douze pieds dix pouces, ce qui fait supposer que dans leur emploi primitif, lorsque les quatre n'en formaient que deux, chacune avait au moins vingt-six pieds de hauteur.

Au-dessus de la porte principale, on a in-

crusté un petit bas-relief antique, représentant trois femmes tenant des fruits à leurs mains. Au-dessous de ces figures on lit ces mots abrégés :

MAT. AUG. PH. E. MED.

On les explique ainsi :

Matronis Augustis, Philexus Egnaticus, medicus.

La cathédrale de Saint-Jean ne paraît pas avoir au premier abord l'âge que nous lui avons donné. Son portique et sa façade datent évidemment du quatorzième siècle, soit qu'ils aient été rebâtis ou seulement achevés à cette époque ; au reste, la date, preuve de sa naissance, se retrouvera, pour l'archéologue, dans l'architecture de la grande nef, dont les pierres portent la trace toute fraîche des souvenirs

rapportés des croisades, et des progrès que l'art oriental venait d'introduire chez les peuples occidentaux.

L'une des chapelles qui forment les bas-côtés de l'église, et dont en général l'architecte portait le nombre à sept, en mémoire des sept mystères, ou à douze, en l'honneur des douze apôtres, est nommée la chapelle Bourbon. La devise du cardinal, qui se compose de ces trois mots : *Nespoir ne peur*, est reproduite en plusieurs endroits. Pierre de Bourbon, son frère, y ajouta un P et un A entrelacés, ces lettres étant les premières de son nom de baptême et de celui d'Anne de France, sa femme. Quant aux chardons qui l'ornent, ils indiquent que le roi lui a fait un *cher don* en lui accordant sa fille. Hâtons-nous de dire que la ciselure vaut mieux que le calembourg.

L'un des quatre clochers, qui, contrairement aux règles architecturales du temps, flanquent l'édifice à chacun de ses angles, sert

de demeure à l'une des plus grosses cloches de France ; elle pèse trente-six mille.

L'hôtel de ville, situé sur la place des Terreaux, est probablement l'édifice que Lyon montre avec le plus de complaisance aux étrangers ; sa façade, élevée sur les dessins de Simon Maupin, présente tous les caractères du grandiose lourd et froid de l'architecture de Louis XIV. C'est en descendant ses marches que l'on se trouve en face de l'un des souvenirs historiques les plus terribles que l'histoire criminelle de la France garde dans ses archives : c'est sur le terrain qui s'étend aux pieds du voyageur que sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de de Thou.

Grâce au beau roman d'Alfred de Vigny, cette catastrophe est de nos jours devenue populaire ; la scène qui le clôt est une des belles scènes qui aient été conçues et écrites, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de mettre en face de l'invention sortie de la tête du poète

le récit positif et nu conservé par la plume du greffier. On pourra voir aux prises ces deux grandes déesses qui président, l'une à la poésie, l'autre à l'histoire, l'imagination et la vérité.

« Le vendredi 12 septembre 1642, monsieur le chancelier entra dans le palais du présidial de Lyon, sur les sept heures du matin, accompagné de messieurs les commissaires députés par le roi pour le procès de messieurs de Cinq-Mars et de Thou.

« M. le procureur général du roi au parlement du Dauphiné faisant ici la charge de procureur du roi.

» Comme ils furent dans la chambre du conseil, le chevalier du guet fut envoyé par sa compagnie au château de Pierre-Cize, pour faire venir M. de Cinq-Mars, lequel fut amené au palais sur les huit heures dans un carrosse de louage. Entrant dans le palais, il demanda : Où sommes-nous? On lui dit qu'il était au pa-

lais; de quoi il se contenta, et monta l'escalier avec beaucoup de résolution.

» Il fut appelé dans la chambre du conseil, devant les juges, où il demeura environ une heure et un quart.

» Environ vers neuf heures, M. le chancelier envoya le chevalier du guet quérir M. de Thou au même château de Pierre-Cize, et dans le même carrosse de louage.

» Une heure après, ou environ, M. de Laubardemont, conseiller au parlement de Grenoble, et M. Robert de Saint-Germain, sortirent de la chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur arrêt, et les résoudre à la mort, ce qu'ils firent, les exhortant à rappeler toutes les forces de leur esprit et de leur courage pour témoigner de la résolution dans une occasion qui étonne les plus constans. A cette nouvelle, ils affermirent leur esprit et témoignèrent une résolution extraordinaire, avouant eux-mêmes que véritablement ils

étaient coupables et méritaient la mort, à laquelle ils étaient bien résolus. Ici M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars en souriant : — Eh bien! monsieur, humainement je pourrais me plaindre de vous ; vous m'avez accusé, vous me faites mourir ; mais Dieu sait combien je vous aime! Mourons, monsieur, mourons courageusement et gagnons le paradis. — Ils s'embrassèrent l'un l'autre d'une grande tendresse, s'entre-disant que, puisqu'ils avaient été si bons amis durant leur vie, ce leur serait une grande consolation de mourir ensemble.

» Alors ils remercièrent ces messieurs les commissaires, lesquels ils embrassèrent, et les assurèrent qu'ils n'avaient aucun regret de mourir, et qu'ils espéraient que cette mort serait le commencement de leur bonheur. Ensuite on appela Pallerue, greffier criminel du présidial de Lyon, pour leur prononcer leur arrêt.

» Après la prononciation de l'arrêt, M. de

Thou dit d'un grand sentiment : — Dieu soit béni ! Dieu soit loué ! — et dit ensuite plusieurs belles paroles d'une ferveur incroyable, qui lui dura jusqu'à la mort. M. de Cinq-Mars, après la lecture de l'arrêt qui le condamnait à la question, dit : — La mort ne m'étonne point ; mais il faut avouer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oui, messieurs, je trouve cette question tout-à-fait extraordinaire à un homme de ma condition et de mon âge. Je crois que les lois m'en dispensent, au moins je l'ai ouï dire. La mort ne me fait point peur ; mais, messieurs, j'avoue ma faiblesse : j'ai de la peine à digérer cette question.

» Ils demandèrent chacun leur confesseur, savoir : M. de Cinq-Mars, le père Malavette, jésuite, et M. de Thou, le père Mambrun, aussi jésuite. Celui qui jusque alors avait eu la charge de les garder les remit, par l'ordre de M. le chancelier, entre les mains du sieur Thomé,

prévôt général des maréchaux du Lyonnais, et prit congé d'eux. . . . .

» Le père Malavette venu, M. de Cinq-Mars l'alla embrasser et lui dit : — Mon père, on veut me donner la question : j'ai bien de la peine à m'y résoudre. — Le père le consola et fortifia son esprit autant qu'il put dans cette fâcheuse rencontre. Il se résolut enfin, et comme M. de Laubardemont et le greffier le vinrent prendre pour le mener dans la chambre de la gêne, il se rassura, et, passant près de M. de Thou, il lui dit froidement : — Monsieur, nous sommes tous deux condamnés à mourir ; mais je suis bien plus malheureux que vous, car, outre la mort, je dois souffrir la question ordinaire et extraordinaire.

» On le mena en la chambre de la gêne, et, passant par une chambre des prisonniers, il dit : — Mon Dieu, où me menez-vous ? — Et puis : — Ah ! qu'il sent mauvais ici ! — Il fut ensuite une demi-heure dans la chambre de la

gêne, puis on le ramena sans qu'il eût été tiré, d'autant que par le retentum de l'arrêt il avait été dit qu'il serait seulement présenté à la question. A son retour, son rapporteur lui dit adieu dans la salle d'audience, et les larmes aux yeux, après avoir parlé quelque temps ensemble.

» Après quoi, M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment et de ne point appréhender la mort : et lui repartit qu'il ne l'avait jamais appréhendée, et quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avait toujours cru qu'il n'en échapperait pas. Ils demeurèrent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel ils s'embrassèrent deux ou trois fois et se demandèrent pardon l'un et l'autre avec des démonstrations d'amitié très-parfaites.

» Leur conférence finit par ces mots de M. de Cinq-Mars : — Il est temps de mettre ordre à notre salut.

» Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eut peine d'obtenir; il fit une confession générale de toute sa vie avec grande repentance de ses péchés et beaucoup de sentiment d'avoir offensé Dieu. Il pria son confesseur de témoigner au roi et à monseigneur le cardinal les regrets qu'il avait de sa faute, et comme il leur en demandait très-humblement pardon.

» Sa confession dura environ une heure, à la fin de laquelle il dit au père qu'il n'avait rien pris, il y avait vingt-quatre heures, ce qui obligea le père à faire apporter des œufs frais et du vin; mais il ne prit qu'un morceau de pain et un peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que se laver la bouche. Il témoigna à ce père que rien ne l'avait tant étonné que de se voir abandonné de tous ses amis, ce qu'il n'aurait jamais cru, et il lui dit que depuis qu'il avait eu l'honneur des bonnes grâces du roi, il avait toujours tâché à se faire des amis, et

qu'il s'était persuadé y avoir réussi; mais qu'il connaissait enfin qu'il ne fallait pas s'y fier, et que toutes les amitiés de cœur n'étaient que dissimulation. Le père lui répondit que telle avait toujours été l'humeur du monde, qu'il ne s'en fallait point étonner; ensuite il lui cita ce vieux distique d'Ovide.

Donec eris felix, multos numerabis amicos :
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

» Il se le fit répéter deux ou trois fois, tant il le trouva à son gré, et, l'ayant appris par cœur, le répéta quelquefois.

» Il demanda du papier et de l'encre pour écrire, comme il le fit à madame la maréchale, sa mère, qu'il priait, entre autres choses, de vouloir payer quelques dettes siennes, dont il lui envoya les mémoires, qu'il remit au père, pour faire voir le tout à M. le chancelier. Le principal sujet de ses lettres fut la prière qu'il

fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son âme. Il finit ainsi : « Au reste, madame, autant de pas que je vais faire, sont autant de pas qui me portent à la mort. »

» Cependant M. de Thou était dans la salle de l'audience avec son confesseur, dans des transports divins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son confesseur, il courut l'embrasser avec ces paroles : — Mon père, je suis hors de peine ; nous sommes condamnés à mort, et vous venez pour me mener dans le ciel. Ah ! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort ! Que c'est un chemin bien court ! Allons, mon père, allons à la mort ; allons au ciel, allons à la vraie gloire ! Hélas ! quel bien puis-je avoir fait dans ma vie qui m'ait pu obtenir la faveur que je reçois aujourd'hui de souffrir une mort ignominieuse pour arriver plus tôt à la vie éternellement glorieuse ?

» Je me servirai ici de la révélation naïve

de ce bon père, qui nous fait part de ce qu'il a remarqué. Voici comme il parle :

» M. de Thou me voyant près de soi en la salle d'audience, il m'embrassa, et me dit qu'il était condamné à mort, et qu'il fallait bien employer le temps qu'il lui restait de vie, et me pria de ne le point quitter et de l'assister jusqu'à la fin. Il me dit encore : — Mon père, depuis qu'on a prononcé ma sentence, je suis plus content et plus tranquille qu'auparavant. L'attente de ce qu'on ordonnerait et de l'issue de cette affaire, me mettaient en perplexité et inquiétude. Maintenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au paradis, et me disposer à la mort. Je n'ai aucune amertume ni malveillance contre personne. Mes juges m'ont jugé en gens de bien, équitablement et selon les lois. Dieu s'est voulu servir d'eux pour me mettre en son paradis, et m'a voulu prendre en ce temps, auquel, par sa bonté et sa miséricorde, je crois être bien disposé à la

mort; je ne peux rien de moi-même; cette constance et ce peu de courage que j'ai prouvent sa grâce.

» Alors il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, de contrition et repentance de ses péchés, et plusieurs oraisons jaculatoires. Il faut ici remarquer que, pendant les trois premiers mois de sa prison, il s'était disposé à la mort par la fréquentation des sacremens, par l'oraison, méditation et considération des mystères divins, par la communication avec ses pères spirituels, et lectures des livres de dévotion, particulièrement du livre de Bellarmin, sur les Psaumes, et du livre *De Arte bene moriendi*, du même auteur. Il choisissait pendant ce temps certains versets de psaume pour faire ses oraisons jaculatoires, et me disait qu'il entendait et pénétrait beaucoup mieux, et avec plus de sentiment en cette sienne affection, ces sentences de la sainte Écriture, qu'auparavant.

» Il saluait tous ceux qu'il voyait en cette

salle où nous étions, se recommandait à leurs prières, leur témoignait qu'il mourait content, et que les juges l'avaient jugé équitablement et selon les formes de la loi. Voyant venir M. de Laubardemont, qui avait été le rapporteur du procès, il alla au devant de lui, l'embrassa et le remercia de son jugement, lui disant : « Vous m'avez jugé en homme de bien ; » et ce, avec tant de tendresse et de cordialité, qu'il tira des larmes non seulement des yeux des assistans et de ses gardes, mais encore de son rapporteur, qui pleurait à chaudes larmes en l'embrassant.

» Un homme, envoyé de la part de madame de Pontac, sa sœur, lui vint dire ses derniers adieux. M. de Thou, croyant que c'était l'exécuteur de la haute justice, courut à lui et l'embrassa en lui disant : — C'est toi qui me dois aujourd'hui envoyer dans le ciel. — Mais ayant été averti que c'était un homme envoyé de la part de sa sœur, il lui dit : — Mon ami,

je te demande pardon; il y a si long-temps que je ne t'avais vu, que je te méconnaissais. Dis à ma sœur que je la prie de continuer en ses dévotions, comme elle a fait jusqu'à présent; que je connais maintenant mieux que jamais que ce monde n'est que mensonge et que vanité, et que je meurs content et en bon chrétien, et qu'elle prie Dieu pour moi, et qu'elle ne me plaigne point, puisque j'espère de trouver mon salut en ma mort. Adieu. — Cet homme se retira sans pouvoir dire une seule parole : pour lui, il sentait un courage et une force si extraordinaires à souffrir cette mort, qu'il craignait qu'il n'y eût de la vanité; et, se tournant vers moi, me dit : — Mon père, n'y a-t-il point de vanité en cela? Mon Dieu, je proteste devant votre divine majesté que moi-même je ne puis rien, et que toute ma force vient tellement de votre bonté et miséricorde, que si vous me délaissiez, je tomberais à chaque pas.

» Il demandait parfois si l'heure de partir pour aller au supplice approchait, quand on le devait lier; il priait que l'on l'avertît quand l'exécuteur de la justice serait là, afin de l'embrasser; mais il ne le vit point que sur l'échafaud.

» Sur les trois heures après-midi, quatre compagnies de bourgeois de Lyon, faisant environ douze cents hommes, furent rangées au milieu de la place des Terreaux, en sorte qu'ils enfermaient un espace carré d'environ quatre-vingts pas de chaque côté, dans lequel on ne laissait entrer personne que ceux qui étaient nécessaires.

» Au milieu de cet espace fut dressé un échafaud de sept pieds de hauteur et environ de neuf pieds carrés, au milieu duquel, un peu plus sur le devant, s'élevait un poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demi-pied; si bien que la principale face ou le

devant de l'échafaud regardait vers la boucherie des Terreaux du côté de la Saône, contre lequel échafaud on dressa une petite échelle de huit échelons, du côté des Dames de Saint-Pierre. Toutes les maisons de cette place, toutes les fenêtres, murailles, toits, échafauds dressés, et généralement toutes les éminences qui ont vue sur cette place, étaient chargées de personnes de toutes conditions, âges et sexes.

»Environ sur les cinq heures du soir, les officiers prièrent le compagnon du P. Malavette de le vouloir avertir qu'il était temps de partir. M. de Cinq-Mars, voyant ce frère qui parlait à l'oreille de son confesseur, jugea bien ce qu'il voulait.

» — On nous presse, dit-il; il s'en faut aller. — Pourtant un des officiers l'entretint encore quelque temps dans sa chambre, d'où sortant, le valet de chambre qui l'avait servi depuis Montpellier, se présentant à lui, lui demanda

quelques récompenses de ses services:—Je n'ai plus rien, lui dit-il, j'ai tout donné. — De là il vint vers M. de Thou, vers la salle de l'audience, disant:— Allons, monsieur, allons, il est temps! — M. de Thou alors s'écria : *Lætatus sum in his quæ dictæ sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Là-dessus ils s'embrassèrent, puis sortirent.

» M. de Cinq-Mars marchait le premier, tenant le père Malavette par la main, jusque sur le perron, où il salua avec tant de bonne grâce et de douceur tout le peuple, qu'il tira des larmes des yeux d'un chacun : lui seul demeura ferme sans s'émouvoir, et garda cette fermeté d'esprit tout le long du chemin; jusque là que voyant son confesseur surpris d'un sentiment de tendresse à la vue des larmes de quelques personnes : — Qu'est-ce à dire ceci, mon père? lui dit-il; vous êtes plus sensible à mes intérêts que moi.

» M. Thomé, prévôt de Lyon, avec les ar-

chers de robe courte, et le chevalier du guet, avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au supplice.

» Sur les degrés du palais, M. de Thou, voyant un carrosse qui les attendait, dit à M. de Cinq-Mars : — Quoi! on nous mène en carrosse! va-t-on comme cela en paradis? Je m'attendais bien d'être lié et traîné sur un tombereau; ces messieurs nous traitent avec grande civilité, de ne nous point lier et de nous mener en carrosse. —Comme il y entrait, il dit à deux soldats du guet : — Voyez, mes amis, on nous mène au ciel en carrosse! — M. de Cinq-Mars était vêtu d'un bel habit de drap de Hollande fort brun, couvert de dentelles d'or larges de deux doigts; un chapeau noir retroussé à la catalane; des bas de soie verts, et par-dessus un bas blanc avec de la dentelle, et un manteau d'écarlate.

» M. de Thou était vêtu d'un habit de deuil de drap d'Espagne, avec un manteau court.

Ils se mirent tous deux au fond du carrosse sur le derrière, M. de Thou étant à droite de M. de Cinq-Mars, y ayant deux jésuites à chaque portière; savoir : deux confesseurs avec leurs frères; il n'y avait personne sur le devant du carrosse.

» L'exécuteur suivait à pied, qui était un portefaix (qu'ils appellent à Lyon gagne-denier), homme âgé, fort mal fait, vêtu comme un manœuvrier qui sert les maçons, qui jamais n'avait fait aucune exécution, sinon de donner la gêne, duquel il fallut se servir, parce qu'il n'y avait point d'autre exécuteur; celui de Lyon se trouvait avoir la jambe rompue.

» Dans le carrosse, ils récitèrent avec leurs confesseurs les litanies de Notre-Dame, le *Miserere* et autres prières et oraisons jaculatoires, firent plusieurs actes de contrition et d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des martyrs, et des tourmens qu'ils avaient soufferts. Ils saluaient

fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissait les rues par où ils passaient.

» Quelque temps après, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : — Monsieur, il me semble que vous devez avoir plus de regret que moi de mourir : vous étiez plus jeune et vous étiez plus grand dans le monde ; vous aviez de plus grandes espérances, vous étiez le favori d'un grand roi : mais je vous assure pourtant, monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela, qui n'est que du vent ; car, assurément, nous allions nous perdre : nous nous fussions damnés, et Dieu nous veut sauver. Je tiens notre mort pour une marque infaillible de notre prédestination, pour laquelle nous avons beaucoup plus d'obligation à Dieu que s'il nous avait donné tous les biens du monde : nous ne le saurions jamais assez remercier. — Ces paroles émurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes. Ils demandaient de temps en temps s'ils étaient encore bien loin

de l'échafaud : sur quoi le père Malavette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars s'il ne craignait point la mort.—Point du tout, mon père, répondit-il ; et c'est ce qui me donne de l'appréhension de voir que je n'en ai point. Hélas ! je ne crains rien que mes péchés.— Cette crainte l'avait fortement touché depuis sa confession générale.

» Comme ils approchaient de la place des Terreaux, le père Maubrun avertit M. de Thou de se souvenir sur l'échafaud de gagner les indulgences, par le moyen d'une médaille qu'il lui avait donnée, disant trois fois *Jésus !* Lors M. de Cinq-Mars, entendant ceci, dit à M. de Thou : — Monsieur, puisque je dois mourir le premier, donnez-moi votre médaille pour la joindre aux miennes, afin que je m'en serve le premier ; et puis on vous les conservera. — Et ensuite ils contestaient à qui des deux mourrait le premier.

» M. de Cinq-Mars disait que c'était à lui,

comme le plus coupable et le premier jugé, ajoutant que ce serait le faire mourir deux fois s'il mourait le dernier. M. de Thou demandant ce droit comme le plus âgé, le père Malavette prit la parole, et dit à M. de Thou : — Il est vrai, monsieur, que vous êtes le plus vieux, et vous devez être aussi le plus généreux. — Ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé : — Bien, monsieur ! repartit M de Thou; vous voulez m'ouvrir le chemin de la gloire ! — Ah ! dit M. de Cinq-Mars, je vous en ai ouvert le précipice ; mais précipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle. — Le père Malavette termina leur différend en faveur de M. de Cinq-Mars, jugeant qu'il était plus à propos qu'il mourût le premier.

» Étant proche de l'échafaud, on remarqua que M. de Thou, s'étant baissé et ayant vu l'échafaud, étendit les bras, et puis frappa les mains l'une contre l'autre, d'une action vive et d'un visage joyeux, comme s'il se fût réjoui

à cette vue, et dit à M. de Cinq-Mars : — Mais, monsieur, c'est d'ici que nous devons aller en paradis ! — Et se tournant à son confesseur : —Mon père, est-il bien possible qu'une créature si chétive comme moi doive prendre aujourd'hui possession d'une éternité bienheureuse ?

» Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud. Le prévôt étant venu dire à M. de Cinq-Mars que c'était à lui de monter le premier, il dit adieu à M. de Thou, et se congédièrent d'une grande affection, disant qu'ils se reverraient bientôt en l'autre monde, où ils seraient éternellement unis avec Dieu. Ainsi M. de Cinq-Mars descendit du carrosse et parut la tête levée et d'un visage gai. Un archer du prévôt s'étant présenté pour lui prendre son manteau, disant qu'il lui appartenait, son confesseur l'en empêcha et demanda au sieur prévôt si les archers y avaient droit; lui ayant dit que non, le père dit à M. de Cinq-Mars

qu'il disposât de son manteau comme il lui plairait. Lors il le donna au jésuite qui accompagnait son confesseur, disant qu'il le donnait pour faire prier Dieu pour lui.

» Ici, après les trois sons de trompette ordinaire, Pallerue, greffier criminel de Lyon, étant à cheval assez près de l'échafaud, lut leur arrêt, que ni l'un ni l'autre n'écoutèrent. Pendant quoi on abattit le mantelet de la portière du carrosse qui regardait l'échafaud, afin d'en ôter la vue à M. de Thou, qui demeura dans le carrosse avec son confesseur et son compagnon.

» M. de Cinq-Mars, ayant salué ceux qui étaient près de l'échafaud, se couvrit et monta gaiement l'échelle. Au second échelon l'archer du prévôt s'avança à cheval, et lui ôta par derrière son chapeau de dessus la tête; lors il s'arrêta tout court, et se tournant dit: — Laissez-moi mon chapeau! — Le prévôt, qui était près, se fâcha contre son archer, qui lui remit

en même temps son chapeau sur la tête, qu'il accommoda comme mieux lui semblait, puis acheva de monter courageusement.

» Il fit un tour sur l'échafaud, comme s'il eût fait une démarche de bonne grâce sur un théâtre, puis il s'arrêta et salua tous ceux qui étaient à sa vue, d'un visage riant; après s'être couvert, il se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied et mis la main au côté; il considéra toute cette grande assemblée d'un visage assuré, qui ne témoignait aucune peur, et fit encore deux ou trois belles démarches.

» Son confesseur étant monté, il le salua, jetant son chapeau devant lui sur l'échafaud; il embrassa étroitement ce père, qui pendant cet embrassement l'exhorta d'une voix basse de produire quelques actes d'amour de Dieu, ce qu'il fit d'une grande ardeur.

» De là il se mit à genoux aux pieds de son confesseur qui, lui donna la dernière absolution, laquelle ayant reçue avec humilité, il se leva et s'alla mettre à genoux sur le bloc, et

demanda : — Est-ce ici, mon père, où il me faudra mettre? — Et comme il sut que c'était là, il essaya son cou, l'appliquant sur le poteau; puis, s'étant relevé, il demanda s'il fallait ôter son pourpoint; et comme on lui eut dit que oui, il se mit en devoir de se déshabiller, et dit : — Mon père, je vous prie, aidez-moi. — Lors le père et son compagnon lui aidèrent à le déboutonner et à lui ôter son pourpoint. Il garda toujours ses gants, que l'exécuteur lui ôta après sa mort.

» L'exécuteur s'approcha avec des ciseaux que M. de Cinq-Mars lui ôta des mains, ne voulant pas qu'il le touchât, et, les ayant baisés, les présenta au père, disant : — Mon père, je vous prie, rendez-moi ce dernier service, coupez-moi mes cheveux. — Le père les donna à son compagnon pour les lui couper, ce qu'il fit. Cependant il regardait doucement ceux qui étaient proche de l'échafaud, et dit au père : — Coupez-les-moi bien, je vous prie. — Puis, élevant les yeux vers le ciel, il dit : — Ah! mon

Dieu! qu'est-ce que le monde? — Après qu'ils furent coupés, il porta les deux mains à sa tête, comme pour raccommoder ceux qui restaient à côté; le bourreau s'étant avancé presque à côté de lui, il lui fit signe de la main qu'il se retirât; il fit de même deux ou trois fois; il prit le crucifix et le baisa, puis l'ayant rendu, il s'agenouilla derechef sur le bloc, devant le poteau qu'il embrassa; et voyant en bas devant soi un homme qui était à M. le grand maître, il le salua et lui dit : — Je vous prie d'assurer à M. de La Melleraye que je suis son très-humble serviteur. — Puis s'arrêta un peu et continua : — Dites-lui que je le prie de faire prier Dieu pour moi. — Ce sont ses propres mots.

» De là l'exécuteur vient par derrière avec ses ciseaux pour découdre son collet, qui était attaché à sa chemise. Ce qu'ayant fait, il le lui ôta, le faisant passer par-dessus sa tête. Puis, lui-même ayant ouvert sa chemise pour mieux découvrir son cou, ayant les mains

jointes dessus le poteau qui lui servait comme d'un accoudoir, il se met en prières.

» On lui présenta le crucifix, qu'il prit de la main droite : tenant le poteau embrassé de la gauche, le baisa, le rendit et demanda ses médailles au compagnon de son confesseur, lesquelles il baisa et dit trois fois *Jésus* ; après il les lui remit, et, se tournant hardiment vers l'exécuteur, qui était là debout, et n'avait pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté sur l'échafaud, lui dit : — Que fais-tu là? qu'attends-tu? — Son confesseur s'étant retiré sur l'échelle, il le rappela et lui dit : — Mon père, venez-moi aider à prier Dieu. — Il se rapprocha et s'agenouilla auprès de lui, lequel récita d'une grande affection le *Salve regina* d'une voix intelligible, sans hésiter, pesant toutes ces belles paroles, et particulièrement étant arrivé à ces mots : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende*, et le reste, il se baissait et levait les yeux au ciel avec dévotion et

d'une façon toute ravissante. Après, son confesseur pria de sa part ceux qui étaient présens de dire pour lui un *Pater noster* et un *Ave Maria.*

» Pendant quoi l'exécuteur tira de son sac un couperet (qui était comme celui des bouchers, mais plus gros et plus carré). Enfin, ayant levé d'une grande résolution les yeux au ciel, il dit : — Allons mourir ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! — Puis, d'une constance incroyable, sans être bandé, posa fort proprement son cou sur le poteau, tenant le visage droit tourné vers le devant de l'échafaud. Embrassant fortement de ses deux bras le poteau, il ferma les yeux et la bouche, et attendit le coup que l'exécuteur lui vint donner assez lentement et pesamment, s'étant mis à sa gauche et tenant son couperet des deux mains. En recevant le coup il poussa d'une voix forte comme : Ah ! qui fut étouffé dans le sang ; il leva les genoux de dessus le bloc,

comme pour se lever, et retomba en la même assiette qu'il était.

» La tête ne s'étant pas entièrement séparée du corps par ce coup, l'exécuteur passa à sa droite par derrière, et, prenant la tête par les cheveux de la main droite, de la gauche il scia avec son couperet une partie de la trachée-artère, et la peau du cou qui n'était pas coupée; après quoi il jeta la tête sur l'échafaud, qui de là bondit à terre, où l'on remarqua qu'elle fit encore un demi-tour et palpita assez long-temps. Elle avait le visage tourné vers les religieuses de Saint-Pierre, et le dessus de la tête vers l'échafaud, les yeux ouverts.

» Son corps demeura droit comme le poteau qu'il tenait toujours embrassé, tant que l'exécuteur le tira de là pour le dépouiller, ce qu'il fit; puis il le couvrit d'un drap et mit son manteau par-dessus. La tête ayant été rendue sur l'échafaud, elle fut mise auprès du corps, sous le même drap.

» M. de Cinq-Mars étant mort, on leva la

portière du carrosse, d'où M. de Thou sortit d'un visage riant, lequel, ayant fort civilement salué ceux qui étaient là auprès, monta assez vite et généreusement sur l'échafaud, tenant son manteau plié sur le bras droit, où, d'abord jetant son manteau d'une façon allègre, courut les bras étendus vers son exécuteur, qu'il embrassa et baisa en disant : — Ah! mon frère, mon cher ami, que je t'aime! il faut que je t'embrasse puisque tu me dois causer aujourd'hui un bonheur éternel : tu dois me mettre dans le paradis. Puis, se tournant sur le devant de l'échafaud, il se découvrit et salua tout le monde, et jeta derrière soi son chapeau, qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars. De là, se retournant vers son confesseur, il dit d'une grande ardeur : — Mon père, *spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.*

» Le père lui ayant dit quelques paroles de dévotion qu'il écoutait attentivement, il lui dit qu'il avait encore quelque chose à dire touchant sa conscience, se mit à genoux, lui déclara ce

que c'était, et reçut la dernière absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant reçue, il ôta son pourpoint et se mit à genoux et commença le psaume cent quinze, qu'il récita par cœur et paraphrasa en français, presque tout au long, d'une voix assez haute et d'une action vigoureuse, avec une ferveur indicible, mêlée d'une sainte joie. — Il est vrai que j'ai trop de passion pour cette mort, disait-il; n'y a-t-il point de mal? Mon père (dit-il plus bas en souriant, se tournant à côté vers le père), j'ai trop d'aise : n'y a-t-il point de vanité? Pour moi, je n'en veux point.

» Tout cela fut accompagné d'une action si vive, si gaie et si forte, que plusieurs de ceux qui étaient éloignés pensaient qu'il fût dans des impatiences, et qu'il déclamait contre ceux qui étaient cause de sa mort.

» Après ce psaume, étant encore à genoux, il tourna sa vue à main droite, et voyant un homme qu'il avait embrassé dans le palais,

parce qu'il le rencontra avec un huissier du conseil qu'il connaissait, il le salua de la tête et du corps, et lui dit gaiement : — Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.

» Il se leva, et l'exécuteur s'approchant pour lui couper les cheveux, le père lui ôta les ciseaux pour les donner à son compagnon ; ce que M. de Thou voyant, il les lui prit des mains disant : — Quoi! mon père, croyez-vous que je le craigne? n'avez-vous pas bien vu que je l'ai embrassé? Je le baise, cet homme-là, je le baise. Tiens, mon ami, fais ton devoir : coupe-moi les cheveux. — Ce qu'il commença de faire. Mais, comme il était lourd et maladroit, le père lui ôta les ciseaux, et les fit couper par son compagnon, pendant quoi il regardait d'un visage assuré et riant à ceux qui étaient les plus proches, levant quelquefois amoureusement les yeux au ciel ; et s'étant levé quelque peu de temps, il prononça cette belle sentence de Saint-Paul :

» *Non contemplantibus nobis quæ videntur,*

sed quæ non videntur : quæ enim videntur, temporalia ; quæ autem non videntur, æterna. »

» Ses cheveux coupés, il se mit à genoux sur le bloc et fit une offrande de soi-même à Dieu, avec des paroles et des sentimens que je ne puis exprimer ; il demanda à tous un *Pater* et un *Ave Maria* avec des paroles qui perçaient le cœur, baisa le crucifix avec grand sentiment d'amour, demanda les médailles pour gagner l'indulgence, puis dit :

» — Mon père, ne me veut-on point bander ? — Et comme le père lui répondit que cela dépendait de lui, il dit : — Oui, mon père, il me faut bander. — Et, regardant ceux qui étaient les plus proches, dit : — Messieurs, je l'avoue, je suis poltron, je crains de mourir. Quand je pense à la mort, je tremble, je frémis, mes cheveux se hérissent ; et si vous voyez quelque peu de constance en moi, attribuez cela à Notre-Seigneur, qui fait un miracle pour me sauver ; car effectivement, pour bien mourir en l'état où je suis, il faut de la résolu-

tion ; je n'en ai point, mais Dieu m'en donne et me fortifie puissamment.

» Puis il mit les mains dans ses pochettes pour y chercher son mouchoir, afin de se bander, et, l'ayant tiré à moitié, il le resserra, et pria de fort bonne grâce ceux qui étaient en bas de lui jeter un mouchoir. Aussitôt on lui en jeta deux ou trois; il en prit un, et fit grande civilité à ceux qui lui avaient jeté, promettant de prier Dieu pour eux au ciel, n'étant pas en son pouvoir de leur rendre ce service dans ce monde. L'exécuteur vint pour le bander de ce mouchoir; mais comme il le faisait fort mal, mettant les coins de ce mouchoir en bas, qui couvraient sa bouche, il le retroussa et s'accommoda mieux.

» Après, il mit son cou sur le poteau (qu'un frère jésuite avait torché de son mouchoir, parce qu'il était tout moite de sang), et demanda à ce frère s'il était bien. Il lui dit qu'il fallait qu'il avançât un peu davantage sa tête sur le devant; ce qu'il fit.

En même temps l'exécuteur, s'apercevant que les cordons de la chemise n'étaient point déliés et qu'ils lui tenaient le cou serré, s'avança pour les délier; ce qu'ayant senti, il demanda : — Qu'y a-t-il? faut-il encore ôter la chemise? — et se disposait déjà à l'ôter. On lui dit que non, et qu'il fallait seulement ôter les cordons.

» Et, ayant mis sa tête sur le poteau, il prononça ses dernières paroles, qui furent : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hosti protege, et hora mortis suscipe* ; puis : *In manus tuas, Domine*. Et lors ses bras commencèrent à tremblotter, en attendant le coup, qui fut donné tout en haut du cou, trop près de la tête; duquel coup le cou, n'étant coupé qu'à demi, le corps tomba au côté gauche du poteau, à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes et les pieds et haussant faiblement les mains. Le bourreau voulut le renverser pour achever par où il avait commencé; mais, effrayé des cris que l'on faisait

contre lui, donna trois ou quatre coups sur la gorge, et ainsi lui coupa la tête, qui demeura sur l'échafaud.

» L'exécuteur, l'ayant dépouillé, porta son corps, couvert d'un drap, dans le carrosse qui les avait amenés; puis il mit aussi M. de Cinq-Mars, et leurs têtes, qui avaient encore les yeux ouverts, particulièrement celle de M. de Thou, qui semblait être vivante. De là ils furent portés aux Feuillans, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. M. de Thou a été embaumé et mis dans un cercueil de plomb pour être transporté en sa sépulture.

» Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes devaient laisser à la postérité une autre mémoire que celle de leur mort. Je laisse à chacun d'en faire tel jugement qu'il lui plaira, et me contente de dire que ce nous est grande leçon de l'inconstance de la fortune. »

Je ne sais pas s'il est possible de trouver,

quelque imagination que l'on ait, rien de pareil à ce récit, dont la vérité fait le seul mérite. L'imagination est une déesse, mais la vérité est une sainte.

IX

Lyon moderne.

Si l'on veut prendre une idée quelque peu honorable de Lyon, il faut y arriver par la Saône. Alors son aspect, triste, sale et monotone vu des autres routes, se présente avec quelque peu de grandiose et beaucoup de pittoresque. On est d'abord accueilli par l'île Barbe, jolie fabrique qui semble venir au-devant du voyageur pour lui faire les hon-

neurs de la ville. Si l'on veut y descendre, on y trouvera quelques débris antiques, un puits, que la tradition dit creusé par Charlemagne, et les ruines d'une église du douzième siècle ; puis, en continuant d'avancer, on passera au pied du rocher de Pierre-Scise, qu'Agrippa fit couper lorsqu'il construisit ses quatre voies militaires, dont l'une, dirigée du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait vers les Pyrénées, l'autre vers le Rhin, la troisième vers l'océan Breton, et la quatrième dans la Gaule narbonnaise. Un château fortifié, qui servait de prison d'État, s'élevait autrefois à sa cime. Nous avons vu que ce fut de ses cachots que sortirent, pour aller faire leur pèlerinage de mort à la place des Terreaux, MM. de Thou et de Cinq-Mars.

A trois cents pas de Pierre-Scise s'élève un autre rocher, surmonté non pas d'une prison d'État, mais d'un homme sans tête, et qui tient une bourse à la main. Cette statue est celle d'un brave Allemand qui consacrait une

partie de ses revenus à marier les filles de son quartier. Je ne sais si ce fut la reconnaissance des femmes ou la dévotion des filles qui lui éleva ce monument; mais ce dont on est sûr, c'est que ce fut la rancune d'un mari qui l'a mis dans l'état déplorable où il est depuis plus de dix ans.

C'est lorsqu'on a dépassé seulement la roche de l'homme sans tête qu'on aperçoit Lyon dans toute sa longueur. Si l'on continue de suivre la rivière, on passera devant l'apside de l'église Saint-Jean, et c'est, je crois, le seul monument qu'on trouvera sur la route; puis on arrivera au pont de la Mulatière, qui marque la jonction du Rhône et de la Saône. C'est à l'extrémité de ce pont que commence le chemin de fer qui va à Saint-Étienne. Le premier obstacle qu'on a eu à vaincre pour l'établir est un rocher qu'il a fallu percer pendant l'espace de deux cents pas à peu près, et qui forme une voûte où il est dangereux de s'engager, ainsi que le prouve cette

inscription, que la prévoyance paternelle du maire de Lyon a fait placer sur un des côtés :

Il est défendu de passer sous cette voûte, sous peine d'être écrasé.

Cette recommandation, si concise qu'elle paraisse au premier abord, ne fut, à ce qu'il paraît, cependant pas suffisante; car on fut obligé d'en mettre une autre plus sévère, conçue en ces termes et qui forme son pendant :

Il est défendu de passer sous cette voûte, sous peine de payer l'amende.

Si, après avoir pris, grâce aux deux inscriptions, une idée sommaire des habitans, on veut s'en faire une réelle de la ville, on suivra le chemin des Étroits, où Rousseau passa une si délicieuse nuit et Mouton Duvernet une si terrible journée, et l'on montera à Notre-Dame de Fourrière, vierge de grande renommée et miraculeuse comme une madone romaine. De là on verra s'étendre, au premier

plan, un amas de maisons, que rendent plus grises et plus sales encore le reflet argenté du fleuve et de la rivière qui les entourent; au second plan, des plaines vertes et des paysages, que quelques montagnes commencent à accidenter; enfin, au troisième plan, l'immense chaîne des Alpes, dont les pics neigeux se confondent avec les nuages.

A quelques pas de l'église, on peut entrer dans la maison de l'abbé Caille, de la terrasse de laquelle le pape Pie VII, pendant son voyage forcé en France, a donné sa bénédiction à la ville, humblement couchée à ses pieds. Outre le souvenir religieux que rappelle cette terrasse, c'est de sa balustrade qu'on découvrira Lyon dans sa plus grande étendue.

Quoique la ville que l'on aura alors sous les yeux soit, comme nous l'avons dit, la patrie de Philibert Delorme, de Coustou, de Coisevox, de Louise Labbé, de Dugast Monthel et de Ballanche; quoiqu'elle ait une académie, fille si bien élevée, disait Voltaire, qu'elle n'a ja-

mais fait parler d'elle; quoiqu'elle se glorifie d'une école de peinture qui nous a donné Dubost et Bonnefond, son génie est tout mercantile : point de jonction de quatorze grandes routes et de deux fleuves, qui apportent les commandes et emportent les produits. La divinité de la ville est le commerce; non point ce commerce des ports de mer, rehaussé des dangers d'une navigation lointaine, où le négociant est capitaine et les ouvriers matelots; non point le commerce poétique de Tyr, de Venise et de Marseille, à qui le soleil d'orient fait une auréole, à qui les étoiles du midi font une couronne, les brouillards d'occident un voile, et les glaces du nord une ceinture; mais le commerce stationnaire et hâve, qui s'assied derrière un comptoir ou s'accoude sur un métier; qui énerve par le défaut d'air, et abrutit par l'absence d'horizon; qui enlève à la journée seize heures de travail, et ne donne en échange à la faim que la moitié du pain qu'elle demande. Oui, certes, Lyon est une ville ani-

mée et vivante, mais animée et vivante comme une mécanique, et le tic-tac des métiers est le seul battement de son cœur.

Aussi, lorsque les battemens de ce cœur s'arrêtent faute d'ouvrage, la ville n'est plus qu'un corps paralysé auquel on ne peut rendre le mouvement que par le moxa des commandes ministérielles et le galvanisme des fournitures royales; alors trente mille métiers s'arrêtent, soixante mille individus se trouvent sans pain, et la faim, mère de la révolte, commence à hurler dans les rues tortueuses de la seconde capitale de France.

Lorsque nous passâmes à Lyon, Lyon sortait d'une de ces crises sanglantes; ses rues étaient encore balafrées, ses maisons croulantes, ses pavés sanglans; et c'était la seconde fois, depuis trois ans, que se reproduisait cette terrible lutte, dont quelque jour le tocsin nous réveillera encore. C'est que malheureusement il n'en est point des révoltes commerciales comme des émeutes politiques : en politique,

les hommes vieillissent, les esprits se calment, les prétentions se consolident; en commerce, les besoins sont toujours les mêmes et se renouvellent chaque jour; car il ne s'agit point de faire triompher des utopies sociales, mais de satisfaire des besoins physiques. On attend après une loi; on meurt faute d'un morceau de pain.

Pour comble de malheur, le commerce de Lyon, qui jusqu'à présent l'a emporté par la supériorité de son dessin et par le moelleux de ses tissus sur l'Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Moravie, la Bohème, la Prusse rhénane et l'Autriche; Lyon, dont les velours luttent avec ceux de Milan et les gros de Naples avec ceux d'Italie, vient de voir s'établir une concurrence terrible qu'il lui était difficile de prévoir et qu'il lui sera impossible d'empêcher : l'Amérique, qui, sur les deux cents millions d'affaires que fait annuellement la cité laborieuse, ouvrait à elle seule un débouché de cinquante millions, menace de s'ap-

provisionner désormais à une autre source. Depuis trois ou quatre ans, ce ne sont plus que des échantillons qu'elle achète ; ces échantillons, elle les transporte à la Chine, où la douceur du climat permet au ver à soie de filer son cocon sur le mûrier même, et où le peu de besoins des habitans se satisfait pendant une année du salaire qui en France suffit à peine à trois mois. Il en résulte que le peuple chinois, dénué de goût, de variété et d'invention, mais doué du génie du calque et de l'imitation, arrive, dans son tissu et dans son dessin, au même degré de valeur que l'ouvrier lyonnais, mais que, comme la matière première et la main-d'œuvre sont à vil prix, il y a économie d'un tiers, à peu près, pour le spéculateur américain qui va s'approvisionner à Canton.

Lyon offre donc l'aspect d'une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfans. Si l'un d'eux a une tête organisée pour la mécanique, il rêve la

réputation de Jacquart, et applique toute son imagination à la découverte de quelque métier à tisser; si un autre naît peintre, au lieu de lui laisser jalouser la réputation de Raphaël ou de Rubens, on enchaîne son crayon dans les contours d'une broderie; on ne lui permet de reproduire de la nature que les fleurs aux formes gracieuses et aux couleurs vives; il n'applaudit à ses compositions qu'autant qu'elles tracent des bouquets, des guirlandes ou des semés d'une tournure nouvelle; et à cet art, qui devient un métier, il peut gagner jusqu'à 10,000 francs par an, c'est-à-dire plus que n'ont gagné pendant chacune des dix années de leur vie artistique Ingres et Delacroix, qui cependant sont les deux plus grands génies de la peinture moderne.

On comprend que, quant aux malheureux que leur vocation pousse vers la poésie, l'histoire ou le drame, il leur faut une vertu plus qu'humaine pour lutter non seulement contre l'indifférence, mais encore contre le mépris

qui accueille leurs productions. L'aristocratie lyonnaise, toute composée de commerçans qui ont passé par l'échevinage, n'est pas moins insouciante que la bourgeoisie à tous les efforts que l'esprit humain peut tenter dans un autre but que celui de la perfection du tissage ou de la broderie des étoffes; si bien que deux libraires suffisent à approvisionner la seconde capitale du royaume, et qu'un seul grand théâtre est plus que suffisant à sa curiosité.

Au milieu de cette population préoccupée toute entière d'intérêts matériels, je savais cependant que je devais rencontrer, enchaînée à Lyon, par ses devoirs de mère et de femme, une de ces organisations les plus poétiques de notre époque, madame Marceline Valmore, que je connaissais depuis long-temps par ses œuvres, et depuis un an ou deux personnellement. La pauvre prophétesse exilée, qui à Paris serait l'honneur de nos salons, était là aussi ignorée que si elle eût habité un village des

Landes ou de la Bretagne, et elle se gardait bien de rompre son incognito, de peur qu'à la moindre révélation de son beau talent, le petit cercle d'amis au milieu duquel elle vit ne s'éloignât d'elle ; aussi me reçut-elle comme un frère dans le même dieu, dieu inconnu à Lyon, et à qui elle n'osait adresser que dans la solitude et l'isolement ses sublimes prières. A force de la tourmenter, je parvins à lui faire ouvrir le tiroir d'un petit secrétaire fermant à secret, et dans lequel étaient cachées à tous les yeux ces fleurs nées dans l'ombre, et dont elle me permit d'emporter une des plus fraîches et des plus humides.

Quelle humiliation pour la ville de Lyon si elle avait pu savoir qu'au tic-tac de ses métiers avaient pu éclore de pareils vers ! Heureusement elle se serait consolée en pensant que madame Valmore n'était point du commerce.

X

**Vienne la belle, Vienne la sainte,
Vienne la patriote.**

Si Lyon est, comme nous l'avons dit, le premier point où on rencontre, en venant de Paris par le Bourbonnais, des traces de la civilisation romaine, une fois sorti de cette ville, le voyageur qui se dirige vers le Midi, en suivant le cours du Rhône, ne cesse plus de marcher sur cette terre que la maîtresse du monde avait appelée sa fille bien aimée, sa province

chérie. Alors ce n'est plus que rarement que les édifices du moyen âge l'emportent en nombre et en valeur sur les monumens antiques. Presque tous les souvenirs qu'on rencontre vivent depuis deux mille ans, et les débris qui restent de cette époque s'élèvent si gigantesques, que, tout ruinés qu'ils sont, ils étouffent sous leur ombre tout ce qui a essayé d'y pousser depuis ; c'est que, de toutes les civilisations qui successivement ont envahi le monde dans leur marche, nulle n'a si profondément fouillé le sol avec ses racines de pierre, ne s'est si largement étendue au soleil et si fièrement élevée vers les cieux.

Aussi, à mesure qu'on pénètre vers le Midi, on commence à se faire une idée exacte de la grandeur de ce peuple, qui bâtissait des villes pour les haltes de ses armées, qui détournait des fleuves pour faire une cascade, et qui laissait des collines là où il avait scié les pierres de ses monumens. De temps en temps, cependant, une grande ombre ou un grand édifice

gothique se projette ou s'élève sur cette terre de la colonie; c'est Louis IX s'embarquant près des remparts d'Aigues-Mortes; le comte de Toulouse faisant amende honorable sur les marches de la basilique de Saint-Gilles, ou le baron des Adrets précipitant les catholiques du haut des remparts de Mornas. Mais tout cela s'efface, il faut l'avouer, devant l'arc de triomphe d'Orange et le passage d'Ahenobarbus, devant les arênes d'Arles et la mémoire de Constantin; enfin, le Midi est déjà si beau, si grand et si romain, que Rome paraît moins grande et moins belle à qui a vu le Midi.

Lyon avait commencé à nous faire prendre langue avec l'antiquité; car, à défaut de vestiges externes, nous avions retrouvé dans son musée la table de bronze sur laquelle était gravée la harangue que Claude prononça n'étant encore que censeur pour faire accorder à sa ville natale le titre de colonie romaine, et les quatre mosaïques, dont la première représente une course de chars, la seconde Orphée jouant

de la lyre, et les deux autres une lutte de l'Amour avec Pan. Vienne allait nous montrer quelques restes encore debout; enfin Orange, Nîmes et Arles devaient nous initier à tous leurs mystères. Nous résolûmes donc de nous arrêter un jour ou deux à Vienne, et prenant terre en face de l'hôtel de la *Table-Ronde*, nous laissâmes notre bateau à vapeur continuer sa route rapide vers Marseille.

Que Vienne ait été, ainsi que le dit le dominicain Lavinius, bâtie par Allobrox, qui régnait sur les Celtes au temps où Ascalade régnait sur les Assyriens, et que par conséquent elle soit contemporaine de Babylone et de Thèbes; qu'elle ait été fondée, comme le veut Jean Marquis, par un banni d'Afrique qui aborda dans le Gaules au moment où Amasias régnait à Jérusalem, et que, par conséquent, elle ait précédé Rome de cent huit ans; qu'elle soit de fondation authoctone, ou qu'elle doive sa naissance à la migration d'une colonie; il est facile de voir au premier aspect que

le sol de Vienne est un de ces emplacemens désignés par la nature aux hommes pour y bâtir leurs villes. Abritée par cinq montagnes, qui forment autour d'elle un demi-cercle et la garantissent du vent du nord et du soleil du midi; coupée de l'est à l'ouest par la petite rivière de la Gère, qui fait tourner ses moulins; limitée du nord au midi par le Rhône, qui s'avance large et splendide en portant ses produits à la mer, Vienne était déjà la capitale des Allobroges, lorsque Annibal descendit des Pyrénées, traversa le Rhône et franchit les Alpes. De cette première et mystérieuse civilisation contemporaine du vainqueur de Trasimène et du vaincu de Lama, il ne reste rien qu'une de ces pierres si communes en Bretagne et si rares dans le midi. Ce *peulvan* est couché près des balmes viennoises, sur les limites de Vaulx en Veley, et de Decène, dans le canton de Meyrieux; tous les autres furent renversés lors de la conquête des Romains, ou du moins

pendant le séjour qu'ils firent dans cette capitale de l'Allobrogie.

C'est de cette époque seulement, c'est-à-dire à compter de soixante ans avant le Christ, que l'on peut reconstruire la ville et se faire une idée exacte de ce qu'elle devait être. L'enceinte romaine est encore aujourd'hui parfaitement reconnaissable, car les remparts sont restés debout sur plusieurs points, et partout où ils sont tombés, on retrouve et on peut suivre leurs fondations. Quant aux pierres qui manquent aux remparts, elles ont été employées à bâtir les églises, l'hôpital et le collége. Derrière les murs s'élevèrent un palais impérial, un palais du sénat, un panthéon, un temple de Mars, un temple de la Victoire, un théâtre, un amphithéâtre et un forum ; et, pour garder sa conquête, que Rome, maîtresse jalouse, venait d'enfermer dans son arène de pierres, à la cime de chacune des montagnes qui dominent Vienne, elle bâtit une forteresse.

Mais bientôt ces remparts devinrent trop étroits, et sa population se débanda de deux côtés; des maisons, des temples et des palais s'élevèrent au midi sur le terrain où est aujourd'hui la plaine de l'Aiguille, et au nord sur l'emplacement moderne de Sainte-Colombe et de Saint-Romain. Alors un pont s'étendit sur le Rhône, qui unissait le faubourg à la ville; ses collines se couvrirent de riches villas qui lui donnèrent l'air d'un vaste amphithéâtre; des miracles d'architecture surgirent de tous côtés; les prairies vagabondes et capricieuses descendirent et remontèrent à leur fantaisie des rives du Rhône. C'est alors que Vienne fut appelée Vienne la Belle; que César lui donna pour armes l'aigle maternelle, et qu'Auguste en fit la capitale de l'empire romain dans les Gaules.

De cette seconde civilisation, il reste encore debout une partie des remparts, un temple antique, la pyramide de Septime Sévère par-

faitement conservée, et la tour de Pilâte qui s'écroule dans le Rhône.

Vers la fin du quatrième siècle, un homme entra dans cette ville toute païenne, seul et sans armes, mais porteur de la parole chrétienne, et plus puissant de cette parole que ne l'eût été un empereur avec son armée. Le Panthéon, qui mettait le nord de la ville sous la protection de tous les dieux, sembla aussitôt s'écrouler, comme si un tremblement de terre les avait arrachés de leur base, et sur la place où il avait été s'éleva une basilique sous l'invocation de saint Étienne, le premier martyr de l'Église. A compter de ce moment, Vienne prit une face nouvelle; c'est qu'une ère nouvelle était venue; la civilisation chrétienne, qui devait se résumer dans saint Louis, étendait ses premières racines dans les fentes des monumens païens. Alors les premiers rois de Bougogne bâtissent leur château sur le palais impérial; une tour carrée s'élève sur le forum; l'église de Saint-Georges et la cathédrale de

Saint-Maurice sortent de terre ; la ville descend des collines et se rapproche du Rhône. A l'aigle d'or et aux ailes déployées succède l'écusson à l'orme de sinople, chargé d'un calice d'or et surmonté de la sainte hostie d'argent, en souvenir de ce que les rois bourguignons rendaient la justice sous un arbre de cette essence, et en mémoire du concile de 1311, pendant lequel fut instituée la fête du saint corps de Jésus-Christ : Vienne la belle est devenue Vienne la sainte.

La ville privilégiée conserva ce nom jusqu'à la fin du dernier siècle; mais, balafrée par le baron des Adrets, qui mutila la cathédrale, démantelée par le cardinal de Richelieu, qui fit sauter son château de Labatie, sillonnée par les dragons de Louis XIV, oubliée par Louis XV et par Louis XVI, Vienne, qui avait gardé le souvenir des jours de sa prospérité, adopta avec ardeur la régénération populaire. A l'encontre de Lyon, qui avait accueilli le parti royaliste, Vienne se jeta dans

l'opinion républicaine; confondant la religion avec la royauté, elle renia son blason sacré, coiffa sa pyramide d'un bonnet rouge, et Vienne la sainte disparut pour faire place à Vienne la patriote.

Aujourd'hui la métropole des Allobroges, la vice-reine de l'empire romain dans les Gaules, la capitale des deux royaumes de Bourgogne, n'est plus qu'une ville du second ordre, aux maisons mal bâties et aux rues tortueuses et sales. Nous cherchâmes longtemps de quel côté elle se présentait sous son aspect le plus pittoresque. Enfin, en gravissant la montagne au haut de laquelle s'élèvent les ruines du vieux château de Labatie, nous découvrîmes, par une échancrure de ses murailles, une grande partie de la ville, bâtie aux deux côtés de la Gère, torrent vert et écumeux qui serpente entre ses maisons, au milieu des toits desquels, comme Léviathan au-dessus des flots de la mer, nage pesamment la cathédrale de Saint-Maurice; puis, unis-

sant comme par un ruban Vienne à Sainte-Colombe, la fille et la mère, le pont de fil de fer, si léger qu'il semble une corde tendue d'un bord du fleuve à l'autre, tandis qu'au-dessous de lui un pilier brisé du vieux pont romain lève sa tête hors de l'eau et semble regarder avec étonnement son mince et élégant successeur; enfin, à l'extrémité méridionale de la ville, la pyramide aiguë que les uns croient avoir été le point central de la ville antique, et les autres le cénotaphe de Septime Sévère. Ce moment était heureusement choisi pour le paysage. Au premier plan, la ville était couverte de nuages de fumée noire et blanche; au second, le Rhône étincelait comme s'il eût roulé des flots d'argent fondu, et, à l'horizon, la cime des montagnes baignées par le soleil couchant se perdait dans un ton jaune et tiède, qui annonçait que c'était de ce côté que le midi venait au-devant de nous. Au premier coup d'œil, nous vîmes que, de nulle autre part, nous n'embrasserions un ensemble

aussi complet; en conséquence, nous nous mîmes aussitôt à la besogne, Jadin et moi, Jadin pour faire son dessin, et moi pour prendre dans Chorier Schneider et Mermet les notes historiques que l'on vient de lire.

En descendant de notre belvédère, que les habitans de Vienne appellent la montagne de Salomon, par corruption des deux mots latins *salutis mons*, nous nous dirigeâmes vers le musée, qui allait se fermer. Heureusement nous y trouvâmes le conservateur, M. Delorme, qui, avec cette obligeance hospitalière qu'on ne rencontre qu'en province, non seulement nous permit de prolonger notre visite au-delà de l'heure fixée, mais encore voulut nous servir de cicérone, et nous faire lui-même les honneurs de sa belle collection d'antiquités. Pourtant, si curieux que fussent les débris rassemblés dans cet ancien temple qui sert aujourd'hui de musée, la première chose qui attira mes yeux fut un portrait moderne représentant un jeune homme dont la figure

m'était connue. Comme je ne pouvais cependant me rappeler son nom pour l'appliquer à cette figure, je le demandai à M. Delorme, qui me répondit que c'était Pichalt.

Je fis d'abord en arrière et par la pensée un bond de sept ou huit ans, et je me rappelai où j'avais vu cette figure : c'était le soir même de la représentation de Léonidas, à qui le mérite de l'ouvrage, le talent de Talma et la mise en scène merveilleuse, dirigée par Taylor, avaient fait un immense succès. Bien jeune alors, et n'espérant jamais arriver à ce but, que Pichalt venait d'atteindre après onze ans de travail et d'attente, j'étais venu, comme un néophyte, étudier cette première œuvre trop vantée alors, trop oubliée aujourd'hui. En sortant après le cinquième acte, je vis dans le corridor un jeune homme entouré, pressé, porté dans les bras de ses amis. Il avait une belle et puissante tête, qu'on sentait pleine d'avenir; la fièvre qui le brûla depuis jaillissait de ses yeux, et ses cheveux, rejetés en arrière, dé-

Les antiquaires, qui veulent toujours que les anciens aient procédé constamment par allégories, ont été voir, dans cette action bien simple cependant, l'un la lutte du génie du bien et du génie du mal, l'autre un petit drame qui n'offre pas une plus grande vraisemblance. Selon ce dernier, les deux enfans étaient occupés à dénicher des oiseaux, lorsque l'un d'eux a rencontré une vipère qui l'a mordu au bras; son jeune ami s'empresse de sucer la plaie, tandis qu'un lézard lui apporte le dictame. La probabilité est que le sujet est tout simplement une lutte d'enfans qui veulent s'arracher un oiseau, et les animaux, un caprice de l'artiste.

Vient ensuite une levrette en marbre de Paros caressant son petit, et qui a été retrouvée à une lieue de Vienne, près de la grange Marat, L'exécution de ce morceau est charmante; mais la tête et le museau ayant manqué d'abord, et n'ayant été retrouvés et rajustés qu'ensuite, un mauvais emmanchement du cou nuit au premier effet qu'elle produit. Le petit chien,

enlevé par quelque coup violent, n'a pu être retrouvé. On voit au ventre de la mère la place où il adhérait. M. Denon avait offert à la ville de Vienne mille écus de ce marbre, tout mutilé qu'il est. La ville a refusé de le vendre.

Puis le torse d'une statue colossale de femme assise, aux mains mutilées, et à laquelle manquent les cuisses et la tête. A la finesse de l'exécution, que l'on peut apprécier dans les détails de l'ajustement, à la souplesse et au goût des draperies, il est facile de reconnaître une œuvre d'un maître grec. Ce qui rend cette assertion encore plus probable, c'est qu'on retrouve un trou creusé à la pointe dans le col, et qui avait sans doute été fait dans le but de placer sur les épaules de cette Cybèle ou de cette Cérès grecque la tête d'une impératrice romaine.

Parmi les briques que l'on a retrouvées et qui sont empilées dans un coin du musée, les unes portent le nom de Viviorum, et les autres de Glarianus. J'avais déjà trouvé la signature

de cet industriel antique sur les matériaux de même essence avec lesquels sont bâtis les bains d'Aix, en Savoie. La découverte de la date des monumens de l'une des deux villes pourrait donc fixer celle de l'autre. Une de ces briques est curieuse par une seconde signature, c'est celle du chien de l'un des ouvriers, qui a posé sa patte sur l'argile fraîche encore. La brique a été mise au four sans qu'on crût nécessaire d'effacer la trace canine qu'elle avait reçue, de sorte qu'elle l'a religieusement conservée comme un paraphe à la signature.

Parmi tous ces fragmens antiques est une relique sanglante du moyen âge; c'est la pierre carrée dans laquelle était renfermé le cœur du dauphin, fils de François Ier, donné à la ville de Vienne par Henri II. On sait que ce jeune prince mourut en faisant un voyage sur le Rhône. Déjà malade depuis Lyon, où il avait logé au couvent de Sainte-Claire, il fit en arrivant à Tournon une partie de paume, jeu qu'il aimait passionnément. Échauffé par cet

exercice, et oubliant le malaise qu'il éprouvait depuis trois ou quatre jours, il demanda un verre d'eau fraîche. Sébastien de Montecuculli, qu'il ne faut pas confondre avec Raimond de Montecuculli, le vainqueur des Turcs et le rival de Turenne, lui présenta la boisson qu'il demandait dans un vase de terre rouge. Le dauphin en but avec avidité, tomba malade et mourut au bout de quatre jours. Montecuculli, accusé d'empoisonnement, fut conduit à Lyon, interrogé, mis à la torture, et n'ayant pas la force de la supporter, avoua tout ce qu'on voulut; en conséquence Montecuculli fut condamné à être traîné sur la claie, puis écartelé. L'arrêt fut exécuté le 7 octobre 1536; et le peuple, exaspéré, arracha le corps des mains de l'exécuteur, mit le cadavre en morceaux et en jeta les lambeaux dans le Rhône.

En 1547, le corps du jeune prince, qui était resté à Tournon, fut transporté à Saint-Denis par ordre de Henri II; mais le cœur fut laissé

aux consuls de Vienne, avec une lettre du roi qui leur annonçait qu'en considération des bons sentimens que la ville avait manifestés pour son frère à l'époque de sa mort, il avait ordonné que son cœur serait enterré devant le grand autel de Saint-Maurice. Il y resta depuis cette année jusqu'en 93, époque à laquelle Vienne la patriote renia le legs fait à Vienne la sainte. La pierre qui renfermait le cœur du dauphin fut tirée de sa tombe, et la poussière qu'elle contenait jetée au vent. La pierre funéraire fut recueillie, portée au musée, et un cœur en mosaïque indiqua encore la place où était le cœur véritable.

Nous ne quittâmes M. Delorme que lorsque l'absence entière du jour ne nous permit plus de distinguer tous ces fragmens mutilés d'une autre civilisation. Un des sentimens les plus naturels de l'homme est de rattacher l'époque où il vit aux temps où d'autres hommes ont vécu ; c'est que le souvenir nous a été donné pour étendre les limites de la vie en faisant

notre âme, sinon notre corps, contemporaine de tous les siècles.

Le lendemain, nous consacrâmes notre matinée à visiter la cathédrale de Saint-Maurice, qui est le plus beau monument gothique de toute la période où Vienne s'est appelée la sainte. Elle a été commencée en 1052 par les anciens prélats de Vienne, qui étaient si riches que, tandis que, pour l'érection d'un pont qui devait remplacer le pont antique qui conduisait de Vienne à Sainte-Colombe et qui était tombé dans le Rhône, le commandeur de Saint-Antoine donnait quinze florins, et le seigneur de Montluel six, le précenteur Pierre de Saluce en donnait cent, et Laureton Baretonis, doyen de l'église, en donnait soixante. Elle était achevée en 1513, année où le baron des Adrets, qui devait la mutiler cinquante ans plus tard, naissait au château de la Frette. En effet, la première pensée de cet apôtre terrible du protestantisme fut de dépouiller l'église de ses ornemens, et de briser une partie

des saints du portail. Vingt-quatre niches sont encore vides par suite de cette exécution, qui pensa s'étendre jusqu'à la ruine entière de l'église. En effet, on commença à scier les piliers, afin que leur chute entraînât celle de l'édifice ; et pour que les ouvriers de destruction ne fussent pas écrasés par la voûte, on devait soutenir ces massives colonnes par des étançons de bois auxquels on aurait mis le feu. Le baron des Adrets suivait sans doute une tradition antique, car ce fut par cet ingénieux moyen que l'évêque Marcel renversa le temple de Jupiter, que tous les efforts des ouvriers et tout le zèle du gouverneur n'avaient pu parvenir à ébranler.

Telle qu'elle est restée, balafrée par l'épée de son ennemi, l'église de Saint-Maurice est encore une des mieux conservées de France. C'est un riche édifice, dont toute la façade appartient au gothique fleuri ; les voûtes, terminées seulement, comme nous l'avons dit, au seizième siècle, sont peintes en azur avec de

étoiles d'or. Quant à sa forme, c'est celle d'une basilique terminée par trois apsides.

Le parvis élevé au niveau de l'entrée de l'église fut, en 1563, témoin d'un combat entre deux gentilshommes, l'un florentin, l'autre milanais. Ils se blessèrent tous deux mortellement : le Milanais mourut le premier, ce qui fit qu'on le regarda comme vaincu. Je n'ai pu, quelque recherche que j'aie faite à ce sujet, découvrir la cause de ce duel, qu'avait autorisé et auquel assistait le duc de Nemours.

Ce pont antique, de la chute duquel nous avons parlé, avait duré mille cinq cent quatre-vingt-deux ans, disent les registres de la ville, car il avait été bâti cent soixante-quinze ans avant Jésus-Christ, et s'était enfoui dans le Rhône le 11 février 1407. C'était, s'il faut en croire Symphorien Champier, le plus ancien pont des Gaules; et ce fut Téibrius Gracchus qui, s'étant arrêté quelque temps à Vienne, comme il allait en Espagne, le fit bâtir, l'an 4588 du monde. Ce fut de dix à onze

heures du matin qu'arriva cet accident, qui, assure Chorier, fut précédé et accompagné de prodiges. On entendit courir sur ce pont des chevaux hennissans, la nuit qui précéda le jour où il fut renversé. Toute la ville ouït à minuit des murmures, des voix et des gémissemens étranges. L'on vit un taureau d'une grosseur merveilleuse qui fit quelques tours sur la place de Sainte-Colombe, et qui s'évanouit au premier coup d'une cloche qui tinta toute seule. Enfin, l'arche qui tomba la première étant celle sur laquelle était bâtie une chapelle, la croix de pierre qui surmonta cette chapelle suivit sa chute, mais demeura sur l'eau, qui refusa de l'engloutir, et l'emporta surnageante vers la mer, comme si elle eût été de bois. Une quête fut, comme nous l'avons dit, décidée pour le rétablir, et Pierre Berger, Jacques Isembard, Guillaume de Chamsaux et Jean de Bourbon, furent nommés *maîtres et recteurs de la fabrique du pont du Rhône*.

Le commerce de Vienne est le même que

ceux de Louviers et d'Elbeuf : elle fournit de draps tout le Midi, comme ces deux villes fournissent tout le Nord. Seulement, ses produits sont d'une exécution moins fine et d'une valeur moins élevée. Les plus beaux draps que fabrique Vienne ne dépassent pas la somme de quinze à dix-huit francs l'aune. Toutes les manufactures et les usines sont aux deux rives de la Gère, dont le cours, qui fait tourner toutes les roues, est de la force de huit chevaux.

Comme il ne nous restait plus rien à voir à Vienne, attendu que nous avions visité depuis ses remparts romains jusqu'à ses ruines modernes, et que le seul monument que nous n'eussions pas vu était le cénotaphe de Septime Sévère, qui se trouvait sur la route que nous devions suivre, nous nous remîmes en chemin, et au bout de la ville, à droite, à cinquante pas à peu près dans les terres, nous vîmes s'élever la pyramide qu'on désigne, sans

aucune raison bien plausible, sous le nom que nous venons de lui donner.

Aucune inscription en creux ou en relief, aucun trou indiquant que des lettres de bronze y ont été scellées, ne vient en aide à l'archéologue qui cherche à donner une date et une destination précises à ce monument. C'est une pyramide à quatre faces, percée de quatre arcades, flanquées chacune de deux colonnes engagées, dont les chapiteaux ne sont pas terminés. Le plafond de la voûte est formé de cinq pierres plates de grande dimension, réunies sans ciment comme tout le reste de l'édifice, qui était probablement maintenu par des crampons de métal; du moins c'est au désir de voler cette matière qu'on attribue les trous pratiqués dans le monument. Il est, au reste, tout aussi simple de penser que les spoliateurs, croyant qu'il contenait des objets précieux, comme on en trouvait quelquefois dans les tombeaux antiques, ont fouillé celui-ci dans cette intention.

Ce fut M. Schneider qui, donna à cette pyramide le nom qu'elle a conservé. Jusque là on l'avait crue un monument à la gloire d'Auguste, ou une espèce de borne destinée à marquer le centre de la ville. Quoique le mode d'architecture adopté pour sa construction soit moins élégant que celui du grand siècle de Rome, sa ressemblance avec la décadence de l'art, sous Septime Sévère, et ses chapiteaux non achevés, déterminèrent M. Schneider à lui fixer cette date; car on sait que Maximius, son successeur, commença par approuver les honneurs rendus à la mémoire de Septime Sévère, mais ne tarda pas à manifester des sentimens opposés. L'influence de ces sentimens se serait fait ressentir jusque dans les Gaules, et le cénotaphe n'aurait point été terminé.

XI

Saint-Péray.

Nous avions laissé notre chaise de poste à Lyon, parce qu'on nous avait prévenus que dans les chemins de traverse du Midi il nous serait impossible de faire avec elle un pas sans la briser ; de sorte que nos tribulations de transport commencèrent à Vienne, où nous ne trouvâmes à louer qu'une grande brouette démantibulée qui avait été autrefois une di-

XI

Saint-Péray.

Nous avions laissé notre chaise de poste à Lyon, parce qu'on nous avait prévenus que dans les chemins de traverse du Midi il nous serait impossible de faire avec elle un pas sans la briser ; de sorte que nos tribulations de transport commencèrent à Vienne, où nous ne trouvâmes à louer qu'une grande brouette démantibulée qui avait été autrefois une di-

au point que l'ermite fut obligé de planter toute la montagne. Aujourd'hui les successeurs de l'anachorète n'exigent plus qu'on vienne boire leur vin à domicile, et ils font, avec grand succès, des envois à la France et à l'étranger.

Cependant le défrichement du terrain amena des fouilles, et ces fouilles produisirent l'exhumation d'un autel taurobolique très-curieux. Des Anglais furent les premiers qui apprécièrent la valeur de ce monument, et ils se le firent céder par le propriétaire comme par dessus d'une bonne commande de vin. Les ouvriers qui devaient le transporter dans le bateau avaient déjà commencé leur besogne, lorsque les officiers municipaux revendiquèrent cette pierre comme propriété publique. Les Anglais furent obligés de se contenter du vin, à l'exportation duquel le conseil de la ville ne porta aucune atteinte ; et le taurobole fut encadré dans un mur sur le fleuve, entre le Rhône et la route, et là, surmonté d'une croix,

il servit long-temps de symbole au triomphe de la religion chrétienne sur le paganisme. Enfin, après avoir été transporté de cette première station à la maison commune, il est définitivement passé de la maison commune sur la place publique de Tain, qui, de ce jour, a pris le nom de place du Taurobole.

Nous ne nous serions pas arrêté si long-temps sur cette pierre, dont la forme et la destination est celle des tauroboles ordinaires, si la première ligne toute entière et la moitié de la seconde ligne qu'elle offre n'avaient été effacées. Cette circonstance, qui, au premier abord, semble n'avoir aucune importance archéologique, a cependant servi à déterminer la date positive du vote de cet autel, qui avait exercé pendant un demi-siècle la plume de tous les savans de la Drôme. L'abbé Chalieu est le premier qui ait trouvé le mot véritable de l'énigme : ce taurobole, qui avait été élevé au salut de l'empereur Commode, surnommé le Pieux, dit Lampride, pour avoir élevé au

consulat l'amant de sa mère, fut frappé de proscription comme tous les monumens publics où se trouvait le nom de ce *père de la patrie*.

Le lendemain de la nuit où Commode avait été empoisonné, et le matin du jour où, pour en finir avec lui, on l'étrangla, Publius Helvius Pertinax, son successeur, assembla le sénat, et lui déclara que Commode avait été l'ennemi du sénat, l'ennemi de la patrie, et l'ennemi des dieux : *Hostis senatus, hostis patriæ, hostis deorum*. Ce à quoi les mêmes hommes qui deux ans auparavant lui avaient décerné le titre de père de la patrie répondirent qu'il fallait traîner son corps avec des crocs et le jeter dans le Tibre : *Corpus ejus ut unco traheratur, atque in Tiberim mitteretur, senatus postulavit*. Malheureusement pour l'exemple, qui n'était pas mauvais à donner, le nouvel empereur avait déjà pris des dispositions à cet égard, en faisant prudemment, de peur qu'il ne revînt de la corde comme il était revenu du

poison, enterrer le corps de Commode. Le sénat fut désolé de ne pouvoir donner cette preuve de dévouement à Pertinax; mais alors Cingius Sévérus se leva, et, reportant sur les effigies la peine qu'il avait réclamée contre le cadavre, il demanda, comme sénateur et comme pontife, double qualité dans laquelle il avait eu le double avantage de décerner à Commode le titre de père de la patrie et celui de divin empereur, que les statues fussent abolies, et que son nom fût gratté des monumens publics et particuliers.—*Censeo... abolendas statuas, nomenque ex omnibus privatis publicisque monumentis eradendum.*

Pertinax, qui s'était opposé aux vengeances que l'on voulait exercer sur le cadavre, ne vit pas d'inconvénient à les laisser atteindre les statues; un amendement fut même ajouté au projet de loi de Cingius Sévérus, et adopté: cet amendement portait que les statues seraient renversées et le nom effacé, *non seulement à Rome, mais encore dans toutes les pro-*

vinces. Cet arrêt passa les Alpes et arriva à Tain en même temps que la nouvelle de la mort du dieu. Ceux qui étaient à genoux devant l'autel se relevèrent, grattèrent l'inscription, et tout fut dit. Voilà pourquoi l'érasion s'arrête à la moitié de la seconde ligne ne prenant pas plus de précaution pour cacher leur changement de religion que ne prirent, après le mois de juillet 1830, pour cacher leur apostasie, nos commerçans brevetés, qui se contentèrent d'effacer le mot *royal* de leurs enseignes, et continuèrent de vendre leur tabac et leur sel. La France se souvient d'avoir été province romaine.

Voici de quelle manière l'abbé Chalieu reconstruit l'inscription.

Matri deum magnæ Ideæ, pro salute imperatoris Cæsaris Marii Aurelii Lucii Commodi Antonini Pii, domusque divinæ, coloniæ, Copiæ Claudiæ Augustæ Lugdunensis, taurobolium fecit Quintus Aquius Antonianus, pontifex perpetuus, ex vaticinatione Pusonii Juliani Archigalli inchoatum, XII ka-

lendarum maii consummatum, viiii kalendarum maii, Lucio Eggio Marullo, Meio Papirio Œliano consulibus, praeeunte Ælio, Meio Paeirio sacerdote, Tibicine Albio Verino [1].

Le taurobole examiné, commenté et dessiné, nous nous décidâmes à faire une ascension à l'Ermitage. Comme l'anachorète n'était plus là pour nous faire les honneurs de sa montagne, nous y fîmes porter notre déjeuner, et après une heure d'une montée assez pénible nous arrivâmes au sommet, Paul Orose et Florus à la main.

Le point de vue qu'on découvre de cette hauteur est admirable : au nord s'étend tout l'ancien pays des Allobroges ; à l'est court la

[1] A la mère des dieux, à la grande déesse du mont Ida, pour le salut de Marius Aurélius Lucius Commodus Antoninus, empereur César, Auguste pieux, pour celui de sa maison divine et pour celui de la colonie, Copia Claudia Augusta de Lyon ; Quintus Aquius Antonianus, pontife perpétuel, a fait un taurobole, d'après la prédiction de Pusonius Julianus Archigalle : il a été commencé le 12 des calendes de mai, et achevé le 9 des mêmes calendes, sous le consulat de Lucius Eggius Marullus et Meius Papirius Œlianus : Ælius étant le dendrophore, Meius Panirius le sacrificateur, Albius Verinus le joueur de flûte.

chaîne des Alpes, d'où descend l'Isère; au midi l'œil suit pendant douze ou quinze lieues le cours du Rhône, qui va s'amincissant toujours à mesure qu'il s'éloigne ; et à l'ouest l'horizon est borné par les montagnes du Vivarais, du Velai et de l'Auvergne. Quant au champ de bataille où se rencontrèrent les Romains et les Arvernes, Fabius et Bituit, il s'étend depuis le pied de la montagne même jusqu'à la jonction de l'Isère et du Rhône.

Nous avons raconté comment les Massaliotes avaient appelé les Romains dans les Gaules, et comment Caius Sextius avait fondé une ville sur les bords du Cœnus. Le peuple qui avait le plus souffert dans cette lutte avait été celui dont Massalie ne se plaignait pas. Les Voconces se trouvant sous l'épée de Fabius, il les en frappa sans motifs, fit vendre à l'encan la population de leurs villes, et força leur roi Teutomal de se réfugier chez les Allobroges,

Or, parmi les rois que Teutomal appelait

ses frères, il y avait un guerrier puissant, que Tite-Live, Florus et Paul Orose, nomment Bituit, Strabon Bittos, et Valère-Maxime Betullus : c'était le plus riche des chefs gaulois; son peuple était nombreux et brave; il avait de grasses moissons dans ses plaines, et des mines d'or et d'argent dans ses montagnes. Il profita du moment où le nouveau consul Cn. Domitius arrivait au camp, et lui envoya une ambassade pour lui demander le rétablissement de Teutomal dans ses états.

Cette ambassade était bizarre, mais grandiose et magnifique : celui qui en était le chef commandait à une troupe de jeunes cavaliers, tout couverts de pourpre d'or et de corail. A son côté le barde du roi, la rotta à la main, chantait la gloire de Bituit, le courage des Arvernes, et les exploits de l'ambassadeur; enfin derrière lui venait la meute royale, formée d'énormes dogues, tirés de la Belgique et de la Bretagne, dont chacun portait au cou

un collier d'or massif incrusté de pierres précieuses.

C'était un mauvais moyen d'obtenir la paix de Domitius, que de faire briller tant de richesses à ses yeux. Au lieu de rendre à Teutomal ses états, ainsi que le désirait le roi des Arvernes, Domitius demanda qu'on lui rendît Teutomal, menaçant, si on ne lui livrait pas le fugitif, de l'aller chercher, s'il le fallait, jusque dans les montagnes de son allié. L'ambassade retourna aussitôt vers Bituit, et lui reporta ces paroles de guerre.

Or la guerre était une fête pour les anciens Gaulois, qui attaquaient la mer avec leurs javelots, croisaient leurs flèches avec l'éclair, et, comme nous l'avons dit, ne craignaient rien au monde, sinon que le ciel tombât sur leurs têtes. Les cimes des montagnes de l'Auvergne s'illuminèrent comme au temps où elles étaient des volcans, et à cet appel de guerre toutes les tribus auxquelles commandait Bituit, fils de Luern, tous les peuples qui étaient engagés par alliance

avec lui prirent les armes et accoururent. Six mois furent employés à organiser des masses : pendant six mois le chef magnifique fit fête à ses cent mille alliés, puis, vers le commencement du printemps, quelques jours après l'arrivée de Quintus Fabius Maximus au camp romain, Bituit partit de l'endroit où est maintenant Clermont en Auvergne, conduisant à sa suite près de deux cent mille hommes.

Cependant les Romains, qui croyaient n'avoir affaire qu'aux Allobroges qu'ils venaient de battre près d'Avignon, les poursuivirent en remontant la rive gauche du Rhône. Les Allobroges, toujours fuyant, traversèrent l'Isère; les Romains la traversèrent derrière eux. Les Allobroges s'enfoncèrent dans leur pays ; les Romains les y suivirent, comptant arriver à Vienne en même temps qu'eux; en effet, ils n'en étaient plus qu'à quatorze ou quinze lieues. Quintus Fabius et le proconsul Domitius s'arrêtèrent vers le soir à Tegna; ils firent bivouaquer leurs quarante mille hommes à l'en-

tour de la ville, et allumèrent des feux. La nuit se passa tranquillement ; mais le lendemain, aux premières lueurs du jour, les sentinelles donnèrent l'alarme. Pendant la nuit deux cent mille hommes étaient descendus des montagnes du Vivarais, et l'avant-garde de cette immense armée touchait déjà l'autre rive du Rhône.

Les Romains auraient encore pu repasser l'Isère et regagner la ville de Sextus ; mais ils avaient déjà dans les Gaules une réputation d'invincibles que cette retraite leur faisait perdre. Fabius se décida à tout risquer pour conserver le prestige attaché aux aigles : il ordonna à ses troupes de prendre position à mi-côte de la montagne, et, faisant porter les tentes consulaires sur sa cime, il regarda tranquillement de quelle manière allait s'effectuer le passage de cette multitude. Bituit fit construire un pont en pilotis, et quarante mille hommes à peu près passèrent le premier jour. Mais comme à ce compte il aurait

fallu cinq jours pour que toute l'armée gagnât l'autre rive, il ordonna pendant la nuit d'assembler des bateaux avec des chaînes, les fit couvrir de charpentes, et le matin les Romains virent la moitié de l'armée gauloise répandue dans la plaine qui s'étendait entre eux et l'Isère. Domitius demanda alors à Fabius s'il n'était pas temps d'attaquer; mais Fabius lui répondit : —Laisse-les passer; tous ceux que la terre pourra porter, elle les pourra couvrir. — A onze heures du matin les Romains avaient en face d'eux cent soixante mille hommes; quarante mille s'entassaient encore sur l'autre rive, et se pressaient pour passer. Fabius vit que le moment était venu; il fit sonner les trompettes et lever les aigles.

Au même moment les rangs des Gaulois s'ouvrirent. Bituit parut, revêtu d'une armure magnifique, d'une saie aux couleurs splendides, monté sur un char d'argent, et suivi de sa meute royale, composée d'une nuée de chiens de combat, conduits par les pi-

queurs, qui allèrent se placer à l'aile droite de l'armée. Alors il promena ses regards sur les quatre légions romaines, qui, serrées les unes contre les autres, couvraient à peine la base de la montagne ; puis, en voyant la faiblesse des Romains, le roi des Arvernes se prit à rire, et ordonna de marcher à eux. — Peut-être ferais-tu bien d'attendre que le reste de tes soldats soit passé, lui dit un chef. — Attendre? et pourquoi faire? répondit Bituit : il y en a là à peine pour un déjeûner de mes chiens.

Les Romains, immobiles comme des rochers, virent s'approcher d'eux cette mer houleuse; mais à peine fut-elle à la portée du trait, que la cavalerie s'étendit sur les ailes, et que les légions, se divisant, ouvrirent une voie aux frondeurs et aux archers. Une grêle de flèches et de pierres accueillit l'armée gauloise ; mais c'était une trop faible résistance pour arrêter la marche d'une pareille masse. Les deux armées se joignirent, et la lutte commença, cavaliers contre cavaliers, fantassins contre fan-

tassins : le choc fut terrible et la mêlée affreuse. Enfin, après une heure de combat pied à pied, le centre des Romains parut céder. Bituit s'élança dans cette brèche d'hommes qui s'ouvrait devant son char, ordonnant de lâcher les chiens qui devaient dévorer les vaincus; mais, en réponse à cet ordre, Fabius ordonna à son centre de s'ouvrir, et Bituit et les siens se trouvèrent en face des éléphans. A l'ordre de leurs conducteurs, cet animaux se mirent en marche sur dix de front, pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée gauloise, et là, se divisant en quatre troupes, ils s'avancèrent de quatre côtés différens, écrasant tout ce qu'ils rencontraient, et foulant aux pieds les hommes comme des épis. Au même instant, par un instinct naturel aux animaux, qui les porte à attaquer les animaux plutôt que les hommes, ses chiens se jetèrent sur les éléphans. Alors ceux-ci, excités par les morsures, se débandèrent, courant au hasard, saisissant et brisant également chevaux, hommes et chiens, et

poussant des cris qui dominaient le bruit de la mêlée, comme le bruit de la foudre domine celui de l'Océan.

Les soldats de Bituit voyaient pour la première fois ces terribles animaux; cependant ils les connaissaient par tradition : leurs grands-pères avaient vu Annibal en conduire quarante vers les Alpes, et ils en avaient parlé à leurs fils et à leurs petits-fils avec une terreur superstitieuse, qui s'était conservée parmi eux ; aussi n'osèrent-ils point les attendre, ignorant comment les combattre; d'ailleurs leurs chevaux, ne pouvant supporter ni leur vue ni leur odeur, se cabraient, tournaient court et les emportaient. Un moment, la plaine offrit l'aspect d'un vaste cirque, où, hommes, chevaux, chiens et éléphans, s'exterminaient les uns les autres. Mais bientôt la déroute se mit dans les rangs gaulois : ils se précipitèrent vers les ponts, leur seule retraite; mais le pont de bateaux, construit peu solidement, brisa ses chaînes, le plancher s'affaissa, hommes et chevaux

tombèrent dans les barques. Les barques surchargées s'engloutirent, le pont sans support se rompit, et la foule reflua vers l'autre pont. On rassembla les éléphans, on les fit marcher sur cette masse, et cent vingt mille hommes selon Tite-Live, cent trente mille selon Pline, et cent cinquante mille selon Paul Orose, se couchèrent, pour ne plus se relever, sur cet espace à peine suffisant pour couvrir tant de morts, et qui s'étend depuis le pied de la montagne jusqu'à l'Isère. Quant à Bituit, il traversa le Rhône à la nage, et sans soldats, sans serviteurs, suivi de deux de ses chiens seulement, il regagna ses montagnes, laissant entre les mains de l'ennemi son char et son manteau.

Ce fut alors que Fabius et Domitius élevèrent au sommet de la montagne deux temples, l'un à Mars, l'autre à Hercule, et une colonne, surmontée d'un trophée des armes enlevées aux Gaulois. « Chose inouïe, dit Florus, car jamais jusque alors le peuple romain n'avait reproché sa victoire aux ennemis vaincus.

Nec mos inusitatus nostris, nunquam enim populus romanus hostibus domitis victoriam suam exprobravit »

Notre déjeûner fini, et le champ de bataille reconnu, nous descendîmes de la montagne sainte; nous traversâmes le Rhône sur le premier pont de fil de fer qui ait été fait en France, et nous nous trouvâmes à Tournon, au pied du château des ducs de Soubise.

En voyant ce vieux monument à moitié ruiné, je fis tout ce que je pus pour tirer des gardiens quelque légende guerrière ou quelque tradition poétique; mais, soit ignorance, soit oubli, soit absence réelle de faits, je trouvai les bouches des habitans aussi muettes que les ruines de la forteresse. Quant à Tournon, je fus forcé de m'en tenir à ce que dit Grégoire de Tours. C'est à savoir, qu'un énorme rocher, adossé à la montagne et appuyé sur une couche de glaise, ayant glissé sur sa base, descendit jusqu'au Rhône, et, barrant sa course, le força de faire un tour : de là *Tournon*. Je

donne pour ce qu'il vaut à mes lecteurs ce calembourg du sixième siècle.

Le château de Soubise est, au reste, bâti sur un noyau granitique, dont il est assez difficile d'expliquer la présence au bord d'un fleuve autrement que par la version de Grégoire de Tours.

Cependant, comme il commençait à se faire tard, nous laissâmes cette question géologique à expliquer à plus savans que nous, et nous nous mîmes en route pour Valence. Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes en face de la roche de Glun, qu'on essayait de tirer du Rhône, dont elle gêne la navigation. Cette roche est un débris du château de Glun, que Louis IX fit assaillir et prit par force, « *Pource que* dit l'auteur des Annales de son règne, *li sire du chastel roboit et despouilloit et chargeoit de trop de mauvaises coutumes, tous ceux qui par le chastel ou pres du chastel passoient.* » C'était la seconde fois que nous trouvions sur

notre route la trace du saint roi, que nous devions perdre à Aigues-Mortes.

Pendant que nous regardions ce débris historique, au-dessus duquel un faucon planait dans un orage, quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber, et un coup de tonnerre se fit entendre; c'était un avertissement de nous remettre vitement en route; mais telle diligence que nous fissions, la nuit et la pluie nous prirent, assez loin encore de Valence. La pluie seule était un inconvénient; car, la route étant celle des voitures, il n'y avait aucune crainte de nous égarer : aussi prîmes-nous notre parti. Nous nous laissâmes bravement tremper, jusqu'à ce qu'apercevant un petit cabaret, nous nous y réfugiâmes.

Il était plein de buveurs qui, surpris comme nous par l'orage, le laissaient tranquillement passer en faisant fête à un petit vin blanc assez agréable à la vue. Tout en nous séchant sur toutes les coutures, et en fumant des pieds à la tête, nous nous regardâmes, Jadin et moi,

nous interrogeant de l'œil pour savoir si nous devions faire comme eux. Le vin de l'Ermitage, que nous avions bu le matin sur le coteau même, nous préparait mal à la piquette du cabaret. Cependant, à mesure que l'humidité extérieure disparaissait, nous éprouvions le besoin d'une réaction intérieure. Nous nous décidâmes, en conséquence, à demander à notre hôtesse, moitié par nécessité, moitié pour le paiement de son hospitalité, le morceau de pain et de fromage de rigueur et la bouteille de vin du crû : ce qui nous fut servi à l'instant même.

Dans les circonstances épineuses du genre de celle où nous nous trouvions, c'était toujours Jadin qui se dévouait : il remplit donc son verre à moitié, le porta à la hauteur de la lumière, le tourna un instant pour l'examiner sur toutes ses faces, et, assez content de l'examen visuel, il le porta à sa bouche avec plus de confiance. Quant à moi, je suivais tous ses mouvemens avec l'anxiété d'un

homme qui, sans se mettre en avant, doit cependant partager la bonne et la mauvaise fortune de son compagnon de route. Je vis Jadin déguster silencieusement une première gorgée, puis une seconde, puis une troisième, enfin, vider son verre et le remplir, le tout sans proférer une parole, et avec un étonnement progressif, qui avait quelque chose de religieux et de reconnaissant; ensuite il recommença l'essai avec les mêmes précautions, et parut l'achever avec la même jouissance.

— Eh bien! dis-je, attendant toujours.

— Le véritable bonheur est au sein de la vertu, me répondit gravement Jadin; nous sommes vertueux, et Dieu nous récompense: goûtez-moi ce vin-là.

— Je ne me le fis pas dire à deux fois, je tendis mon verre, et j'avalai son contenu aussi consciencieusement que la circonstance l'exigeait.

— Qu'en dites-vous? continua Jadin avec la satisfaction d'un homme qui a découvert

le premier une bonne chose, et qui en fait jouir son camarade.

— Mais je dis que l'hôtesse s'est trompée de tas ou de tonneau, et qu'elle nous a donné du vin à cinq francs la bouteille pour manger avec du pain et du fromage, ce qui me paraît un luxe anomal et inopportun.

— Eh! la mère, dit Jadin appelant.

— Attendez, monsieur, reprit l'hôtesse: c'est que je suis occupée à tirer mon chat des dents de votre chien.

— Mylord! ah! brigand! s'écria Jadin en se levant : attends, attends! Mais tu ne sais donc pas où tu es... gredin!... Tu vas nous faire chasser d'ici, misérable!...

Mylord arriva en se pourléchant. Le chat était trépassé; la femme le suivait en tenant le défunt par la queue.

— Eh bien! ç'a été vite fait, dit-elle. Regarde-donc, notre homme, ce pauvre Mistigri! — Nous nous attendions à un orage affreux, et nous nous regardions avec anxiété.

— Bah ! dit l'hôtellier sans seulement tourner la tête et en continuant de se chauffer les pieds et de pousser la fumée de sa pipe. — Jette-la à la porte, ta charogne de chat, qui mangeait toujours le fromage et jamais les souris. — Viens, mon chien, continua l'hôte en caressant Mylord ; et si tu en trouves d'autres dans la maison, je te les donne.

— Ah çà ! dis-je à Jadin, nous sommes sur la terre promise, mon cher ami ; et si vous m'en croyez, nous ferons provision de vin et de chats dans ce pays-ci.

— Oui ! dit Jadin ; seulement, le tout est de savoir ce qu'on les paie.

— Ces messieurs me demandaient ? dit l'hôtesse, revenant du convoi de son animal.

— Oui, ma bonne femme : nous voulons savoir ce que coûte votre vin et ce que vaut votre chat ?

— Le vin, monsieur, c'est cinq sous la bouteille.

— Et le chat ?

— Ah! le chat?... Vous donnerez ce que vous voudrez à la fille.

— Mais, où donc sommes-nous? m'écriai-je; que nous dressions des autels aux dieux!...

— Vous êtes à Saint-Péray, mes bons messieurs.

— A Saint-Péray! alors, tâchez de nous trouver un rôti, une omelette, un souper quelconque, et apportez-nous deux autres bouteilles.

Nous fîmes pour trois francs, y compris le chat, un des meilleurs repas que nous eussions encore faits de notre vie.

A Paris, Mistigri seul nous aurait coûté le double; il est vrai qu'on nous l'aurait probablement servi en gibelotte.

A dix heures, nous nous remîmes gaiement en route, et, après vingt minutes de marche, nous arrivâmes à Valence.

XII

Valence.

Quoique Valence date, comme Vienne, de la plus haute antiquité, puisqu'au dire d'André Duchesne, Tourangeau, auteur des *Antiquités des villes, châteaux et places les plus remarquables de France*, elle aurait été fondé quinze cents ans avant Jésus-Christ, les traditions modernes ont prévalu sur les souvenirs antiques. Bonaparte sous-lieutenant y a fait

oublier César général, et le pape Pie VI qui y mourut l'empereur Constance qui y fut pris.

Ce fut en 1788, je crois, que Bonaparte reçut à Ajaccio son brevet de sous-lieutenant au régiment d'artillerie de La Fère en garnison à Valence. Il partit, emmenant avec lui, pour soulager sa famille, son frère Louis, auquel il montrait les mathématiques. Arrivé à sa destination, il loua, Grande-Rue, n° 4, en face du magasin du libraire Marc-Aurèle, dans la maison de mademoiselle Bau, une chambre pour lui et une mansarde pour son jeune frère.

Bonaparte vivait alors fort retiré, passant une partie de ses journées dans le magasin de Marc-Aurèle, qui avait pris le jeune sous-lieutenant en amitié, et qui avait mis toute sa librairie à sa disposition. Quant à ses soirées, elles étaient consacrées à deux ou trois amis : M. Josselin, ancien officier; M. de Montalivet, qui fut depuis pair de France, et M. de Tardiva, ex-abbé de Saint-Ruf.

Bonaparte avait rencontré chez M. de Tardiva une jeune personne dont il était devenu passionnément amoureux. Elle se nommait mademoiselle Grégoire du Colombier, et elle appartenait à une famille aisée, sinon riche. Bonaparte professait dès cette époque cette rigidité de principes qu'il conserva sur le trône; aussi à peine eut-il l'assentiment de mademoiselle Grégoire, qu'il tenta une démarche d'une grande hardiesse dans sa position; il la demanda en mariage.

Malheureusement pour Bonaparte, il avait un rival préféré, sinon par mademoiselle Grégoire, du moins par sa famille; ce rival se nomme M. de Bressieux. Les parens de mademoiselle Grégoire n'hésitèrent point entre un gentilhomme dont la fortune était faite et un sous-lieutenant qui avait sa fortune à faire. Bonaparte fut évincé, et mademoiselle Grégoire devint madame de Bressieux.

Cela fut d'autant plus pénible au jeune Napoléon, que, s'il faut en croire ces anecdotes

populaires qui poussent toujours dans les sillons des grandes fortunes, il avait des pressentimens de son avenir. Un jour, ayant fait, en compagnie de quelques-uns de ses jeunes camarades, l'aumône de trois francs à une pauvre femme, la prophétesse en haillons lui souhaita la couronne de France. Les officiers se mirent à rire à cette reconnaissance exagérée; Bonaparte seul resta sérieux; et comme cette gravité augmentait encore l'hilarité générale: —Messieurs, dit le futur souverain, je vaux mieux qu'un gardeur de pourceaux, et Sixte-Quint est devenu pape.

Un autre jour que Bonaparte travaillait depuis cinq heures du matin, M. Parmentier, chirurgien du régiment, entra dans la petite chambre du sous-lieutenant pour parler à son frère Louis. Bonaparte prit son sabre et frappa au plafond avec le fourreau. Cinq minutes après, Louis descendit à moitié endormi: —Paresseux, lui dit Napoléon, n'as-tu pas honte de te lever à une pareille heure?

— Ah! lui dit Louis, tu me grondes, et c'est moi qui devrais t'en vouloir, car tu m'as éveillé au milieu d'un bien beau rêve ; je rêvais que j'étais roi. — Toi, roi ! dit Bonaparte ; j'étais donc empereur !

Bonaparte resta trois ans à Valence, et partit en laissant une dette de 3 francs 10 sous chez son pâtissier, nommé Coriol.

Malgré le changement qui se fit dans son nom et dans sa fortune, Napoléon n'oublia pas Valence ; quoique devenu empereur, jamais il ne repassa dans cette ville. Toutes les dettes de cœur ou de bourse qu'il y avait contractées furent payées avec usure, même celle du pâtissier Corriol. Mademoiselle Grégoire, devenue madame de Bressieux, fut appelée comme lectrice près de madame mère ; son mari fut nommé baron et administrateur des forêts, et son frère préfet de Turin; quant à Marc-Aurèle, il eut un souvenir d'un autre genre.

Le 7 octobre 1808, pendant l'entrevue d'Er-

furth, Napoléon étant à table avec l'empereur Alexandre, la reine de Westphalie, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le grand-duc Constantin, le prince primat et le prince Guillaume de Prusse, la conversation tomba sur la bulle d'or, qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de réglement pour l'élection des empereurs; le prince primat, qui se trouvait sur son terrain, entra dans quelques détails sur cette bulle, dont il fit, dans une citation, remonter la date à l'an 1409.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur le prince, dit Napoléon l'interrompant; cette bulle, si j'ai bonne mémoire, fut proclamée en 1336, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— Votre majesté a raison, dit le prince primat, rappelant ses souvenirs; mais comment se fait-il qu'elle ait conservé si religieusement la date d'une bulle? Si c'était celle d'une bataille, cela m'étonnerait moins.

— Voulez-vous que je vous dise le secret de cette mémoire qui vous étonne, monsieur le prince? répondit Napoléon.

— Votre Majesté nous fera grand plaisir.

— Eh bien! continua l'empereur, vous saurez donc que lorsque j'étais sous-lieutenant d'artillerie...

A ce début, il y eut un mouvement de surprise et de curiosité si marqué parmi les illustres convives, que Napoléon s'interrompit un instant; mais, voyant qu'aussitôt on faisait silence pour l'écouter, il reprit en souriant :

— Je dis donc que, lorsque j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant d'artillerie, je restai trois ans en garnison à Valence; j'aimais peu le monde et vivais très-retiré. Un heureux hasard m'avait logé en face d'un libraire instruit et des plus complaisans, qui avait mis son magasin à ma disposition. J'ai lu et relu deux ou trois fois sa bibliothèque pendant ma résidence dans la capitale de la Drôme; et de ce que j'ai lu à cette époque je

n'ai rien oublié, pas même la date de la bulle d'or.

Napoléon, qui, comme nous l'avons dit, n'était jamais revenu à Valence pendant son règne, y passa après sa déchéance, conduit à l'île d'Elbe par les commissaires des quatre puissances.

Le second souvenir qu'on rencontre à Valence est, comme nous l'avons dit, celui du pape Pie VI, qui mourut dans cette ville le 29 août 1799. Lui aussi, comme Napoléon, avait eu une carrière étrange, aux deux horizons perdus, l'un dans l'obscurité, l'autre dans l'esclavage.

En effet, Ange Braschi, né à Césène le 27 décembre 1717, partit de sa ville natale à dix-huit ans, pour chercher fortune à Rome, confiant comme on l'est à cet âge, beau, plein d'instruction et léger d'argent. A peine arrivé, il alla porter une lettre de recommandation à un ami de son père. Celui-ci lui fit de ces offres banales de service qu'on fait à tout le

monde; puis, la porte fermée, ne pensa plus à lui.

Le lendemain, le cardinal Ruffo et le protecteur d'Ange Braschi se promenant au monte Pincio, un jeune homme les croise et les salue. — Qu'est-ce que ce jeune homme? dit le cardinal Ruffo. — Un pauvre diable, répond le protecteur, qui est venu à Rome, comptant sur la Providence, et qui, à l'heure qu'il est, n'a probablement pas, pour attendre le jour où il lui plaira de penser à lui, plus d'une piastre dans sa poche.

Le lendemain, même promenade, même rencontre, même salut. — Pardieu! dit Ruffo, je serais curieux de savoir de combien vous vous êtes trompé sur la fortune de ce brave jeune homme. — Votre éminence veut-elle lui demander elle-même à voir le fond de sa bourse? dit le protecteur en riant. — Oui; appelez-le, répondit Ruffo.

— Braschi? dit le protecteur appelant. Le jeune homme s'approcha. — Braschi, voici

monseigneur le cardinal Ruffo, qui désire savoir combien vous aviez dans votre poche hier, lorsque nous vous avons rencontré, et combien il vous reste aujourd'hui.

— A toute personne qui ne serait pas dans les ordres, répondit Braschi, c'est un aveu que je refuserais de faire, car il ressemble beaucoup à une confession; mais à votre éminence, monseigneur, c'est autre chose. Hier j'avais une piastre, aujourd'hui il me reste sept paoli.

— Et combien de jours irez-vous encore avec ces sept paoli? dit Ruffo.

— Deux jours à peu près, monseigneur, répondit gaiement Braschi; et deux jours, c'est une éternité.

— Mais enfin, cette éternité arrivée, que comptez-vous devenir?

— Je n'en sais rien; Dieu y pourvoira.

— Le croyez-vous fermement? reprit en riant Ruffo.

— Sur mon âme, je le crois, répondit Braschi.

— Et vous êtes sûr que vous ne mourrez pas de faim?

— J'en suis sûr.

— Vous avez tant de confiance, que je commence à partager votre conviction, dit Ruffo. Venez avec moi.

— A vos ordres, monseigneur.

Deux heures après, Ange Braschi était installé au Vatican en qualité de secrétaire du pape Benoît XIV, qui le nomma l'année suivante auditeur, puis bientôt trésorier de la chambre apostolique, place qui conduit infailliblement à la pourpre. En effet, Rezzonico étant mort, Braschi n'en reçut pas moins le chapeau de cardinal des mains de Clément XIV; et lorsque celui-ci mourut à son tour, ce fut le pauvre enfant de Césène, venu à Rome avec une piastre dans sa poche, qui lui succéda comme roi spirituel du monde chrétien, le 15 février 1775, sous le nom de Pie VI.

Pie VI arriva, comme on le voit, au pontificat dans un temps gros d'orages : tous les horizons étaient noirs de tempêtes. Les jésuites, dont on avait tenté de reformer l'institut, et qui avaient voulu *être comme ils étaient, ou ne pas être*, avaient été abolis par Ganganelli; l'Amérique s'affranchissait de l'Angleterre avec l'aide de la France; l'empereur Joseph II s'était déclaré le chef des philosophes; Naples se préparait à se soustraire à l'hommage-lige qu'elle prêtait à Rome : la terre était pleine de convulsions, et tous les trônes tremblaient.

Pendant ces heures de repos sombres qui précèdent les grands cataclysmes, Pie VI fit beaucoup : il fit du Vatican le magnifique *Museum* que visitent aujourd'hui les mandataires artistiques de toutes les nations; il déblaya le port d'Ancône, et dirigea la construction du fanal qui l'éclaire; il ajouta à la basilique de Saint-Pierre une sacristie magnifique; il releva l'obélisque du Quirinal; enfin il poursuivit cette grande entreprise que la

république romaine avait léguée à ses empereurs et les empereurs aux papes, le dessèchement des marais Pontins. Grâce à ces travaux immenses, la voie Appia, ce chef-d'œuvre de l'industrie romaine, fut dégagée des encombremens sous lesquels elle avait disparu. Un canal fut creusé, qui conduisit les eaux stagnantes vers le lac Fogliano. Douze mille arpens de terre furent rendus à la culture des grains et à la nourriture des bestiaux. Une ville tout entière allait s'élever au milieu de cette conquête de la volonté humaine sur la nature, lorsque la révolution française éclata, conduisant derrière elle la constitution civile du clergé, qui détruisait tous les degrés de la hiérarchie spirituelle. Ce fut à cette constitution qu'on exigea que les prêtres prêtassent serment. Sur cent trente-huit évêques, quatre seulement s'y soumirent, et sur soixante-quatre mille prêtres, soixante-deux mille cinq cents le refusèrent. Cette résistance devait trouver et trouva naturellement un appui à

Rome, et le bref doctrinal fut la chaine électrique qui conduisit le tonnerre jusqu'au Vatican. Le 13 février 93, le consul français à Rome reçut l'ordre de placer sur sa porte et sur celle de l'académie l'écusson de la liberté. Cet ordre lui était transmis par le major Flotte et par le commissaire Hugau de Bassville : il fut exécuté. Le peuple murmura. Hugau et Flotte montèrent en voiture, et, la cocarde tricolore au chapeau, prirent la file de la rue du Cours. A cette vue, le peuple, qui murmurait, gronde; les deux commissaires répondent par des paroles de mépris. Le tumulte s'augmente : des paroles de menace circulent; et à Rome l'effet suit immédiatement la menace. La voiture des deux commissaires est renversée. Flotte se sauve; Bassville veut se défendre; mais un barbier se glisse entre les jambes de ceux qui l'attaquent, et lui ouvre le ventre avec son rasoir. La république a un assassinat à venger.

La vengeance fut lente : nos armées furent

trois ans à faire la route de Rome; car il y avait sur la route Mantoue, Arcole et Lodi. Enfin Bonaparte, qui était parti, il y avait six ans, pour commencer sa carrière, de cette ville où trois ans après Pie VI devait venir achever la sienne, Bonaparte vint camper devant Rome, comme l'avaient fait Brennus, Annibal, Alaric et le connétable de Bourbon. Le 19 février 1797, le traité qui frappe Rome d'une contribution de trente-un millions, qui la taxe à une fourniture de seize cents chevaux, et qui lui enlève une partie de la Romagne, est signé à Tolentino; et comme de nouvelles victoires appellent Bonaparte dans le Tyrol, le général Victor reste avec quinze mille hommes dans la marche d'Ancône, pour faire exécuter le traité.

Ce fut alors qu'arriva l'assassinat de Duphot, assassinat qui appelait une seconde vengeance. Cette seconde vengeance fut plus prompte et plus terrible que la première. Berthier prit le commandement de l'armée, et, le

29 janvier 1798, vint à son tour camper sous les murs de Rome, où il entra, au bout de dix-sept jours, avec Masséna. Un mois après, Pie VI, prisonnier, en sortait par la porte Angélique ; il avait alors quatre-vingts ans.

Incertain du pays où il devait déporter son captif, le directoire le fit d'abord conduire à Sienne; mais un tremblement de terre l'en chassa; puis à Florence. Mais au commencement de 99, les armées russes et autrichiennes menaçant l'Italie, on le transporta, malgré la paralysie dont il était atteint, à Parme, de Parme à Turin, de Turin à Briançon, et de Briançon à Valence, où il mourut le 27 août. Il lui avait fallu, dans ce trajet, traverser le mont Genèvre, porté sur un brancard, au milieu des neiges, et le corps couvert de plaies. Ce fut le 14 juillet qu'il entra dans la ville, où aucun logement n'avait été préparé pour le recevoir. On le conduisit à l'hôtel du gouvernement, et pendant qu'on lui préparait une

chambre, on le déposa sur la terrasse. C'est alors qu'il rouvrit les yeux qu'il tenait presque constamment fermés, et qu'émerveillé du magnifique paysage qui se déroulait sous ses yeux, il se souleva sur son brancard en s'écriant : *O che bella vista !*

Cependant la maladie du souverain pontife faisait des progrès rapides, et le martyr touchait à la fin de ses douleurs. Le [illegible] août, un vomissement violent annonça que la paralysie avait atteint les entrailles. Aussitôt Pie VI, sentant sa fin approcher, demanda à l'archevêque de Corinthe le viatique, qu'il reçut levé, placé dans un fauteuil, revêtu de ses ornemens pontificaux, l'une de ses mains appuyée sur sa poitrine et l'autre sur les saints Évangiles. Le lendemain 28, l'extrême-onction lui fut administrée par le même. Vers minuit, les palpitations devinrent si fréquentes, qu'elles ne laissèrent plus de doute sur l'état de Sa Sainteté. L'archevêque de Corinthe, qui lui avait déjà donné le viatique et l'extrême-

onction, lui donna l'absolution papale. Alors, faisant un dernier effort, Pie VI se souleva, et le mourant laissa tomber sa bénédiction souveraine sur le monde qu'il allait quitter. Quelques heures après il expira.

Une heure après, un homme, vêtu d'un habit marron, portant une culotte de peau, des bottes à retroussis, et le corps ceint d'une écharpe tricolore, entra dans la chambre du défunt, alla à son lit, leva le drap qui couvrait le cadavre, regarda s'il était bien véritablement expiré, assembla les serviteurs qui avaient accompagné Pie VI, s'assit devant une table, tira de sa poche un encrier, du papier, une plume, et dressa le brouillon du procès-verbal suivant, qu'il alla ensuite transporter sur les registres de la mairie :

« Aujourd'hui 12 fructidor an 7 de la république française, à l'heure de trois heures de l'après-midi, par-devant moi, Jean-Louis Chauveau, administrateur municipal de la commune de Valence, élu pour rédiger les

actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens, est comparu M. Joseph Spina, archevêque de Corinthe, lequel accompagné de M. Jean, prêtre, âgé de quarante ans, et de M. Jérôme Fantivy, aussi prêtre, et de M. Caracholo, dont le prénom est Innico, prêtre, âgé aussi d'environ quarante ans, et ledit Fontivy âgé de soixante-quatre ans, tous les quatre demeurant à Valance, dans la maison dépendante de la citadelle, et attachés au décédé ci-après, m'a déclaré que Jean-Ange Braschi, Pie VI, pontife de Rome, est décédé cejourd'hui, à une heure vingt-cinq minutes au matin, dans ladite maison, âgé de quatre-vingt-un ans huit mois et deux jours. D'après cette déclaration, certifiée véritable par le déclarant et les témoins, je me suis de suite transporté en ladite maison d'habitation, accompagné des membres composant l'administration centrale, et le commissaire du directoire exécutif près d'elle, ainsi que de deux membres de

l'administration municipale ; y étant, nous dits officiers publics et administrateurs ci-dessus, avons fait appeler les citoyens Duvauve, officier de santé, et Vidal père, officier de santé en chef de l'hospice militaire de cette commune, lesquels, après avoir fait l'examen dudit Braschi, Pie VI, nous ont confirmé son décès ; de quoi j'ai rédigé acte légal en présence du commandant de la place et du juge de paix de ce canton, que j'ai signé avec eux. Les membres desdites autorités constituées, lesdits officiers de santé, le déclarant et les témoins ; le citoyen Doux, secrétaire de ladite commune, écrivant : Valence, en la maison commune, les jours, mois et an que dessus. Suivent les signatures. »

Tel est l'acte mortuaire textuel du deux cent cinquante-quatrième successeur de saint Pierre. Il n'y a peut-être dans toutes les archives de notre histoire qu'une pièce qu'on puisse lui comparer : c'est le procès-verbal

de mort de Louis XVII, successeur de saint Louis.

Ainsi, en même temps la France était appelée à donner en exemple aux nations ce double abaissement du pouvoir temporel et spirituel sur lequel avait reposé jusque alors l'édifice social d'une moitié du monde.

Ce fut M. Delacroix, archéologue instruit, et auteur d'une excellente statistique sur l'histoire et les antiquités du département de la Drôme, qui nous fit les honneurs de la ville de Valence [1]. Adoptant, pour notre examen, l'ordre chronologique, il nous conduisit d'abord à la tour penchée, qu'une tradition populaire fait remonter au troisième siècle, et qui, toute neuve qu'elle était alors, s'inclina pour saluer les chrétiens saint Félix, Fortunat et Irénée, qui marchaient au supplice, et depuis lors resta miraculeusement penchée, en mémoire de leur martyre; puis à la cathé-

[1] Aujourd'hui M. Delacroix est un de nos députés les plus savans et les plus consciencieux.

drale, dédiée autrefois à saint Corneille et à saint Cyprien, aujourd'hui à saint Apollinaire, consacrée le 5 août 1095 par le pape Urbain II, qui se rendait au concile de Clermont, où fut résolue la première croisade, ainsi que le constate cette inscription latine :

Anno ab incarnatione Domini millesimo nonagesimo quinto, indictione secunda, nonis Augusti, Urbanus papa secundus, cum duodecim episcopis, in honorem beatæ Mariæ virginis, et sanctorum martyrum Cornelii et Cypriani, hanc ecclesiam dedicavit.

C'est dans la cathédrale que fut élevé le monument du pape Pie VI. D'abord son cœur, déposé dans une urne, avait été renfermé dans la citadelle, et son corps déposé dans un cimetière commun; mais par une décision que fit, le 30 novembre 1799, prendre à ses deux collègues Bonaparte arrivé au consulat, il était arrêté « que les honneurs de » la sépulture seraient rendus à ce vieillard » respectable par ses malheurs, qui n'avait » été un instant l'ennemi de la France

» que séduit par les conseillers perfides qui » environnaient sa vieillesse; attendu qu'il » était de la dignité de la nation française, » et conforme à la sensibilité de son carac» tère, de donner des marques de considé» ration à celui qui avait occupé un des » premiers rangs sur la terre, etc., etc. »

Le corps de Pie VI fut en conséquence exhumé, et, chose bizarre, cette exhumation fut faite par un protestant, qui fit élever autour du cercueil une petite voûte de maçonnerie dont la porte fut murée. Deux ans après, le concordat accordé par Pie VII à Bonaparte servit de rançon à la dépouille mortelle de son prédécesseur, qui fut transportée, selon les intentions du pape mourant, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Cependant l'urne qui contenait le cœur fut rendue à la ville de Valence, et un monument surmonté d'un buste de Pie VI, par Canova, fut exécuté pour la recevoir.

En sortant de l'église, nous allâmes visiter

un charmant petit monument de la renaissance, élevé par les sculpteurs italiens vers l'an 1530, et qui est connu sous le nom du Pendentif de Valence. Long-temps les savans discutèrent sur sa destination; mais il paraît certain maintenant que c'était le caveau funéraire de la famille de Mistral, dont les armes de sinople au chevron d'or, chargées de trois trèfles, sont sculptées à la voûte.

Ce n'est pas le seul monument de la renaissance qu'ait laissé à Valence cette famille parlementaire aujourd'hui éteinte. L'hôtel qui sert aujourd'hui de magasin au fils du libraire Marc-Aurèle, duquel nous avons vu que Bonaparte avait conservé un si bon souvenir, est une merveille du seizième siècle, dont nulle part, ni en France ni en Italie, je n'ai encore vu le pendant. Il est, comme nous l'avons dit, situé juste en face de la maison qu'habita trois ans le sous-lieutenant d'Ajaccio.

Nous allions rentrer chez notre cicérone, lorsqu'il se souvint d'un dernier fragment qu'il

ayait oublié de nous faire voir ; et c'eut été péché, comme disent les Italiens ; car nous le recommandons aux artistes comme n'étant pas le moins curieux. Il est situé dans la cour de la maison Dupré, rue de la Pérollerie, n° 35, et nous a paru un chef-d'œuvre de cette naïveté de l'art, si précieuse en ce qu'elle nous a conservé les costumes des époques pendant lesquelles l'artiste exécutait son œuvre, au lieu de fausser ceux de l'époque où le fait qu'il représentait s'était passé.

Celui-ci est une porte donnant sur une cour et conduisant à un escalier : le sujet que représente son entablement dans le premier compartiment de gauche est l'histoire d'Hélène, formant avec son frère Castor et sa mère Léda un groupe voilé, dont deux satyres venaient en dansant soulever les draperies. Nous sommes forcés d'avouer que ce n'est point dans ce premier compartiment qu'il faut chercher les traces des costumes du quinzième siècle ; l'artiste, au contraire, a dans tous les détails

suivi religieusement les traditions antiques.

Le second compartiment représente le beau berger Pâris, habillé en jeune seigneur de la cour de François Ier, avec une toque et des plumes, un manteau de velours et un pantalon de soie; derrière lui est Jupiter, qui le choisit pour arbitre dans le différend survenu entre les déesses. Le maître des dieux, dont le sceptre indique la puissance, est revêtu d'une cuirasse florentine du meilleur goût, et qui semble sortir des ateliers de Benvenuto Cellini. Devant le juge, Vénus, Junon et Pallas, qui, pour tout costume, ont conservé leur bonnet, se disputent le prix de la beauté qu'a déjà reçu Vénus. Enfin, à sa gauche, un beau cheval de bataille piaffe fièrement, et semble impatient de reporter le beau berger à la cour du roi son père.

Le troisième compartiment représente l'enlèvement d'Hélène. Les deux amans ont été si pressés de fuir, que Pâris a eu le temps de mettre seulement son casque, et porte le reste de ses

vêtemens au bout d'une lance. Il est vrai qu'il aurait eu quelque peine à les endosser, vu que l'Amour lui a prêté ses ailes pour rendre sa fuite plus prompte et plus sûre.

Toutes ces petites figurines sont d'un maniéré ravissant et d'un fini tout-à-fait gracieux ; et je fus d'autant plus heureux d'avoir découvert ce bijou, qu'il est renfermé dans la cour d'une maison particulière, et ignoré des trois quarts des habitans de Valence même.

Notre dernière visite fut au château du gouvernement. On nous montra la chambre où mourut Pie VI : c'est aujourd'hui l'atelier de cordonnerie de la garnison, et la seule trace du séjour qu'y fit le souverain pontife sont les quatre crampons scellés au plafond qui soutenaient le baldaquin de son lit.

La pluie que nous avions reçue la veille, et celle que le temps paraissait nous tenir en réserve pour le lendemain, nous avait ôté toute sympathie pour les courses pédestres. En conséquence, nous nous mîmes en quête d'une

voiture quelconque, et avec grand'peine nous parvînmes à réunir un cabriolet, un cheval et un gamin, trinité locomotive qui nous fut abandonnée par le carrossier moyennant la somme de dix francs par jour. Nous nous juchâmes tant bien que mal dans la machine, et le lendemain au point du jour nous quittâmes Valence, et, suivant l'ancienne voie aurélienne qui conduisait d'Arles à Reims, nous nous mîmes en route pour Montélimar.

Nous y arrivâmes à la nuit close. Nous frappâmes à la grande porte de l'auberge : un garçon d'écurie, le visage tout couvert de sang, vint nous ouvrir. Il avait reçu, il y avait une heure, un coup de pied de son cheval qui lui avait ouvert le front. Nous lui demandâmes comment, dans cet état, il n'était pas couché dans son lit, la tête emmaillottée. — Eh bien! et ma besogne, nous répondit-il, qui est-ce qui la fera? — Mais au moins, lui dis-je, faites-vous saigner, lavez la plaie, mettez un bandeau. — Bah! bah! reprit-il

insoucieusement, ce n'est rien; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché... Un Parisien à qui un semblable accident serait arrivé aurait gardé la chambre pendant un mois. Ce me fut une nouvelle preuve que la douleur n'était qu'une impression relative, une affaire de sensibilité nerveuse, et que les perceptions ne sont point pareilles sur deux organisations différentes, la blessure fût-elle la même.

C'est dans cette petite ville, l'ancienne Acunum des Romains, qui prit de son conquérant teuton, Adhémar, le nom de Montelium Adhemaris, dont les modernes habitans ont tiré celui de Montélimar, que nous commençâmes à nous apercevoir que nous avancions vers le Midi, et cela, aux souvenirs de 1815, encore verts et arrosés de sang.

Un homme de trente à trente-cinq ans, au visage méridional, racontait dans son patois, à peu près inintelligible pour nous, une scène de massacre. Les noms de Simon le Grêlé, de Pointu de Roquefort et de Trestaillon, reve-

naient à tous momens à sa bouche. Ses auditeurs semblaient l'écouter avec une grande attention, et riaient de ses détails, moitié terribles, moitié bouffons. Autant que nous pûmes le comprendre, il s'agissait des terreurs d'un fédéré, nommé Caillé de Caderousse, qui se trouvait avec le narrateur à Avignon pendant un de ces quelques jours où la ville, désolée et muette, était livrée au pouvoir des assassins. La scène se passait dans un cabaret, où le narrateur, Caillé Simon, et un troisième personnage, buvaient ensemble. Au moment où ce dernier entamait un verre de vin, il vit sur la place une vieille femme qui, lors du passage de l'empereur pour l'île d'Elbe, lui avait donné un bouillon. — Il posa son verre, prit sa carabine, ajusta la femme, qu'il manqua, et tua un homme qui passait de l'autre côté de la rue: —*Sacri maladré!*—dit-il en déposant sa carabine et en vidant son verre. Ce fut toute l'oraison funèbre du défunt, qui resta sur la place jusqu'à la nuit, sans que

personne osât le ramasser. Les dents du fédéré, disait le narrateur, claquaient comme des castagnettes; l'homme à la carabine s'en aperçut: — *Allons, embrasse-mi, federra,* — dit-il; et il l'embrassa. — Caillé, sensible à cet honneur, voulut payer; mais l'autre se leva, et déclara que c'était à lui de régaler. — Caillé ne voulut pas insister, de peur de fâcher son interlocuteur, qui dit à l'aubergiste qu'il se chargeait de la dépense. Il en résulta que ce fut définitivement l'aubergiste qui paya.

Nous étions dans une grande salle obscure, Jadin et moi, assis dans le coin de la cheminée; et à quelques pas de nous, heurtant à la lueur d'une mauvaise chandelle leurs verres les uns contre les autres, étaient ces quatre hommes, parlant d'assassinat, de mort et de sang, le rire sur les lèvres, et laissant voir en riant ces dents blanches et carnassières des méridionaux, qui semblent arrachées aux mâchoires d'un jaguar. Nous mettions le pied sur cette terre chaude et altérée qui boit si vite le sang, dont le sol et les habitans nous étaient

encore inconnus, et cette nature demi-espagnole, demi-sarrasine, qui a besoin d'être étudiée long-temps pour être comprise, se révélait à nous pour la première fois. L'effet fut bizarre. Certes, nous n'avions rien à craindre, et nous ne craignions rien; mais, par un mouvement machinal, nous étendîmes la main, Jadin sur son fusil, et moi sur ma carabine; et lorsque nous nous retirâmes dans notre chambre, voisine de celles de nos quatre voyageurs, nous examinâmes si nos armes étaient en bon état, et nous les plaçâmes près de notre lit.

Le lendemain nous retombâmes, Jadin et moi, dans les anecdotes napoléoniennes. Bonaparte, dans le moment de disgrâce qui suivit pour lui le siége de Toulon, passant à Montélimar avec son frère Joseph, s'y arrêta, retenu par le site. Son esprit était alors tout-à-fait tourné au repos. A ses élans de guerre avaient succédé des projets d'horticulture; le soldat voulait se faire laboureur. Il de-

manda s'il n'y avait pas dans les environs quelque propriété à vendre. Il fut adressé à M. Grasson, qui le conduisit à une campagne nommée Beauserret, ce qui dans le patois du pays correspond à *Beauséjour*. C'était une ferme-château qui rapportait deux mille francs de revenus à peu près, et qu'on voulait vendre quarante mille francs. Comme c'était évidemment un bon marché, Bonaparte saisit vivement l'occasion, et, se faisant conduire chez le notaire chargé de la vente, il en offrit de prime-abord trente-cinq mille francs.

— Ce n'est pas raisonnable de marchander ainsi, dit le notaire; car c'est pour rien; et sans une circonstance qui la fait baisser de prix, vous ne l'auriez pas à moins de soixante à soixante-dix mille francs.

— Et quelle est cette circonstance? dit Bonaparte; il faut que je la sache avant de traiter; car enfin elle pourrait être une cause rédhibitoire.

— Oh! non, monsieur, dit le notaire, il

n'y a pas de danger ; et à vous, qui n'êtes pas du pays, elle doit vous être bien indifférente.

— Mais enfin peut-on la connaître?

— Sans doute : elle a été le théâtre d'un assassinat.

— Et qui a commis cet assassinat?

— Un nommé Barthélemy.

— Sur qui?

— Sur son père.

— Un parricide! murmura Bonaparte en pâlissant ; jamais, jamais! Partons, Joseph, partons. — Et, quelques instances que fit le notaire pour le retenir, les deux jeunes gens retournèrent à l'hôtel, et le même soir se remirent en route pour Paris.

Que serait-il arrivé de la France et de l'Europe si Bonaparte avait acheté Beauserret?

FIN DU PREMIER VOLUME.